This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

H/W 4617 A. 1

LA VÉRITÉ

SUR

L'ANARCHIE DES ESPRITS

EN FRANCE

par M.me LOUISE COLET

La vérité est toute à tous.
PAUL-LOUIS COURIER.

Dans un pays libre, chacun doit pouvoir penser ce qu'il veut et publier ce qu'il pense.
SPINOZA.

MILAN
LEGROS FELICE ÉDITEUR
29 — Santa Sofia — 29
en dépôt à Paris chez les principaux libraires

1873.

TAYLOR INSTITUTION
UNIVERSITY
31 JUL 1963
OF OXFORD
LIBRARY

Milan 1873 — Imprimerie E. CIVELLI et C., Via Silvio Pellico, porta A.

AVIS DE L'ÉDITEUR ITALIEN

Il est inutile que nous recommandions aux lecteurs italiens la brochure de Madame Louise Colet que nous publions. Bien connue chez nous par son grand ouvrage: **L'Italie des italiens**, *consacré à la glorification de notre patrie, Madame Louise Colet est l'amie de nos concitoyens les plus illustres. Garibaldi, comme Mazzini, l'a nommée sa soeur, et pas un italien n'ignore la profonde sympathie qu'elle eut pour nos martyrs quand l'Italie etait esclave. Son chant sur les* Frères Bandiera *est dans toutes les mémoires.*

Aujourd'hui que sa plume émue et hardie retrace les malheurs de la France, rendons lui cette sympathie qu'elle nous prodigua au temps des nos infortunes.

Tous les democrates de l'Europe voudront lire cette brochure inspirée pur les plus fermes principes philosophiques et qui contient des documents d'une vérité irrecusable qu'enregistrera tôt ou tard l'impartiale histoire.

L'Éditeur.

H/W 4617 A. 1

préciation des hommes qui y jouérent un rôle, la personnalité de l'ecrivain, s'il est sincère, devient le garant de la vérité.

Il n'y a de *véritablement* vrai dans l'histoire que les chroniques contemporaines dont les auteurs ont été les témoins, ou les acteurs des scènes qu'ils décrivent.

On verra que j'avais pressenti, analysé, et dénoncé à l'avance, comme des crimes de lèse-patrie, les intrigues monarchiques et cléricales de l'Assemblée de Versailles qui ont eclaté avec tant de violence et poussé à l'extreme l'anarchie des ésprits. Cette anarchie, si elle se prolonge, aboutira à la décomposition de la France.

En abandonnant la République (saignée à blanc, débile, exténuée) à la garde des hommes qui ont intérêt à l'anéantir, le pouvoir semble s'être donné pour tâche de la faire mourir de langueur, oubliant qu'à la durée de la République sont liés la vie et l'honneur du pays.

Dans ce péril public, pousser un cri de réprobation et d'alarme, est le devoir de tout écrivain patriote.

De Rabelais à Paul-Louis Courier, notre littérature a produit une série non interrompue de grands esprits véridiques, libres censeurs des méfaits du pouvoir sacerdotal, aussi bien que du pouvoir laïque.

Aujourd'hui il y a éclipse, presque totale, de cette hardiesse, intellectuelle et émancipatrice qui honora nos pères. Je ne sais quelle brume opaque pèse en ce moment sur les intelligences; et leur dérobe la vérité. *La vérité est toute à tous*, a dit excellemment Paul-Louis Courier. Jamais cette belle parole ne fut moins tolérée qu'à l'heure présent. La vérité, qui ose la dire? Qui s'aventure à la montrer sans voiles, dans sa nudité imposante et sacrée de déesse antique?

Notre génération affaiblie a moins d'audace sous la République, que n'en montra la génération précédente sous la Restauration.

Si, par aventure, cette audace salubre et fière jaillit de l'esprit d'une femme, elle doit s'attendre, soit au dédain railleur du silence, soit à être traitée d'impudique et d'impie par les violateurs mêmes de toute pudeur et de toute croyance.

Dans une société à la morale factice, ce ne sont point ceux qui commettent des actes pervers qu'on réprouve, mais ceux qui dévoilent et censurent ces actes.

N'importe, il y aura toujours de par le monde des âmes honnêtes et recueillies qui feront écho a cette âmes sincère.

Peut-être aussi quelques esprits puissants et glorieux soutiendront-ils mon humble tentative.

Déjà le plus attractif et le plus grand d'entre tous Victor Hugo, à qui j'avais communiqué cette brochure en épreuves, m'a envoyé de Guernesey ces paroles: « Tout « cela est noble, digne, généreux. J'ai lu avec une émo- « tion croissante ces belles pages pleines de la fièvre « du beau et du bien. Courage, vaillante femme! Vous « méritez un grand succès, vous l'aurez. »

(Guernesey, 8 décembre 1872.)

Les succès! mot flatteur, n'a jamais été pour moi qu'un mirage. Mais est-ce que la fleur sauvage qui s'épanouit sur les sommets des Alpes et que respirent en passant les pâtres ignorés, est-ce que la brise des bois qui souffle en été, bienfaisante pour les voyageurs haletants, est-ce que les grottes de la Sicile et de la Calabre qui abritent sous leurs parois nacrées les pauvres mariniers qu'a battus la tempête, se préoccupent qu'on les glorifie?

J'écris pour ceux qui souffrent et qui gémissent, pour les éternels vaincus de la terre. Ceux-là ne donnent pas le succès; mais parfois au sein de leurs angoisses ils pensent, attendris, à ceux qui les ont défendus.

LOUISE COLET.

Milan, mai 1873.

LA VÉRITÉ SUR L'ANARCHIE

DES

ESPRITS EN FRANCE.

« Dans un pays libre, chacun doit pouvoir penser ce qu'il veut et publier ce qu'il pense.
SPINOZA. »

« La vérité est toute à tous.
PAUL-LOUIS COURIER. »

I.

J'ai publié sous l'Empire en 1868, dans le journal *le Siècle* des articles variétés, intitulés : *De l'élasticité en morale*, et dans le feuilleton du même journal, *Les Dévotes du grand monde* (en octobre 1869), au moment où je m'embarquais pour l'Égypte.

Durant les années précédentes (de 1864 à 1869), j'avais fait paraître plusieurs ouvrages : d'abord l'*Italie des Italiens* (1) dont le quatrième et dernier volume intitulé *Rome*, est principalement consacré à la peinture des mœurs sacerdotales. Abus, anecdotes, portraits, pris sur

(1) 4 volumes, librairie Dentu.

le vif, étayent dans ce livre ma vraie et juste critique du gouvernement papal.

Cette publication suffit pour attirer sur moi les foudres du Vatican, et les injures de nos publicistes ultramontains.

Tout ce qui sort de ma plume étant toujours dicté par une conviction profonde, mes écrits ultérieurs à ce livre sur Rome en furent l'affirmation de plus en plus absolue. Une fois que la vérité a pénétré dans une âme, elle en devient la maîtresse sacrée et le guide lumineux. Les ténèbres ont beau la circonvenir, la menacer et l'étreindre, l'âme est immuable; elle oppose sa sérénité souriante aux colères et aux divagations de l'erreur.

Que peut l'infaillibilité chimérique d'un homme contre l'infaillibilité évidente de la Vérité? La Vérité poursuit sa route rayonnante à travers les déchirements et les douleurs suscités par ceux qui, ayant intérêt à la combattre, font monter la nuit autour d'elle.

Quand j'eus terminé la publication (en 1864) de mon long ouvrage sur l'Italie, je voulus revoir, tout entière, cette terre aimée.

Malgré la prévision d'un homme d'État italien, qui m'avait dit que je ne retournerais pas impunément à Rome, je m'y rendis en décembre 1864. J'y séjournai trois mois, cédant à l'attrait des ruines antiques et de la campagne majestueuse dont le cadre double leur beauté.

Dès mon arrivée, il avait été question de me faire partir dans les vingt-quatre heures, mais on se ravisa; il fut résolu qu'on me frapperait plus tard et dans l'ombre.

Ma conscience inflexible et militante m'inspira la satire de la *Voix du Tibre* (1) qui parut à cette époque dans les journaux de Naples et se répandit à Rome, où j'eus la hardiesse de revenir plus tard.

Ce ne fut pas à Rome que les mains sacerdotales tentèrent d'abord de m'infliger, suivant l'expression de M. Veuillot, *le juste châtiment de mes impiétés*. A Rome, sous les yeux d'un ambassadeur de France, il eût été imprudent de faire lapider une femme française. Ce fut, on s'en souvient, dans la solitude de l'île d'Ischia, dont la population ignorante et fanatique, encore livrée à toutes les superstitions du moyen âge, se laisse si facilement entraîner à des actes sauvages et sanguinaires.

Je ne décrirai pas ici les actes de violences qui menacèrent alors ma vie (octobre 1865). Tous les journaux du temps en parlèrent et le *Journal des Débats* en publia un récit détaillé. De retour en France, en 1867, je racontai moi-même ce drame tragi-comique dans mon livre des *Derniers abbés*.

Ces scènes de démence avaient failli se renouveler un an après (septembre 1866) dans l'île de Caprée, où le mot d'ordre de me courir sus fut donné par des prêtres, comme il l'avait été à Ischia (2).

J'ai dit aussi dans ce livre des *Derniers abbés* comment, tombée malade à mon passage à Rome (en dé-

(1) Cette satire fait partie du livre des *Derniers abbés*, 1 volume, librairie Dentu.

(2) Dans un livre en préparation : *Les courtisanes de Caprée* (mœurs rustiques d'Italie) dont la publication a été retardée par mon voyage d'Égypte, je parlerai de cet autre guet-à-pens clérical.

cembre 1866), et forcée d'y séjourner après le drame d'Ischia, plusieurs manuscrits et des documents sur les prêtres, qui avaient excité ces violences, me furent soustraits par la police pontificale.

En quittant Rome j'allai à Venise, enfin rendue à l'Italie, et qui célébrait son indépendance en faisant revivre les fameuses fêtes de son ancien carnaval. La présence de Garibaldi donna à ces pompes frivoles un caractère de patriotisme. J'eus l'idée d'attacher une pensée philosophique et française à cette rénovation de Venise à laquelle la France avait concouru. Le journal le *Siècle* venait d'ouvrir à Paris une souscription pour ériger une statue à Voltaire. Je pensais que la nouvelle Venise, la Venise de Daniel Manin, ne pouvait rester indifférente à cet honneur rendu au plus hardi émancipateur des esprits.

Cette idée me vint un soir, au milieu d'un bal donné dans son palais par le comte Giustiniani, syndic de Venise.

La sympathie de l'Italie pour la France survivait alors tout entière; malgré quelques froissements, elle n'avait pas encore été lacérée par l'outrageante et barbare expédition de Mentana. Ma liste de souscription s'improvisa ce soir-là et fut aussitôt couverte de tous les noms connus de Venise. Le syndic signa le premier, et le prince Amédée de Savoie (aujourd'hui roi d'Espagne) présent à cette fête, imita bravement les Vénitiens libéraux et libres-penseurs dont il était entouré. Cette première liste parut le lendemain dans la *Gazette de Venise* (1).

(1) M. Caponi, aujourd'hui correspondant à Paris de la *Perseveranza* de Milan et de la *Fanfulla* de Rome, fut un des propagateurs les plus actifs de cette souscription.

Peu de jours après, les feuilles cléricales de Milan et de Turin tonnèrent contre moi. La signature du prince fit scandale; quelques-uns des pieux folliculaires traitèrent d'impie le fils de leur roi; d'autres trouvèrent plus politique de m'accuser d'avoir inventé son adhésion.

J'appris en arrivant à Paris, que l'*Univers* et le *Monde* avaient fait écho à cette calomnie. Je n'eus pas de peine à l'anéantir dans une lettre que le *Siècle* publia et que d'autres journaux reproduisirent.

De ce qui précède, tout lecteur peut conclure que les armes sacerdotales n'ont pas varié depuis le moyen âge : « Ah! Vous ne croyez pas aveuglément en moi, s'écrie l'Église, vous m'examinez, vous me censurez, vous dites la vérité (rien que la vérité, mais hélas! c'est trop) sur mes souillures et mes violences; vous préconisez un de mes ennemis, le plus grand, le plus juste et par cela même le plus redoutable; vous osez contribuer à glorifier Voltaire, qui a battu en brèche ma puissance! et vous vous étonnez que je tourne contre vous mes vieilles armes : l'assassinat, la spoliation, la calomnie, trinité sinistre! Ces armes je les cache aujourd'hui et je ne m'en sers que dans l'ombre, mais je m'en sers à l'occasion et sans hésiter quand l'impunité est assurée à mes coups ténébreux. »

Ainsi pense l'Église, ainsi elle agit toujours sans variation depuis des siècles.

Que serait-ce si la force de nuire lui avait été laissée ou lui était rendue? Heureusement que tous les États de l'Europe sont aujourd'hui d'accord pour « regarder le

pape comme une personne sacrée, mais entreprenante, dont il faut baiser le pied et lier les mains (Voltaire). »

Ces mains liées de la papauté, et de tous ceux qui la représentent, ne peuvent plus commettre ostensiblement des actes sanguinaires, mais elles s'en dédommagent par des menées infâmes et infimes auxquelles il est bon d'infliger la flétrissure de la raillerie.

Rien ne pouvait mieux constater l'impuissance de ces conspirateurs, jadis si audacieux, que le triomphe éclatant de la raison humaine qui vient de s'accomplir à Rome. Sur la même place *il Campo di fiori*, où fut brûlé vif Giordano Bruno (1), on a vu s'élever aux acclamations de tout un peuple la statue de cet héroïque philosophe, qui lorsqu'un prêtre lui dit en face du bûcher : « Il faut vous préparer à mourir ! » riposta, en se jetant dans les flammes : « Et vous, il faut vous préparer à trembler ! »

Lorsqu'en 1867 je revins à Paris, nous n'en n'étions pas encore arrivés à ces victoires de la libre pensée. Le réseau clérical s'étendait sur toute la France, liant ses trames aux trames du pouvoir impérial. Corrompre et aveugler pour asservir, c'était le double mot d'ordre des traitants qui menaient l'État, et des Jésuites qui menaient l'Église. L'alliance était complète et en apparence indestructible ; les évêques français adulaient sans vergogne l'empereur, l'impératrice (2) et leur héri-

(1) L'arrêt fut rendu par les mêmes cardinaux qui tous s'étaient vendus à François Cenci, surnommé par le peuple romain *il padre infame*. La grande fortune de Cenci lui avait permis d'acheter de ces cardinaux l'impunité de ses débauches et de ses crimes.

(2) Monseigneur de Bonnechose se distingua entre tous par ses

tier; le pape les bénissait; en retour on lui assurait Rome. Sur cette pente des complaisances et des services réciproques, Mentana devint possible. Ce crime de lèse-nation s'accomplit.

Les généraux de l'Empire mêlèrent l'ironie à la mitraille qui frappa les soldats de Garibaldi.

En irritant par le sarcasme et le mépris l'âme collective d'un peuple, ils la disposèrent aux représailles d'une indifférence railleuse quand vinrent nos malheurs et nos défaites.

Les nations sont solidaires. La justice est universelle. Le droit est absolu. Le peuple qui le viole chez un autre peuple s'expose à le voir violer chez lui.

La nouvelle de notre sinistre triomphe m'arracha sur l'heure le cri suivant :

MENTANA.

Oh! la lâche hécatombe! oh! la sombre tuerie!
Beaux, jeunes, éperdus d'amour pour la patrie,
Fougueux conscrits rêvant de combats corps à corps,
Où vainqueurs et vaincus reconnaissent leurs morts;
Ils sont tombés, broyés par l'aveugle mitraille
Qui d'un cratère en feu fait un champ de bataille.

De ce lugubre exploit la France a tressailli;

---

flagorneries adressées à l'impératrice, qu'il comparait à Blanche de Castille. L'épigramme suivante sur cet archevêque courut à cette époque dans le monde des lettres.

Le grand Voltaire eût dit : c'est une bonne chose
Que ces gluants discours du pâteux Bonnechose.
Dans son style sacré, si bassement flatteur,
On sent un cardinal doublé d'un sénateur.

C'est ce même archevêque qui vient d'être envoyé en mission à Pie IX, par le président de la République.

Leur chair, cible d'essai du joyeux de Failly,
Attesta par le nombre et l'horreur des blessures
Le merveilleux effet d'armes promptes et sûres.

Niel a dit, empruntant une image aux amours,
« Que leur ressort jouait doux comme du velours! »

Et le pape a béni la sinistre victoire,
Buvant le sang d'un peuple en son divin ciboire (1).

A GARIBALDI.

Vingt ans d'âpres combats! d'espoir, d'inquiétude,
Vingt ans d'efforts brisés!... oh! qu'elle est lente et rude
Ta marche de héros menant la Liberté!...
Hier, l'entendant venir, le Tibre a palpité;
Tes frères les Romains, géants de Tite-Live,
Dressés sur leurs tombeaux se disaient: « Elle arrive!...
« Fière, pauvre, pieds nus, méprisant le butin!
« Nous te reconnaissons à ton regard hautain,
« Austère Liberté que nous avons fondée!
« L'imposture par toi sera dépossédée. »
Ces fiers ressuscités, radieux, t'acclamant,
rojetaient sur ta tête un long rayonnement;

(1) Tandis que mon indignation éclatait dans ces vers, M. Louis Veuillot annonçait à ses lecteurs qu'une souscription était ouverte au bureau de son journal, dans le but d'offrir au souverain pontife e *beau* tableau de la bataille de Mentana par M. Emile Lafon! (Quel était ce peintre de sacristie que l'*Univers* s'escrimait à célébrer?) L'annonce prévenait les fidèles que cette *toile* édifiante serait exposée chaque dimanche, rue Cassette, nº 31, et qu'elle serait gravée et vendue à « *bas prix* » (textuel) à des milliers d'exemplaires sous la forme de petites images, afin que tous les catholiques fervents pussent la suspendre au chevet de leur lit entre le christ et la madone. Sans doute cette peinture sacrée est aujourd'hui dans la grande salle du Vatican qui précède la chapelle Sixtine, à côté des trois fresques de Vasari représentant le massacre de la *Saint-Barthélemy*; triple apothéose où les anges arment les meurtriers, où Charles IX les excite, où Grégoire XIII les bénit.

Ton œil calme embrassait déjà les sept collines,
Ton souffle ranimait le forum en ruines,
Et sur la ville morte où tu posais la main,
Tu croyais voir planer l'héroïsme romain.
. . . . . .
. . . . . .
Les plus jeunes, dit-on, de la tourbe avilie,
Lorsqu'ils virent tomber leurs frères d'Italie,
De tous ces morts altiers, qu'on aurait dit vainqueurs,
Sentirent que le sang s'infiltrait dans leurs cœurs.
Ils rougirent de Rome et maudirent leurs pères ;
Et, lionceaux, honteux de leurs couards repaires,
Quittèrent pour l'exil l'infamante cité,
Jurant de n'y rentrer qu'avec la Liberté.

Ils reviendront.... L'Idée, invincible guerrière,
Ne s'est jamais soumise à marcher en arrière ;
Elle poursuit l'assaut que la force interrompt ;
Les jougs les plus ardus, c'est l'esprit qui les rompt ;
Écoute ! l'esprit tonne avec des clameurs sombres !
Des despotismes morts, il refoule les ombres
Sur les dogmes détruits qui le traquent encor,
L'invincible Titan affermit son essor !
Et certain du triomphe, en tous lieux se prépare
A sonner hardiment sa suprême fanfare.

Espère donc, martyr que le mensonge abat,
La victoire est promise à ton dernier combat,
L'Esprit, verbe du Vrai qui seul affranchit l'homme,
Vengera ta défaite et te livrera Rome !

Non content d'avoir ressaisi dans le sang le pouvoir temporel, le pape voulut affirmer par des supplices son autorité précaire, vassale de l'Empire. Il attesta sa toute-

Grégoire XIII fit frapper à Rome une médaille commémorative de la Saint-Barthélemy : sur un côté est la tête de ce pape, sur l'autre un ange exterminateur pourchassant les huguenots. — Catherine de Médicis, pour glorifier le même événement, fit construire dans la ville éternelle l'église de *Saint-Louis-des-Français*.

puissance en relevant l'échafaud politique et, malgré l'opposition des vainqueurs, il fit décapiter les vaincus. Un émigré romain, M. Marcello Ranzi (1) publia à ce sujet dans l'*Opinion nationale* du 22 novembre 1868 la lettre suivante où se révèle sous son vrai jour (qui sera celui de l'histoire) l'entêtement orgueilleux et la cruauté implacable et sereine de ce pontife infaillible. Je crois utile de reproduire ici cette lettre où les faits parlent avec une éloquence irréfutable (aussi n'a-t-elle point été réfutée). Que ces faits soient médités par les âmes sincères et justes qui ont encore la naïveté de croire à la douceur chrétienne de ce vieillard sans entrailles, se proclamant le dépositaire et le dispensateur de l'esprit divin.

A PIE IX.

« Votre bourreau vient de trancher la tête à deux citoyens romains, Monti et Tognetti.

« Le fait sanglant a étonné l'Europe. Depuis quelque temps, les journaux avaient annoncé que la condamnation à mort allait être commuée en celle de la prison à perpétuité. Les gens crédules s'étaient empressés d'applaudir à cet acte généreux de votre part. Mais nous qui vous connaissons à fond, vous et votre gouvernement, nous nous étions dit :

« Peut-être l'âge a-t-il amolli le cœur de Pie IX ;

(1) M. Ranzi est mort accidentellement à Paris sous la Commune dans l'ambulance américaine où il s'était abrité (sa femme était des Etats-Unis) et non point sur une barricade comme l'ont faussement dit plusieurs journaux.

« Peut-être ce vieillard qui sent approcher sa fin a-t-il reculé devant l'idée de signer l'arrêt de mort de deux hommes dans le plein de l'âge ;

« Il songe qu'il y a déjà eu trop de sang répandu sur l'échafaud pendant son long pontificat.

« Nous nous étions bercé de vaines illusions. Monti et Tognetti ne sont plus. Ils ont été légalement exécutés d'après vos ordres.

« Ce supplice a rempli d'horreur les honnêtes gens de tous les partis. Le Parlement italien vient de protester contre ce fait lamentable. Le ministre Menabrea, que l'on ne peut certainement pas considérer comme un exalté, a déclaré que cette exécution indignait autant qu'elle affligeait le gouvernement italien.

« Vos partisans tâchent d'amoindrir l'horreur que cette catastrophe a excitée, ils en rejettent la faute sur votre entourage ; ils disent que c'est bien malgré vous que vous avez signé cet arrêt de mort ; que les zouaves demandaient une vengeance éclatante, que beaucoup de catholiques très-dévoués au Saint-Siége l'exigeaient.

« Etait-il vrai que ce monstre affreux, le fanatisme, ait demandé au vicaire du Christ une proie ? Nous l'ignorons ; en tout cas, vous lui avez jeté deux têtes.

« Mais la responsabilité de ce sang retombe également sur celui qui aurait pu empêcher de le verser. On vous a demandé ce que vous désiriez accorder, c'est-à-dire ce que vous êtes habitué à accorder.

« Ayez donc la franchise de proclamer que les gens crédules, qui voudraient rejeter cette exécution sur vos

conseillers, se trompent et que vous ne reculez pas devant l'idée de verser le sang humain. Depuis vingt ans vous en avez arrosé l'Italie! Vos sujets ont vu bien souvent ceux qui leur étaient chers tomber sous la hache de vos bourreaux ou sous les balles de vos défenseurs. Avouez au monde que des centaines, des milliers de veuves et d'orphelins pleurent à cause de vous et demandent justice à Dieu contre vous-même.

« Vous ne savez pas pardonner, vous ne voulez pas pardonner : vous êtes impitoyable. Nous pouvons en donner beaucoup de preuves pour convaincre ceux qui vous croient un *ange* incapable de ces crimes. Vous rappelez-vous le jour funeste où vous avez fait trancher la tête à Giardini et à quatre de ses compagnons d'infortune, parmi lesquels il y avait un jeune homme de dix-huit ans?... Toute la ville de Rome avait joint ses prières à celles des familles désolées de ces malheureux pour demander que l'on épargnât leur vie. Votre cœur ne s'émut pas : il resta aussi muet que le tombeau qui allait engloutir les restes des victimes.

« D'après la loi, on n'aurait pas pu exécuter le plus jeune : il n'avait pas vingt et un ans, âge requis par la loi. Vous avez daigné accorder, avec votre *habituelle bienveillance*, trois ans d'anticipation de vie à ce malheureux, et l'avez déclaré, contre toutes les lois, mûr pour l'échafaud : sa tête est tombée avec les autres.

« Ne vous souvenez-vous pas des trois douaniers dont vous avez ordonné la mort! Ils marchèrent à l'échafaud en chantant les vers suivants de *Marino Faliero* :

« L'échafaud est un triomphe pour nous ; nous y montons en souriant. Des centaines, des milliers de héros suivront notre exemple. Si le sort est impie et injuste pour eux aussi, ils apprendront de nous-mêmes comment on marche à la mort. »

« Ce fut là pour Rome un terrible spectacle, mais on n'a jamais vu plus de courage, plus de fermeté, plus de mépris pour la mort.

« Ne vous souvenez-vous pas des larmes de la famille du comte Simoncelli, ci-devant colonel de la garde nationale de Sinigaglia, votre concitoyen et votre parent. La famille, votre frère, les amis aussi du comte étaient prosternés à vos pieds, en s'écriant : « Grâce, grâce, saint-père, pour l'innocent !... » Vous les avez repoussés, et la tête du comte fut tranchée par la hache.

« N'entendez-vous pas encore les imprécations de Rome contre l'exécution du malheureux Costantini, jeune sculpteur de vingt ans !... Il était accusé d'avoir tué le comte Rossi, IL ÉTAIT INNOCENT.

« L'histoire révélera plus tard le nom du véritable meurtrier.

« Ne voyez-vous pas devant vous le spectre du colonel Grandoni, qui était condamné à mort avec Costantini, et, comme lui innocent, qui s'étrangla dans son cachot avec un foulard plutôt que de monter à l'échafaud.

« Une autre victime, Locatelli, crie vengeance aussi. On n'a pu réussir à prouver légalement que ce fût lui qui commit le meurtre d'un gendarme ; cependant vous l'avez condamné à mourir.

« Une fois seulement vous avez pardonné à des condamnés politiques. Ce furent Celestino Antonini, Pace, et un autre dont le nom m'échappe. C'est au dernier moment, c'est à quatre heures du matin, le jour même fixé pour l'exécution que vous avez résolu de commuer leur peine. C'est que Rome était furieuse de voir répandre tant de sang, et présentait un aspect menaçant ; c'est que le peuple était décidé à arracher les victimes à leur bourreau.

« L'armée française même était indignée. Le général Gémeau déclara qu'il ne répondait pas de la tranquillité de la ville, et qu'il voulait éviter un conflit entre ses troupes et le peuple en fureur. C'est, malgré vous et après trois heures de réflexion, que vous avez accordé la grâce de la vie. Cette grâce vous fut arrachée par la peur... Rome aurait eu une heure de justice contre ses tyrans.

« Nous pourrions continuer encore à énumérer vos victimes, mais nous ne voulons pas attrister davantage le lecteur. Nous croyons que ces faits sont suffisants pour peindre l'homme.

« Dites-nous, ô Pontife Pie IX, croyez-vous vraiment être le représentant du Christ qui a prêché le pardon ?... Croyez-vous être le représentant d'une religion de paix et d'amour? Nous en doutons. Car au lieu de nous montrer votre robe blanche de pontife ensanglantée, vous suivriez ses maximes, ou au moins vous feriez semblant de les suivre.

« Votre dernier jour va bientôt arriver. Le terme fatal approche... Les victimes que vous avez fait immoler, paraîtront devant vous pendant vos derniers instants... Elle est bien nombreuse la phalange des martyrs de la

liberté tombés sur les champs de bataille et sur l'échafaud... Pendant votre agonie, vous les verrez, ces spectres, levant leurs bras vers le ciel, criant vengeance. Vous entendrez alors aussi l'écho des pleurs de tant de malheureux condamnés politiques, qui ont gémi ou qui gémissent dans les cachots !

« Vous en devrez rendre compte à Dieu, et comme prince, et comme pontife. Il vous reprochera d'avoir oublié, pendant votre long, trop long pontificat, la charité, la pitié, l'humanité. Vous répondrez que cette vertu, vous l'avez remplacée par des condamnations cruelles, arrachant un demi-siècle de vie à tant d'hommes inspirés par l'amour de la patrie et de la liberté.

« L'Europe sait désormais que les armées étrangères les plus braves, pourvues de ces armes qui font *merveille*, ne suffisent pas à soutenir le pouvoir temporel du pape. Le trône des pontifes croule sur l'échafaud. Le vicaire du Dieu de paix et d'amour ne peut se passer du bourreau.

« Nous, citoyen romain, demeurant à l'étranger, nous avons cru qu'il était à la fois de notre droit et de notre devoir d'élever la voix contre le crime légal qui vient de s'accomplir à Rome et qui forme partie d'une suite de crimes semblables. Nous prions nos concitoyens, émigrés en Italie et ailleurs, de joindre leur voix à la nôtre pour protester unanimement. Cet acte aura du retentissement en Europe. Nous tous poursuivrons ainsi la lutte que notre peuple soutient contre la papauté temporelle depuis neuf ou dix siècles.

« Avant de finir, encore un mot à Pie IX :

« Vous savez que la persécution garantit le succès de toutes les causes. Le sang qui coule engendre de nouveaux partisans. Rome a versé assez de ce sang généreux. Le triomphe approche. La dernière heure de la papauté temporelle va sonner. La conscience humaine se révolte contre les excès de la réaction, qui a son siége à Rome. Vous pouvez bien dire que votre faiblesse et votre ineptie, au commencement de votre règne, et votre opiniâtreté et votre cruauté dans la suite, ont beaucoup contribué à hâter cette heure fatale pour vous-même et pour vos partisans. »

MARCELLO RANZI,
Emigré romain.

Paris, 22 novembre 1868.

« *P. S.* Nous apprenons à l'instant, par plusieurs journaux italiens, deux faits qui démontrent la douloureuse impression produite en Italie par la dernière exécution. Sachant qu'on préparait l'échafaud pour faire tomber la tête de ces deux malheureux jeunes gens, les zouaves ont adressé une pétition à Pie IX, en lui demandant la grâce des condamnés. Le gouvernement italien a également, par l'intermédiaire de la France, fait de généreux efforts pour arrêter le couteau de la guillotine. Le jugement était irrévocable; il fallait encore à la robe blanche du pape de nouvelles taches de sang ! »

Existe-t-il dans le monde entier un être doué de raison (je ne dis pas de cœur) qui après avoir lu cette lettre ne ressente une horreur instinctive des actes qu'elle rappelle? Ouvrez Tacite ou Suétone et trouvez dans la vie d'un des

plus monstrueux Césars ce fait d'un jeune Romain de dix-huit ans condamné à mort mais dont la loi défend l'exécution jusqu'à sa majorité ? La loi est formelle, elle accorde à l'adolescent un sursis de trois ans. — « Quoi ! trois ans de vie à celui qui m'a offensé », s'écrie César impatient de vengeance ! — Puis il sourit d'une idée soudaine : il ne violera pas ouvertement la loi, non, il la fraude, il la raille ; il antidate de trois ans la naissance de la victime et la fait *légalement* apte à mourir !

Ce crime commis par un pape est-il moins odieux que s'il l'eût été par Néron ou Caligula ? Ce crime est-il vrai ? Voilà tout ce qu'il importe de savoir pour vouer celui qui l'a accompli à l'exécration de l'histoire ! Or, la mort de cet adolescent ordonnée en riant par Pie IX est un fait authentique ; il s'est passé de nos jours, il a été publié en France et en Italie et n'a jamais été démenti par le Vatican. Ici pas d'erreur possible, de falsification produite par la transcription et la dispersion des annales à travers la nuit des temps.

Donc l'évidence de ce crime est certaine ; le nier est impossible ; des milliers d'hommes vivants en furent témoins et peuvent l'attester encore. Eh bien ! non-seulement le coupable est absous, mais sa personne est sacrée, inviolable, infaillible ! Ce n'est pas un roi qu'on détrône, qu'on chasse et qui rentre dans la vie privée chargé de ses forfaits, de la haine et du mépris d'un peuple. Non, même en lui enlevant le pouvoir matériel de nuire et de tuer, on a laissé à ce pontife homicide une force occulte, indéterminée, enveloppée de ténèbres, et par cela même

illimitée. La base de sa puissance est la révélation, c'est-à-dire la fantasmagorie des miracles. On fait ainsi de ce vase souillé et ensanglanté le réceptacle de l'essence divine. On compte assez sur la démence humaine pour décréter la vénération de cet homme. Sous prétexte de religion on déracine des âmes toute notion de justice, de raison, de morale et de vérité !

Le paganisme eut à Rome de ces folies anti-humaines ; il fit des dieux de ses plus infâmes empereurs. Ainsi l'Eglise, dans cette même Rome, a fait des saints de ses plus mauvais papes.

En revenir à ces égarements de la morale en plein dix-neuvième siècle et ne point scruter les actes d'un homme qui s'intitule pasteur des âmes est une aberration fabuleuse. Les mythes se sont évanouis et l'on ne croit plus aux fontômes, mais la loi civile hésite à les faire tomber en poussière en les frappant d'un irrévocable exorcisme.

Lorsque les hommes politiques s'abstiennent, par faiblesse ou par intérêt, il appartient aux philosophes et aux poëtes de flétrir cette lâche indifférence en matière d'humanité. Contre les criminels porteurs de couronnes, ou porteurs de tiares, osons, aujourd'hui, quelle que soit notre insuffisance, ce qu'osèrent Dante et Pétrarque, Giordano Bruno et Vanini. Le risque est moindre, et partant la gloire.

C'est à l'école de ces grands esprits que j'ai puisé l'inspiration des vers indignés qu'on va lire.

L'ÉCHAFAUD DE MONTI ET TOGNETTI.

Ce n'était pas assez du sang de Mentana !...
Pour qu'il chante au Très-Haut un joyeux hosanna
Et traverse dispos la chapelle Sixtine,
Il lui fallait le sang qui teint la guillotine !
Des calmes chérubins les têtes au front pur,
Fleurs mystiques, planant sur les parois d'azur,
Raillaient ce roi mitré, successeur des apôtres.
Sous le ciel de son lit; il en a voulu d'autres....
Il les a !... leurs grands yeux hagards brillent la nuit:
De leurs deux cous béants, il sent jaillir sans bruit,
Sur les tissus soyeux des courtines drapées,
Des rubis égrenés par ces têtes coupées
Qui s'élancent vers lui dans leur sinistre bond.

Il ne dormira plus le pape moribond !
Assis sur son séant, qu'est-ce donc qu'il écoute ?
C'est leur sang, sur son front, qui tombe goutte à goutte
Il envahit sa face, et son vieux chef ridé
De ce suintement rouge est sans trêve inondé.
Ce sang monte, il atteint son cerveau, qui s'égare;
Il surgira demain plus haut que sa tiare !
Masque horrible qu'en vain il tente d'arracher.

Lorsque Pâques viendra, comment donc se pencher
Sous ce hideux stigmate, aveuglant sa paupière,
Et bénir les croyants du balcon de Saint-Pierre?
Cardinaux dans la pourpre, abbés en manteaux noirs,
Cachez-le, redoublez le feu des encensoirs,
Inclinez sur cet oint du meurtre et du massacre
Le grand dais de drap d'or, le pallium du sacre;
Qu'un nuage d'encens opaque et ténébreux
Laisse seul voir à nu son pied cadavéreux.
Et vous baisez ce pied, rois, traitants, courtisanes,
A qui Dieu n'apparaît qu'en ces fastes profanes,
Mais tremblez d'approcher vos lèvres de sa main,
Car elle aspergerait sur vous du sang humain.

28 Novembre 1868.

II

On le voit, dans tout ce que j'écrivis en prose ou en vers depuis mon premier voyage d'Italie (1859) éclatait ma conviction, désormais inébranlable, que la papauté, parlons sans ambages, que le catholicisme, mettrait toujours obstacle à la fondation d'une liberté stable chez les nations de race latine qui n'ont pas rompu le joug dissolvant de l'Église romaine. Les intrigues et les conjurations incessantes de ce pouvoir théocratique, hostile de siècle en siècle au progrès de l'humanité, ont produit par leur résistance ces révolutions successives qui ont abouti à livrer la France à l'autocratie impériale foncièrement corrompue et ostensiblement religieuse. C'est cette phase d'énervement que j'ai stigmatisée (pendant sa durée même) dans la satire de *Paris-Matière.*

Dans les *Dévotes du grand monde* et dans *ces Petits messieurs* (1), j'ai peint des types réels, les vices du jour, mal dissimulés sous une religiosité apparente.

La déchéance de la France provient de l'éducation délétère donnée dans les écoles des deux sexes de la compagnie de Jésus. L'influence de ces instituteurs enrégimentés par le Vatican, « de ces démons du retard qui partout interviennent » (2), étrangers à la famille, étrangers à la patrie, annihile toute énergie morale dans notre génération et dissout parmi nous l'unité de patriotisme. Cette unité fit la force invincible de la Grèce antique et

(1) Un volume chez Dentu.
(2) Gœthe.

permit à cette petite nation de résister à la Perse immense. Sans ce but commun du courage, la valeur d'un peuple s'affaisse et se fragmente; il s'arme et combat pour un parti, il a la bravoure des guerres civiles, mais il est impuissant à défendre la patrie et à repousser l'étranger.

Très-attristée de la situation morale de la France, frappée du pressentiment de sa déchéance, après les publications que je viens d'indiquer (et dans lesquelles ce pressentiment se trahit) j'allai passer en Angleterre une partie de l'été de 1868.

Je retrouvai à Londres Mazzini, que je connaissais depuis 1845 (1). J'avais toujours admiré son caractère, son patriotisme et son talent littéraire et partagé, d'abord aveuglément, ses doctrines politiques; mais à mesure que mes propres doctrines s'affermirent, en s'éclairant, je m'étonnai que ce grand esprit, qui le premier avait suscité l'indépendance et l'unité italienne, eût pu rêver de faire présider la papauté à la rénovation de son pays. C'était vouloir unir la mort à la vie.

Je relus, avant mon départ de Paris, cette utopie politico-théocratique de Mazzini et je lui en parlai pour savoir ce qu'il en pensait à cette heure.

— « Le pape, me dit-il, soit manque d'esprit, soit manque de cœur, a rendu lui-même impossible son concours à la résurrection de l'Italie, et je me suis rangé sur son compte à l'opinion de Gioberti qui alla, en 1848, l'entretenir des

(1). Il m'avait écrit à cette époque une lettre émue pour me remercier en son nom et en celui de la jeune Italie, me disait-il, des vers que j'avais publiés sur la mort des frères Bandierra.

destinées de la patrie. Ses amis l'attendaient anxieux en dehors du Vatican. — Eh bien, qu'espérez-vous, s'écrièrent-ils en le voyant revenir. — « Rien, absolument rien, répondit Gioberti ; j'ai trouvé la conscience d'une religieuse et le courage d'un sacristain. »

« Et c'est tant mieux, repris-je, car si par grandeur d'âme, ou par ambition le pape eût contribué à l'indépendance de l'Italie, il en eût acquis une sorte de prestige qui aurait retardé, chez les nations catholiques, l'affranchissement des esprits et continué, sous une forme en apparence plus juste et meilleure, ce joug sacerdotal pesant sur le monde et l'ensanglantant depuis tant de siècles. Nous oublions trop vite les guerres fratricides que la papauté a suscitées. Même de nos jours, où cela paraissait impossible, elle n'a pas craint, pour ressaisir son pouvoir temporel, de faire s'entrégorger deux peuples amis. Mentana n'est pas loin. Ce sont de tels forfaits, commis de tout temps par les pontifes romains, qui ont détaché de l'Église tous les esprits justes et toutes les âmes honnêtes. »

— « Sans doute, me dit-il, et c'est regrettable; car si la papauté, dégagée de ses barbaries et de ses souillures, eût signé avec les sociétés modernes un pacte de concorde elle eût pu les guider et les moraliser ; elle n'aurait eu, pour cela, qu'à s'inspirer des doctrines du Christ et à remonter aux sources pures de l'Évangile. »

— « Permettez-moi de vous contredire et d'oser penser, répliquai-je, qu'il y a peut-être confusion dans votre esprit entre ce courant religieux dont les sources obscures (au milieu desquelles se heurtent des dogmes fabuleux,

un mysticisme annihilant et une morale relative), vous paraissent divines et le grand courant scientifique civilisateur et purement humain qui, parallèlement au courant théocratique, mais avec une bien autre évidence, a coulé lumineux à travers les âges, guidant et moralisant les sociétés. Grâce aux efforts ardus et aux patients labeurs de l'homme, ce courant toujours visible et incessamment agrandi, depuis la Renaissance, s'est étendu sur le monde entier. L'Église catholique a toujours été hostile et n'a cessé d'entraver cette fécondation bienfaisante, exclusivement accomplie par le travail obstiné des générations. »

Il m'avait écouté en fixant sur moi ses grands yeux noirs, flamboyants, extatiques, où tous ceux qui l'ont bien connu ont pu voir passer tour à tour (étrange contraste), la flamme d'un esprit politique, positif, militant et la flamme indécise d'un visionnaire poursuivant la recherche d'une théogonie sur laquelle il pût fonder les sociétés modernes.

— « Je n'admets pas, me dit-il, un peuple sans Dieu ; Dieu doit être la pierre d'assise de tous les codes des nations.

— « Prenez-garde, répliquais-je, de ne pas vous méprendre en confondant l'idée de Dieu qui est du domaine du sentiment, avec l'autorité des religions qui en incarnant ce sentiment en ont fait un pouvoir arbitraire, barbare, à la fois variable et exclusif, en contradiction avec toutes les lois de la nature et de l'humanité. C'est de ces dernières lois que s'inspirent désormais les codes qui visent à la justice et à l'égalié pour tous, en dehors des

royances religieuses. Un de nos libéraux, fort circonspect d'ordinaire, a trouvé un mot de génie pour caractériser cette justice immuable : « La loi doit être athée ! » s'est écrié un jour Odilon Barrot à la tribune française.

— « Eh ! bien moi, reprit Mazzini comme cédant à une vision qui l'obsédait, je ne décréterai jamais une Constitution sans l'étayer sur le nom de Dieu.

— « Par ce nom, repartis-je, vous livrez de nouveau les sociétés laïques à toutes les intrigues et à tous les empiétements du pouvoir religieux, qui a forgé les chaînes de l'Italie et de toutes les autres nations latines. Vous paralysez toute l'énergie de l'homme et toutes ses tentatives de perfectionnement progressif; vous ramenez l'humanité au fatalisme biblique, c'est-à-dire à la barbarie. »

Il restait pensif. Je sentais l'inutilité de combattre son vague et involontaire mysticisme flottant comme une brume sur ses conceptions politiques les plus claires et les plus arrêtées.

— « La chute du pouvoir temporel, reprit-il, sortant tout à coup de sa rêverie, est d'une nécessité immédiate. Nous sommes d'accord sur ce point, mais cette chute ne pourra s'accomplir qu'après celle de votre empereur. Qu'attend donc la France pour en finir avec ce maître qui l'avilit ?

— « C'est lui, répliquais-je, qui est avili par ses actes contre lesquels tous les grands ou vifs esprits français protestent sans trêve. Vous le savez bien, à l'heure qu'il est ce mannequin de César est harcelé par des railleries

implacables, frappant juste et dru. Il reste ahuri sous ces coups subtils. »

— « Sans doute, reprit-il, l'ironie est une arme, mais trop lente et impuissante, croyez-moi, à briser la force d'un despote, force consacrée par un long règne qu'étayent tous ceux qui tirent profit de sa durée. L'intérêt l'emporte sur le mépris, l'amour de l'argent et du bien-être étouffe en France, dans les hautes classes, la fière passion du patriotisme. »

— « N'importe, César chancelle, vous dis-je, il se débat, obsédé, exaspéré, furieux, contre une pluie de sauterelles rouges qui font jailllr son sang putride sous leurs piqûres acérées. Il meurt de ce supplice biblique d'un nouveau genre. »

— « Que voulez-vous dire, me demanda-t-il gravement. Vous autres Français vous plaisantez de tout, même de Dieu. »

— « Vous conviendrez que nous n'avons pas tort de ne pas prendre au sérieux le Dieu que Pie IX et M. Veuillot façonnent à leur image. Vous-même, vous êtes trop sincèrement patriote pour écrire le nom de ce Dieu en tête de la Constitution que vous préparez pour l'Italie future. »

— « Allons ne me raillez, pas répliqua-t-il gaîment. Dites-moi plutôt ce que vous entendez par vos sauterelles rouges. »

— « Hé quoi ! ignorez-vous, rigide solitaire de l'idée, qu'en ce moment Paris est littéralement couvert par l'immense essaim de ces sauterelles, qu'on ne nomme plus plaie d'Égypte, mais plaie impériale. Pas un Parisien qui n'en

saisisse une au vol ! Elles inondent nos rues, nos squares, nos jardins. Se met-on à la fenêtre, on les voit s'agiter aux doigts de tous les passants, hommes affairés, ou promeneurs oisifs. Leur rouge lueur se distingue à travers les glaces des voitures, sur l'impériale des omnibus, elles palpitent et passent de main en main ; elles s'insinuent dans toutes les maisons, depuis la loge du portier jusqu'aux mansardes. Les plus élégants logis en foisonnent ; elles s'abattent dans les hôtels du faubourg Saint-Germain, dans les théâtres, dans les cafés, dans les ministères, dans les palais, dans les embarcadères. Elles pullulent aux Tuileries, elles sont devenues le cauchemar et l'épouvante de César effaré. Il a surpris de ces invincibles sauterelles dans les poches et dans les chapeaux de ses courtisans, jusque dans le boudoir et sur le lit de sa femme ; et lui-même, ô profanation ! n'est pas à l'abri de leur familiarité incongrue. Leur contact irritant s'impose à sa personne sacrée. Une célèbre écuyère du cirque fit la gageure, avec un de ses galants, d'en bourrer les poches de Sa Majesté, et elle a tenu parole. L'homme impérial est aux abois, vous dis-je ; aussi a-t-il décrété l'implacable poursuite de ces nuées empourprées qui le terrifient. Paris se moque de ses terreurs, Paris jubile et protége la vie de ces sauterelles intelligentes. Elles ont envahi les provinces, elles y mordent les préfets et respectent leurs administrés, qu'elles *esjouissent* à l'égal des Parisiens.

« Quand j'ai quitté Paris, il y a huit jours à peine, assise dans le wagon qui m'emportait vers Boulogne, je partis d'un éclat de rire, en voyant que les voyageurs assis près

de moi en avaient tous une en main; je les retrouvai par myriades à Boulogne. Les baigneurs qui sortaient de l'eau jouaient, en se reposant sur la plage, avec ces mêmes sauterelles cabalistiques.

« Tels que des feux follets détachés du soleil couchant, je les vis s'abattre sur le pont du paquebot cinglant vers l'Angleterre; en débarquant à Folkstone, je pensai que c'était fini; eh bien, non; là encore, dans le restaurant du débarcadère, je les aperçus groupées sur les tables comme des buissons d'écrevisses. Arrivée à Londres, je m'imaginai que c'en serait fait et que les corrects policemen leur auraient interdit l'entrée de la capitale; je m'en attristai, je l'avoue, car ces vives lueurs disséminées dans la perspective charment le regard, comme font les cactus vermeils dans les plates-bandes de fleurs incolores. O joie! ô surprise ! à peine débarquée, je fais visite à une des plus grandes myladies, duchesse, pairesse, et, en traversant les salons de son palais de Parck-Lane, je retrouve encore çà et là sur les siéges, le piano, les guéridons, mes chères sauterelles françaises. Je pousse un petit hourrah sympathique, — la duchesse y répond par un embrassement de bien-venue. « — Eh quoi ! lui dis-je, vous les aimez donc, « vous les choyez, vous les abritez ? » Elle me comprend et me répond :

« — Nous sommes friands des modes françaises. Combien celle-ci a de mordant et d'esprit ! elle chasse le spleen ; elle fait fureur parmi nous.

« — Ainsi vous ne repoussez pas cette invasion aîlée dont tremble la cour de France ?

« — Repousser ce qui réjouit ! Ce qui dissipe la monotonie des jours ! Pas si sots ; les jets de l'esprit et les rayons de soleil sont trop rares sous notre ciel de plomb.

« — Voilà qui est intelligent et digne de la libre aristocratie d'Angleterre. Ce sont là des hardiesses qui raillent, déroutent et humilient tous nos dignitaires impériaux. Ici vous avez tous acclamé Garibaldi, comme un hôte tel que lui doit l'être ; vous en particulier, duchesse, vous avez tenu à honneur de le fêter chez vous. Son portrait est là, souriant, à côté de vos ancêtres ; il nous écoute parler de ces hardies sauterelles et l'on dirait que ses regards s'animent. »

« — Oh ! c'est qu'il doit les aimer, fit-elle, elles sont un peu de sa famille. Un souffle de lui les inspire, elles ont revêtu son uniforme ; car, avec cette pourpre que les rois et les cardinaux s'étaient réservée, il a fait l'habit de la bravoure et le drapeau de toute idée libératrice.

« — Et c'est pour cela même, lui dis-je, que s'il était venu en France, nos évêques, nos courtisans et nos vulgaires bourgeois césariens l'auraient insulté.

« — Nous sommes ici dégagés, reprit-elle, de toutes les préoccupations serviles. Nous savons trop bien que l'indépendance maintient notre force et renouvelle notre prestige. »

J'allais répondre à ce propos où se trahissait l'esprit de caste, lorsque plusieurs visiteurs survinrent.

Je me levai pour sortir :

« — Je vous attends ce soir à dîner, me dit-elle, je vous promets plusieurs ambassadeurs, deux ministres et un général, tous engoués de vos sauterelles. Ma voiture est

à vos ordres, disposez-en. Allez d'abord à *Hyde-Park*. C'est l'heure du défilé. Là vous verrez, vous verrez... mais je veux vous en laisser la surprise.

Je cédai aux enlacements de son exquise urbanité, et grâce à son équipage je pus parcourir les allées d'Hyde-Park réservées à l'aristocratie. Le temps était suave, les toilettes printanières ; hommes et femmes étaient gantés de blanc. Sur ce fond marmoréen ressortaient rayonnantes ces triomphales sauterelles en vogue à Londres autant qu'à Paris. Elles foisonnaient surtout dans deux calèches armoriées où je reconnus les princes et les princesses de la maison d'Orléans. Leurs Altesses, avec de joyeux rires, les agitaient dans leurs mains comme des hochets de corail.

La plupart des belles amazones de *high life*, se défiant intrépides, en faisaient voltiger une au bout de la cravache dont elles stimulaient leurs chevaux pur sang. Ainsi les toréadors espagnols aiguillonnent les taureaux avec des lambeaux de pourpre.

Le soir, au dîner de la duchesse, qui fut très-gai et tout pétillant des échos de l'esprit parisien, les hommes les plus importants et les plus graves portèrent aux nues ces sauterelles inspirées qui passaient le détroit pour venir les dérider; l'effroi qu'elles causaient au César des Tuileries fut l'objet des plus vives épigrammes ; décidément l'humour anglaise s'était imprégnée de l'ironie gauloise.

La duchesse m'avait dit que l'engouement de nos sauterelles s'imposait à l'aristocratie de Londres comme

chaque mode française, mais je ne pensais pas que ce succès national, dont j'étais charmée, s'étendit jusqu'à la Cité et au peuple. Tout à coup, hier, en traversant le *Strand* pour me rendre à Saint-Paul, je poussai un cri de triomphe en voyant toutes les devantures des libraires empourprées d'un amas de nos sauterelles. Les vendeurs de journaux les criaient et les faisaient flamboyer dans l'air comme des langues de feu. Les passants se les arrachaient; chacun voulait avoir les dernières. Un marchand de la Cité donna un souverain pour en obtenir une.

Et maintenant, en terminant mon récit, ô profond penseur, ô infatigable pionnier des problèmes sociaux, permettez-moi de m'étonner de ne pas trouver chez vous quelques-unes de ces généreuses sauterelles dont l'audace irréfrénable converge vers vos desseins les plus chers.

Il avait été pris en m'écoutant de ce bon et franc rire qu'ont les enfants qui rient de tout et les hommes graves (têtes et cœurs des nations ayant charge d'âmes) qui ne rient jamais que par surprise. Ces naïfs sublimes s'amusent d'un jeu d'esprit et exclament tout joyeux le mot d'une facile charade.

— « Oh ! oui, les *Lanternes !* les *Lanternes !* s'écriait en riant Mazzini. C'est bien réellement une vraie pluie de sauterelles. Elles fustigent jusqu'au sang l'empereur, m'a-t-on dit ?

— « Elles le transpercent et le déchiquetent sous leurs milliers de pattes transformées en dards, répartis-je.

— « J'ai négligé de lire jusqu'ici Rochefort, reprit-il,

parce qu'on a prétendu qu'il était légitimiste et champion secret de Henri V.

— « C'est aussi vrai que si l'on vous accusait de conspirer en faveur de l'Autriche.

— « Ainsi vous croyez qu'il est des nôtres ?

— « J'en suis certaine, répliquai-je. Je vous apporterai demain tous les numéros de la *Lanterne*, et quand vous les aurez lus, vous applaudirez ce jeune et vaillant pamphlétaire. Si les Basiles le calomnient c'est qu'il est leur épouvantail. »

Je tins parole, je revins le lendemain avec les douze brochures rouges (tout ce qui avait alors paru de la *Lanterne*).

— « Voilà les sauterelles, me dit en riant Mazzini.

— « Oui je vous laisse bien vite seul avec elles, car tout ce que je pourrais vous dire ne vaudrait ni comme substance, ni comme forme vive et frappante ce qu'elles vont vous apprendre de l'irritation de la France et de la panique des gens de cour. Adieu, je reviendrai dans quelques jours.

— « J'y compte, fit-il amicalement en serrant mes deux mains à l'anglaise, sans quoi je ne vous laisserais point partir. »

Je lui fis bientôt une nouvelle visite :

« Vous aviez raison, s'écria-t-il, je suis enchanté ; j'ai dévoré les douze sauterelles et me voilà tout ranimé. Non-seulement Rochefort est un écrivain, mais c'est une conviction ! Vieux vétéran, je salue et j'acclame cette vaillante recrue. J'aime ce style sans ambages, ces épigrammes

qui ne ménagent rien de tout ce qui nuit et entrave. Oh ! je suis moins un rêveur et un utopiste qu'on ne le prétend pour m'amoindrir. Vous me reprochiez l'autre jour mon mysticisme, c'est un sentiment intime qui me console et m'attendrit, mais je le refoule dans mon âme quand je parle aux hommes et les pousse à une action collective. Je me flatte d'être à l'occasion plus ferme, plus décidé et plus pratique que tous nos hommes d'Etat et nos généraux italiens; et tenez, pour n'en citer qu'un fait, ignoré sans doute en France, un mois avant la campagne de Custozza, où nous fûmes battus d'importance, j'avais publié dans les journaux de Gênes un plan de campagne qui, s'il avait été consulté et suivi par nos généraux aussi incapables que vains, aurait jeté toute notre armée à travers le Tyrol et l'eût fait triompher avec l'armée alliée au cœur même de l'Autriche. Cette jonction glorieuse aurait épargné à l'Italie l'humiliation de ne s'être agrandie que par les victoires de la Prusse et la générosité de la France. Je chercherai cet article et vous le remettrai avant votre départ; peut-être pourrez-vous le faire reproduire dans quelque grand journal français. »

— « Sans doute, répartis-je, je n'y manquerai pas. »

Le jour où j'allai lui dire adieu, je le trouvai plein de force et d'espérance; il comptait sur des événements prochains en Europe pour hâter la libération de Rome.

— « Une fois Rome affranchie, l'unité de l'Italie sera complète et je mourrai content; la République viendra après : elle est dans les décrets de Dieu, disait-il en fixant

ses grands yeux noirs si fiers et si beaux vers le ciel d'un bleu vif qui lui rappelait la patrie.

Nous causions par une chaude soirée d'été à la fenêtre de sa chambre donnant sur un petit jardin tout en fleurs. Il devait partir dans un mois pour Lugano : c'est de là, on le sait, qu'il lançait ses grands manifestes patriotiques par lesquels il tenait en haleine l'Italie.

— « Je vous verrai en passant à Paris, reprit-il.

— « A Paris, m'écriai-je, mais pourrez-vous y venir sans danger?

— « Soyez tranquille, j'ai toujours déjoué la police.

— « Venez chez moi, lui dis-je, rien n'est plus sûr que a humble logis d'un poëte.

— « Je ne dis pas non, j'accepte en frère. Vous me ferez connaître Rochefort et je le remercierai de harceler ce César-histrion qui s'est fait l'éternel geôlier de Rome. En attendant, voici mon portrait pour vous et pour Rochefort; j'y ai mis mon nom en signe d'alliance. »

Je lus, attendrie, sur celui qui m'était destiné : *A une sœur par la foi, Joseph Mazzini.*

— « Pas adieu, mais au revoir, me répéta-t-il en me reconduisant jusqu'à la porte du jardin qui donnait sur la rue. »

Je l'embrassai avec effusion, sans penser hélas! que cette entrevue serait la dernière.

Il m'avait aussi remis le journal génois contenant son plan de guerre. A mon arrivée à Paris, le *Siècle* s'empressa de publier cette grande page d'histoire (1), une

(1) Voir dans la collection du *Siècle* fin août ou commencement de septembre 1868.

des plus surprenantes de l'œuvre du grand Italien. M. Henri Rochefort se trouvait à cette époque à Bruxelles. C'est au fils de Victor Hugo que j'envoyai pour lui le portrait de Mazzini. Il l'a, m'a-t-on dit, religieusement conservé.

Dans les deux premières lettres que Mazzini m'écrivit il me laissait l'espérance de le revoir prochainement à Paris, mais une troisième lettre m'apprit qu'il était attendu à Bruxelles, et se rendrait de là à Lugano par les bords du Rhin et la Suisse.

J'étais depuis quelque temps sans nouvelles de lui, lorsqu'un matin je trouvai dans les journaux un de ces télégrammes qu'on peut appeler des coups de poignard électriques. Cette brève dépêche annonçait la mort de Joseph Mazzini. Durant trois jours, la fatale nouvelle passa pour vraie; plusieurs biographies sur ce grand citoyen furent publiées; enfin un autre télégramme démentit le premier et dissipa mon angoisse. Il vivait. Il prit soin lui-même de me rassurer en m'envoyant son magnifique et suprême appel aux Italiens, où éclatait décisif et puissant ce cri : « A Rome! à Rome! » Il avait écrit, au bas de ce manifeste inspiré, quelques lignes d'amitié pour m'annoncer qu'il se sentait revivre. Ma réponse renfermait ces vers qui furent alors publiés :

On l'a cru mort, — superbe il revient de la tombe,
Et sa voix de Titan sonne comme une trombe.
Italie! il t'appelle au glorieux réveil :
Debout donc! Larve inerte endormie au soleil!
Ce fier ressuscité, secouant son suaire,

N'enflammera-t-il pas ta torpeur mortuaire ?
Et lorsqu'il t'apparaît, du sépulcre vainqueur,
Ne sens-tu pas en toi tressaillir son grand cœur ?

De tous les désespoirs sublime Prométhée,
Devra-t-il succomber sans t'avoir rachetée ?
Oh ! si tu restes sourde à l'héroïque appel
Il mourra, t'imputant son martyre éternel,
Et demeurant proscrit jusqu'en sa sépulture,
Il te reprochera sa suprême torture.
Car, sous ta couardise insensible à l'affront,
De son spectre géant se courbera le front.

Non, non, douter de toi serait te faire outrage !
L'attente du combat a mûri ton courage.
L'heure est venue ! écoute ! un glas sort du tocsin,
Le monde a condamné ce vieux pape assassin ;
Il se disait apôtre ! il n'est plus même un homme !...
Chaque peuple indigné te crie : A Rome ! à Rome !
C'est là qu'est l'ennemi, le fourbe, le tyran
Qui de la liberté paralyse l'élan.

Soulève le grand flux des publiques colères,
Brise ce forgeron de chaînes séculaires !
De son joug ténébreux, barbare, avilissant,
Fondé par l'imposture, étayé par le sang,
Délivre-nous... détrône enfin ce prêtre infâme
Osant évoquer Dieu, lui, négateur de l'âme,
Qui sitôt qu'un rayon guide l'humanité
L'étouffe dans la nuit qu'étend sa cécité.
De ce dernier fantôme affranchis notre globe
Et fais sur sa poussière asseoir le nouveau Code,
Le Vrai, le Bien, le Juste y sont en vain écrits
Tant que reste debout ce sbire des esprits.

(1er janvier 1869.)

III.

Trois ans se sont écoulés depuis cette époque : il vient

de mourir! et cette fois plus d'espérance d'une méprise, plus de rétractation soudaine à attendre!

La nouvelle est certaine; un deuil de plus est entré dans mon cœur.

J'évoque son cher et glorieux fantôme; je rêve parfois la résurrection, impossible, de celui qui un jour me nomma sa sœur.

Il n'est plus! mais il reste de lui sa mémoire. Ces trois ans de sursis que lui donna la mort ont couronné sa vie d'une fin radieuse. Ce n'est pas en exil qu'il s'est éteint; ses derniers regards n'ont pas été assombris par les brumes glacées de la *Babylone noire* (1); ils se sont arrêtés éblouis d'espérance sur l'éther lumineux de sa patrie délivrée. La rive la plus tiède et la plus embaumée de sa chère Italie a été sa couche mortuaire. Il s'est comme endormi sur cette plage de Pise qui vit Byron un jour, en face de la mer empourprée, brûler, sur un bûcher à l'antique, le corps du poëte Shelley. A l'exemple des anciens Grecs, Child-Harold méprisait cette enveloppe inerte, fragment épuisé de la matière où le génie ne palpitait plus.

Fière d'avoir été le berceau de Mazzini, Gênes a revendiqué sa dépouille, et toutes les autres villes de l'Italie lui ont fait à l'envi d'idéales funérailles, d'où ses restes étaient absents, mais sur lesquelles planait son esprit.

Rome libre, Rome qu'il eut l'immense joie de revoir affranchie, a voulu l'honorer d'une apothéose à l'antique. Tandis qu'avec la tranquille douceur de l'indifférence, Rome

(1) Superbe expression de Victor Hugo, qui qualifie si bien Londres.

laisse se débattre et sombrer la papauté impuissante, et que Pie IX, ce tendre martyr! exalte en toute occasion la sainteté des meurtres bibliques (1), Rome a décrété le triomphe de Joseph Mazzini! De ce prophète de vérité, de cet affamé de justice, de ce voyant des sociétés nouvelles.

Avant d'être l'apôtre de l'humanité, il fut l'apôtre du patriotisme, le verbe indigné de l'Italie esclave. Adolescent sublime, il frémit de voir l'Italie (l'Italie sa mère!) lacérée, profanée, avilie, étalant, belle encore, ses membres meurtris à la risée des nations. Rude et superbe dans sa douleur austère, il lui dit brusquement: « Lève-toi, moribonde! Arme-toi! Venge-toi! Revis! Sois une!

Ni la mort qui l'a traqué, ni les cachots qui l'ont enfoui, ni les proscriptions qui l'ont jeté pauvre et dédaigné durant un demi-siècle sur la terre d'exil n'ont pu lui faire renier un seul jour la foi altière qu'il avait confessée.

Il a été l'inspiration et pour ainsi dire le souffle vital de cette Italie nouvelle dont Cavour symbolise la sagacité et

(1) Tous les journaux ont reproduit l'allocution adressée par le pape aux dames anglaises et irlandaises qui sont allées le visiter, et lui ont offert au Vatican les plus riches cadeaux à l'occasion du jubilé. — « Mes chères sœurs, leur a-t-il dit textuellement, le « triomphe de l'impiété n'aura qu'un temps; Dieu suscitera quelque « Judith ou quelque Déborah pour me délivrer de l'ennemi qui « m'opprime. »

La parabole est claire, la paraphrase en est facile : Quelque femme belle, ardente et dévote sollicitera en toilette provoquante un moment d'intimité de Victor-Emmanuel, et un coup de poignard dûment appliqué, par la dame, punira le roi galant homme d'avoir succombé à la tentation de la chair. Ainsi le clément Pie IX sera débarrassé de son oppresseur.

Garibaldi l'héroïsme. Quelle trinité puissante que ces trois hommes suscitant et accomplissant la résurrection d'un peuple ! Quelle espérance de durée pour l'essor à venir de ce peuple que le concours unanime, sans division, sans faiblesse, sans orgueil qu'il a prêté à ces trois volontés incorruptibles! Quel exemple de concorde et de virilité nous a donné ce peuple, redevenu une grande nation, en inaugurant au Capitole l'altière figure du grand révolutionaire! La révolution c'est la vie, c'est la marche en avant, c'est la dilatation féconde de l'humanité. La révolution n'est redoutable qu'à ceux qui l'entravent et qui, à force d'impostures, de corruptions, d'injustices, de lâchetés changent les vagues salubres de son vaste courant en flots furieux où écument le sang et la fange.

Juste et logique a été cet hommage rendu à Mazzini sur ce même Capitole, où, avant l'usurpation des Césars, étaient acclamés les grands Romains de la République. Ces fiers fantômes ont dû tressaillir et saluer en frère le spectre du tribun martyr.

Émouvant spectacle! et j'ajouterai sévère leçon pour nous, que ce triomphe décerné au fougueux agitateur populaire. Oui, il agita sans trêve sa patrie, mais par cela même il la fit revivre.

L'absence de mouvement, c'est la mort. En suspendant chez un peuple cette incessante impulsion vers des destinées progressives, on décrète inévitablement sa déchéance.

Mazzini mort, l'Italie entière a compris quelle fut non-seulement la grandeur, mais la nécessité de son œuvre.

Pas un Italien qui n'ait tenu à honneur de concourir à son apothéose. Le roi lui-même, fils du persécuteur de la jeunesse de Mazzini, s'est incliné devant l'ombre auguste de ce républicain inflexible (1).

Pendant que l'Italie nous donne un tel exemple de patriotisme et d'union, hélas! que se passe-t-il en France? Voilà plus d'un an que le sang coule, que les proscriptions se multiplient, que les prisons regorgent; cependant la pitié se dérobe, la mansuétude se tait, toutes les lâchetés s'enhardissent et toutes les haines fermentent. Voilà plus d'un an que nos sinistres divisions s'attestent au monde par des supplices dont le nombre et la variété saisissent d'épouvante et nous font descendre au rang des nations barbares.

Non contents des exécutions sommaires faites en bloc et au hasard parmi les enrôlés de la misère, aveugle et malheureux troupeau entraîné par des chefs sans génie et sans connexion de principes (2) et traité comme un bétail, bon pour l'abattoir, par les vainqueurs implacables; non

(1) Ces pages étaient écrites lorsque les journaux ont publié les deux lettres adressées par Mazzini en 1869 à M. de Bismarck. Malgré les injures et les colères que ces lettres ont suscitées dans la presse française contre le grand patriote italien, elles laissent entière mon admiration pour lui. Un des aveuglements de la France est d'avoir voulu toujours enchaîner à ses intérêts (ou plutôt à ceux de ses gouvernants) le patriotisme des autres nations. Nos récents malheurs ne nous ont-ils pas suffisamment démontré à quel point cette prétention arbitraire avait désintéressé de nous les autres peuples?

(2) L'homogénéité de vues et d'action a manqué à la Commune plus encore que les hommes. La crainte de déplaire aux vainqueurs ne saurait m'empêcher de reconnaître l'intégrité de Delescluze

contents des balles assassines frappant des milliers d'êtres vivants sur tous les points de Paris, quadruple bruit de sifflements sinistres, de cris, d'imprécations, de prières, dont l'écho vibre à jamais dans mon cœur et le remplit d'une angoisse incurable, — douze cents égarés tombèrent en une nuit sous les ombrages du Luxembourg, qu'éclairait la sérénité des astres et l'orbe tranquille de la lune souriante; douze cents cadavres encore chauds furent jetés pêle-mêle dans de larges tapissières (gîtes avant-coureurs des fosses communes), d'où pendaient çà et là bras, jambes et têtes. — J'ai vu ce défilé monstrueux (1); — non contents dis-je, de ces horreurs, aussi épouvantables et aussi condamnables devant l'histoire que le massacre des ôtages, ceux qui ne se lassent pas de tuer continuent les exécutions de Satory, où les soldats, transformés en d'involontaires bourreaux, s'habituent à verser froidement le sang français.

Ces tragédies mensuelles s'alternent avec les drames tout aussi poignants et encore plus lamentables des trans-

cluze, le génie naissant de Rossel, le courage de Duval, l'héroïsme de Flourens (dont la Grèce a gardé la mémoire) et la fin désespérée de quelques autres qui surent mourir à la tête du peuple qu'ils avaient entraîné.

(1) Voici un extrait de la séance du conseil municipal de Paris, publié par tous les journaux du 30 janvier 1872, qui prouve que des exécutions semblables ont eu lieu sur divers points de Paris :

PRÉSIDENCE DE M. VAUTRAIN.

Séance du lundi 29 janvier 1872.

Au début de la séance d'aujourd'hui, M. Allain-Targé prend la parole pour dégager la responsabilité du Conseil municipal rela-

portations en Calédonie. La durée des tortures du corps se complique ici de tous les déchirements de l'âme. On leur supprime la famille, c'est-à-dire l'amour qui attendrit, relève et rend humain. Les uns laissent un vieux père qu'ils ne reverront jamais; les autres une mère déjà mourante, ou folle de douleur. Un grand nombre se séparent de leur femme et de leurs petits enfants. Eh quoi! désormais la tendresse de la pauvre abandonnée et les baisers de ces frêles rejetons adorés seront pour des étrangers! pour des ennemis, peut-être? Frivoles, les femmes oublieront; sérieuses, elles se consumeront dans le désespoir. Si les enfants survivent, que leur apprendra-t-on de ceux dont ils sont nés? qui élèvera les fils? qui protégera les filles? Les fils grandiront pour la vengeance, ou, pétris à toutes les bassesses, s'associeront aux persécuteurs de leurs pères. Les filles (ah! la misère est la fatalité du vertige!) assouviront les débauches de ces mêmes persécuteurs honorés. Au sein d'une société vénale, hypocrite, endurcie, on ne secourt qu'à la condition de corrompre.

Et eux, les maudits, les réprouvés, les morts dans la vie, ensevelis dans la claustration de cette île, forteresse gigantesque qui a les chaînes des monts pour murailles et les océans pour fossés infranchissables, si leur cœur pal-

tivement à un fait qui émeut une partie de la population de Paris. Huit cents fédérés ont été fusillés et enterrés dans un terrain des carrières d'Amérique, au mois de mai dernier. Depuis lors, les terres ont été emportées par les pluies et les cadavres paraissent à la surface du sol.

M. LE PRÉFET répond qu'il a été averti et qu'il a donné des ordres. Des travaux sont déjà commencés sous la direction de l'ingénieur des carrières.

pite et s'embrase, si leur chair crie, si leur sang fermente et bouillonne, si la nature se révolte et proteste, enfin s'ils ont gardé les irrefrénables sensations de l'être, dans quels embrassements apaiseront-ils leur délire? Immoralité d'une loi barbare qui s'étaye encore sur le Dieu de la Bible et de l'Évangile! Sans respect pour l'humanité et la nature, dans ces reclusions éternelles où on enfouit les coupables, on sépare l'homme de la femme, et la loi ainsi devient complice d'un forfait nouveau ajouté à ceux qu'elle prétend punir!

Donc pour toujours on leur a supprimé la famille, et du même coup on leur retranche la patrie. Ils n'auront plus leur part dans ses malheurs, dans sa régénération, dans ses gloires, dans ses prospérités renaissantes; on leur dénie le rachat du dévouement et jusqu'à la réhabilitation par l'esprit; car, raffinement ténébreux, supplice qui indigne toutes les intelligences, on leur interdit les livres, c'est-à-dire ce qui éclaire, ce qui moralise, ce qui purifie. C'est du Vatican sans doute qu'est venu le mot d'ordre de ce suprême tourment.

En vain quelques voix font appel au pardon, à l'oubli, à la concorde; on raille leur pitié, on insulte leur mansuétude, on flatte la lâcheté, on préconise la délation, on applaudit la vengeance. Ce doux mot humain AMNISTIE irrite ceux qui mènent la France.

Ils ont pleuré devant les palais des rois qui brûlaient et gardé l'œil sec en face de milliers d'égorgés.

Le droit de grâce, ce droit magnifique, le seul enviable de la souveraineté, ils se le sont rejeté de l'un à l'autre

et nul n'a voulu l'exercer! Qu'attendre de ces sauveurs sans humanité?

Rhéteurs endurcis par l'égoïsme, ils se sont écrié pleins d'emphase qu'il fallait bien sauver la patrie; mais est-ce bien de la patrie que se préoccupent tous ces vieux souteneurs des trois dynasties qui se disputent la France? Ne peut-on leur répondre avec La Bruyère: « Il n'y a pas de patrie sous le despotisme (1). »

Ce n'est pas en décimant le peuple que vous sauverez la patrie! Commencez par ne pas changer cette mère en marâtre si vous voulez que ses fils l'aiment, la servent et l'honorent; n'en accaparez pas pour vous seuls les bienfaits.

Un problème social ne se résout point par des supplices.

Cent mille esclaves immolés par Crassus et Pompée dans les plaines de Pœstum et Spartacus tué au milieu

(1) Ces grands coups d'aile lumineux de la pensée frappent d'admiration quand on les rencontre dans quelque génie du règne de Louis XIV. Tandis que ceux qui gouvernent la France aujourd'hui voudraient nous replonger en deçà, dans les ténèbres dissoutes, eux, précurseurs inspirés, ont vu au delà de leur siècle et ont posé avec audace les questions qui ont agité et agitent encore les sociétés nouvelles. C'est ainsi que Pascal a dit : « La puissance des rois repose sur la folie des peuples : on ne choisit pas pour gouverner un vaisseau celui qui est de meilleure maison. »

Molière, le premier, dans sa scène du pauvre de *Don Juan*, a employé le mot *humanité* dans le sens ému et *révolutionnaire* que nous lui donnons aujourd'hui. La scène, on le sait, fut supprimée par ordre de Louis XIV et ne parut dans aucune édition française du temps. Elle nous a été conservée par les éditions imprimées en Hollande.

de cette boucherie formidable n'empêchèrent pas Rome d'être livrée plus tard à la tyrannie des empereurs. Jules César mit à profit ces barbaries sanguinaires des patriciens ; il flatta le peuple et les dépossédés et s'assura leur concours en soulageant leurs misères avec le trésor de l'État qu'il pilla au Capitole.

J'ai dit quels sont les hommes qui exercent aujourd'hui en France sans hésiter des répressions aussi barbares que périlleuses. Pauvres politiques de hasard ! sans principes uniformes, sans but commun, liés par ce pacte d'effarement qu'ils appellent le *pacte de Bordeaux*.

Ils ont blessé tous les instincts généreux de patriotisme et d'abnégation du peuple de Paris : ils n'ont rien prévu, rien conjuré, rien senti des détresses héroïques endurées par ce peuple ; ils ont irrité ses blessures par le dédain et la méfiance, et le jour où ses colères se sont déchaînées, telles que des éléments aveugles, sans direction, et partant inconscientes du mal, que la misère, les hontes de la patrie, les déceptions de la gloire leur ont fait commettre, ces séniles gouvernants de la France ont déserté Paris et abandonné une population inoffensive d'un million d'âmes à une minorité armée, exaspérée contre ces hommes à la fois timides et provoquants qui représentaient le pouvoir.

Certes, il y eut de justes griefs et de saines aspirations dans ces cent mille légionnaires soulevés le 18 mars. Mais la présence de l'ennemi cernant encore Paris rendit cette prise d'armes odieuse. L'incapacité des chefs, l'absence d'unité de doctrines et de résolutions, je

l'ai déjà dit, la démence et la barbarie de quelques-uns de leurs actes frappèrent à l'avance d'impuissance tous les résultats bienfaisants qu'espérait le peuple, jouant sa vie, comme toujours, hélas! sans bien savoir pourquoi, insoucieux de mourir par cela seul que la vie lui est trop dure et trop misérable.

Que dire du pouvoir qui, au lieu de rester ferme à son poste, et de circonscrire au début cette conflagration de Paris, s'enfuit à Versailles d'où il jette le défi et le sarcasme aux révoltés, et, par ses déclarations réitérées de l'impossibilité d'aucune concession, attise, comme à plaisir, cette guerre civile, la pousse à outrance, irrite le désespoir et se raille des fureurs qui ont produit tant de crimes?

Je raconterai ailleurs (1) tout ce que j'ai vu de cette phase sinistre, la plus lamentable de nos jours de malheurs; mais tant de tristesses et de surprises navrantes se sont amassées dans mon cœur, qu'involontairement il en déborde ici le trop-plein.

Dans la solitude où je vis, je sens et je constate à toute heure, mieux que ceux qui s'étourdissent et s'endurcissent dans les tourbillons des intérêts et des vanités, que la France est devenue pour le monde un objet de pitié et d'étonnement.

Pitié pour nos défaites inattendues et pour nos divisions irréconciliables, qui éclatent tout à coup dans des drames horribles. Etonnement de l'insensibilité de la France après ces hécatombes humaines et de la tranquille indifférence

(1) A la fin de mon *Voyage en Orient*, qui paraîtra prochainement à la librairie Dentu, avec une introduction intitulée : *La France énervée* et un épilogue intitulé : *La France sinistre*.

de ceux qui, ayant assumé la responsabilité des catastrophes, leur survivent sans en porter le deuil.

Est-ce endurcissement ou légèreté que cette étrange quiétude qui s'est emparée comme une ironie funèbre de toute la société française, depuis les hommes qui gouvernent jusqu'aux femmes avides de parures et de distractions? Au lendemain de tant de luttes, de sang et de ruines, ce contentement extérieur épouvante; il implique l'oubli absolu des morts et des misérables qui survivent, pour pâtir et pleurer. Les consciences de ceux qu'on nomme les heureux semblent envahies par le sommeil lourd et malsain de l'ivresse : l'écho de nos hontes, les cris des victimes, la nuit toujours plus noire envahissant la patrie ne font qu'accroître leur léthargie.

Dans ce calme éphémère, d'une apparente sérénité, menacée par tant de courants vainement refoulés, chacun ne songe qu'à soi, qu'à son bien-être, qu'à sa renommée, qu'à la jouissance privée ou à l'apothéose de sa personnalité. Plus d'action commune, plus de sentiment collectif dans cette société officielle qui se rassure, brille et s'affirme de nouveau par sa dureté cynique et son insouciant mépris de tout ce qui n'est pas elle.

Spécifions quelques faits, qui révèleront, mieux que des raisonnements, l'effroyable indifférence de cette société spontanément reconstruite avec tous les débris des régimes écroulés. Ne songeant qu'à sa propre sécurité et se réjouissant imprudemment dans un repos temporaire, cette société de placage met en pratique le *chacun pour soi* du proverbe; elle s'isole plus que jamais des masses

qui ont été si rigoureusement éprouvées par les malheurs du pays; elle oublie que ces masses sont la base, ou ferme ou vacillante, suivant la destinée qu'on leur fait, de l'autorité qui prétend les régir. Quand cette autorité est insensible aux détresses du plus grand nombre : besoins impérieux, aspirations d'un sort meilleur, désormais clairement défini, et sans retard exigé par l'éclat même de ces foudroyantes détresses, cette autorité est factice, elle apparaît comme une superfétation inutile à ces masses, qu'elle s'obstine à comprimer au lieu de s'identifier avec elles. La compression a beau s'accroître, l'explosion est dans l'air, un écroulement n'est qu'une affaire de jours.

Le pouvoir qui s'est improvisé à Bordeaux ne se compose point d'hommes cruels et systématiquement implacables, mais non-seulement ce pouvoir est aveugle sur toutes les questions posées par la Révolution, et qu'il se refuse à résoudre, à l'exemple des pouvoirs qui l'ont précédé, mais il est de plus dédaigneusement insensible aux misères profondes produites par l'étouffement de toutes ces questions, dont la prompte solution pouvait seule amener l'apaisement et la concorde.

Quatre exemples suffiront à démontrer l'aveuglement, si ce n'est l'hostilité du pouvoir, en face des nécessités vitales de l'avenir de la France. — Les milliards à payer à la Prusse exigent l'accroissement excessif des impôts; eh bien! c'est sur le peuple, déjà ruiné par l'invasion, sur le peuple dont chaque famille porte le deuil de la guerre étrangère et de la guerre civile, que le pouvoir fera peser presque exclusivement ces charges nouvelles, tandis qu'il repous-

sera énergiquement l'impôt sur le revenu, dont l'aristocratique Angleterre a compris la justice.

Il se présente une autre question fondamentale : la question de l'instruction obligatoire, sous peine que la génération qui s'élève soit tout aussi molle, égoïste, ignorante, indisciplinée, dénuée d'esprit public et d'unité de principe, que celle qui n'a pas su conjurer la déchéance de la France. Cette loi urgente, pour atteindre son but de patriotisme et de pacification des partis, doit être purement laïque, et voilà que le projet du gouvernement sur cette loi, d'où dépend la régénération du pays, la frappe à l'avance d'impuissance, en y laissant les portes ouvertes à tous les empiètements de l'Église, dont l'enseignement n'a cessé de miner chez nous le patriotisme pour y substituer l'excitation des partis. Le pouvoir, je le veux bien, ne pactise point par conviction avec le clergé, mais il le redoute et lui concède, par faiblesse, ce qu'avec des principes absolus il lui eût irrévocablement interdit.

A la question de l'instruction obligatoire se lie celle de la *séparation de l'Église et de l'Etat.* — Or, un projet de loi sur cette question primordiale n'a pas même été résolu ; pourtant de cette séparation dépendent la moralité et la dignité du peuple. Jusque-là, l'État laïque sera la proie du pouvoir occulte qui l'annihile. Eh bien ! c'est ce pouvoir, ennemi irréconciliable de la République, que le gouvernement dit républicain caresse et comble de faveurs.

Le quatrième et dernier exemple que je citerai de l'insuffisance du gouvernement en matière d'humanité et de justice, principes qui, seuls, peuvent fonder des sociétés

stables et pacifiques, c'est le refus invincible qu'il oppose à l'abolition de la peine de mort. Cette peine barbare, effacée aujourd'hui de presque tous les Codes de l'Europe, devient encore plus révoltante lorsqu'on l'applique en matière politique. Les passions qui fomentent les guerres civiles et qui leur survivent s'éternisent par ces arrêts sanguinaires, où la loi procède avec l'inflexibilité de la haine et de la vengeance. Être le pouvoir, c'est-à-dire être appelé à préserver la patrie du retour des luttes qui l'ont ensanglantée et déchirée, et ne trouver, pour atteindre ce but, que l'immolation des dissidents, c'est river au flanc de la France une longue chaîne de représailles séculaires, dont chaque tête qui tombe forme un des anneaux frémissants.

Nous ne possédons pas même aujourd'hui un de ces gouvernements *paternels* qu'on rencontre dans les incidents de l'histoire et qu'on a vus se produire jusque sous le despotisme. Il suffit pour cela du hasard d'un chef d'État qu'attendrissent et qu'inspirent les affections de famille et qui répand sur un peuple entier les sentiments qu'il ressent pour les siens. Evidemment, cette auguste épithète de *paternel* est bien plus rassurante pour un peuple lorsqu'elle qualifie la loi immuable que lorsqu'elle est accordée à un chef d'État versatile dans ses bons vouloirs; mais quand la loi fait défaut, l'homme tout-puissant qui a des entrailles de père est un recours à la pitié et à l'espérance.

En lisant l'histoire des papes, en étudiant à Rome même la législation de ce gouvernement théocratique fondé par l'orgueil, s'étayant à l'autorité divine (et partant indiscutable), décrétant, sans souci de l'humanité, l'étouffement

de la raison et de la volonté, l'interdiction de tous les sentiments de la nature (qui, réduits à s'exercer hypocritement à couvert de la règle rigide, la viole, tout en la maintenant comme une arme contre autrui), j'ai compris ce qui avait maintenu de siècle en siècle le pouvoir papal dans cette stagnante barbarie dont les gouvernements les plus tyranniques se dégagent.

Le signe distinctif du prêtre catholique est une insensibilité antihumaine. Tout homme à qui les joies de la paternité sont inconnues, participe fatalement de cette dureté des gens d'Église. Tout se tient dans l'être : quand les sentiments sont restés incomplets, les idées manquent de cette dilatation féconde qui embrasse l'humanité.

Que ceux qui raillent tout se moquent de mon souhait de femme et de mère : je voudrais qu'il fût écrit dans le Code de chaque nation que tout célibataire, ou tout homme qui n'a pas eu d'enfant est impropre à gouverner un peuple. Le cerveau ne suffit point à un chef d'État ; un peuple ne saurait être traité comme une abstraction, comme un chiffre dont on ne reconnaît la valeur que s'il sert d'appoint au système gouvernemental qu'on exerce. Il faut qu'un peuple sente, dans ceux qui le régissent, des entrailles de père, l'apitoiement de ses misères, l'inquiet souci de le moraliser en l'éclairant, et non l'arbitraire tendance d'alourdir son fardeau, d'enchaîner son développement et de le punir implacablement s'il s'égare.

Un homme que la paternité n'a pas attendri ne comprend rien à ces ménagements des êtres. Il les châtie et les immole avec une indifférence superbe, inconscient de ces

inutiles cruautés, il s'en glorifierait au besoin comme d'un sacrifice agréable à la patrie.

Il rappelle ces prêtres de Brahma qui, pour plaire à leurs dieux, broient sous leurs chars sacrés des victimes humaines.

Combien de mères, de femmes, de filles et de sœurs éperdues sont allées en ces derniers temps à Versailles implorer la grâce d'un fils, d'un mari, d'un père ou d'un frère! Si, en pénétrant chez le chef de l'État, elles y avaient trouvé une mère et des enfants accessibles à leur désespoir et en recevant le contre-coup sympathique, n'est-il pas certain que l'intervention de ces êtres aimés aurait arraché quelques condamnés à la mort ou à l'exil éternel? Au lieu de ces jeunes cœurs ouverts à la pitié, les pauvres affligées n'ont rencontré qu'un vieillard affairé, sèchement irrité de ce trouble-temps et s'en reposant du soin importun d'éconduire ces inconsolables sur un vieux secrétaire aussi étranger que lui aux attendrissements paternels.

Il y a dans les fragments écrits par Rossel avant de mourir une page qui fait frissonner : sa mère et ses sœurs ont voulu tenter pour le sauver un dernier effort auprès d'un membre de la commission des grâces. La séance de cette commission se prolonge ce jour-là plus qu'à l'ordinaire; les femmes en pleurs attendent au dehors par une soirée glaciale; enfin, elles voient sortir ces jurés tout-puissants qui, seuls, peuvent révoquer la sentence de mort d'un fils et d'un frère. Ils passent près d'elles dans l'ombre, sans les voir, et causant bruyamment; ils hâtent le pas; leur dîner, disent-ils, est en retard; quelques-uns

rient aux éclats; ce rire épouvante les suppliantes désespérées.

J'entends à ces dernières lignes rire aussi certains lecteurs qui me taxeront d'illogisme. « Ces membres, diront-ils, de la commission des grâces ne sont point dans la catégorie des hommes à la *sécheresse pulmonaire* (1) dont j'ai parlé plus haut; ils ont des enfants, des affections tendres, des passions intimes qui les remuent et les disposent à compatir; cependant, ils accomplissent leur devoir sans faiblesse ; ils prononcent sans merci des arrêts terribles, et leur franc rire, après leur besogne accomplie, atteste la paix de leur conscience. »

Hélas! leur rire a pour moi une toute autre signification. Leur insensibilité est pire encore que l'insensibilité de nature ou d'état, c'est l'insensibilité réfléchie de la peur et de l'égoïsme; ces prudents raffinés voyant pour eux-mêmes un danger éventuel dans toute concession à la pitié, se disent: « Si nous accordions la vie à ces malheureux nous pourrions bien quelque jour devenir leurs victimes. » Et l'idée d'un péril problématique étouffe en eux l'humanité.

Ils forment avec la droite de l'Assemblée, d'où ils sont issus, une sorte d'oligarchie sans racine qu'emportera le grand souffle populaire, mais qui se sentant protégée par le *pacte de Bordeaux*, ne se dissoudra que par la violence.

Ils en sont arrivés déjà à trouver le chef qu'ils ont élu trop impartial, trop doux, trop clément; ils voudraient l'entraîner à des rigueurs encore plus barbares et l'as-

(1) Expression de La Bruyère.

socier à leurs conjurations monarchiques. Leur cécité politique leur dérobe le gouffre qui se creuse autour d'eux.

Les dissidences profondes entre les aspirations du peuple et cette oligarchie sans lumières et sans générosité, qui s'obstine à entraver l'avenir de la France, proviennent de l'indécision du gouvernement du 4 Septembre après la chute de l'Empire. Les anxiétés d'une guerre formidable expliquent, sans la justifier, cette indécision. Avec des caractères plus fortement trempés, tels qu'ils s'en produisit durant la grande Révolution française, ces conflits aujourd'hui irrefrénables eussent été conjurés.

La première chose à faire après une révolution aussi radicale que celle qui fait passer une nation de l'état monarchique à l'état républicain, est de changer tous les fonctionnaires qui ont servi la monarchie contre des fonctionnaires nouveaux ayant donné des gages antérieurs à la République et partant disposés à la soutenir et à la défendre. Le contraire est une duperie, sinon une trahison. C'est là cependant la situation dans laquelle se débat aujourd'hui la *République sans républicains*. Espérer que tous ces fonctionnaires de la monarchie et de l'Empire abdiqueront leurs passions, leurs errements de servilité, leurs intérêts et leurs vanités personnelles devant le vœu du peuple qui tend à fonder une république sérieuse, a été, on en conviendra, une illusion aussi folle que gratuite et qu'on ne saurait plus conserver à cette heure.

Les intrigues de l'Assemblée depuis qu'elle siége à Versailles ont suffisamment démontré que les vieux par-

condescendre à représenter la République française à Londres!

Il en est ainsi dans toutes nos ambassades : ce ne sont que ducs et marquis, comtes ou barons. Leur titre et leurs états de service sous la royauté et l'Empire ont suffi pour les désigner à la faveur du chef de notre République ! L'Europe se rit de nous en voyant quels hommes ont été chargés de faire respecter au dehors cette pauvre République française.

Je l'ai dit, une pareille ironie des institutions se répercute, du sommet à la base, dans toutes les branches de la politique et de l'administration. A la cynique exploitation de tous les emplois les accapareurs monarchiques joignent l'insolence que donnent les triomphes immérités : « — Est-ce assez clair? s'écrient-ils; pour faire marcher leur République provisoire, ils sont forcés de se servir de nous, ils n'ont pas même un homme dans leurs rangs capable de régir une préfecture ! »

Ils éblouissent, par cette outrecridance (que les choix exclusifs du pouvoir justifient) la société française, toujours prête à applaudir la réussite de l'intrigue et de la présomption.

Quelques voix convaincues répliquent en vain : — « Vous n'êtes que des ombres et des apparences ! spectres de la monarchie disparue et de l'Eglise écroulée, vous n'avez plus en vous de souffle vital. Quel grand poëte, quel grand prosateur, quel grand soldat, quel grand orateur, quel grand politique, quel savant hardi, quel polémiste inspiré trouve-t-on aujourd'hui dans vos rangs ? Monarchistes par

calcul, chrétiens d'apparat, vous parlez de relever les trônes et les autels ! et vous ne possédez ni la foi qui s'affirme par les martyrs, ni la passion qui entraîne, ni le prestige qui éblouit. Les plus célèbres d'entre vous sont des hommes médiocres. Les vrais génies, les esprits souverains que le monde nous envie, malgré notre déchéance, sont dans le camp de la République. Leurs noms sont sur toutes les lèvres, leurs œuvres dans toutes les mémoires. Leur rayonnement domine les ombres où vous tentez d'ensevelir la patrie. Ils sont la puissance qui éclaire et féconde, vous, le pouvoir qui éteint et comprime. Ils élaborent l'épanouissement radieux des doctrines ; vous, leur sinistre étouffement. Entre eux et vous c'est un duel sans trêve, un choc suprême où il faut qu'un des deux combattants soit anéanti.

Quoiqu'ils soient la vie et que vous ne soyez plus que des fantômes, j'en conviens, pour le moment vous l'emportez. Leur force réelle est enchaînée par votre force factice, que meuvent encore les vieux rouages et les ressorts détraqués.

Vainement broyée et tombée en éclats sous les bras de nos pères, depuis quatre-vingts ans cette force usurpatrice a toujours tenté de ressaisir la France, et toujours elle a réussi. Les mandats populaires n'ont été et ne sont encore qu'une lettre morte, écrite dans des constitutions fallacieuses. La pratique des intérêts moraux et matériels du peuple est sans cesse ajournée. Chaque révolution a trompé ses espérances, et chaque effort brisé l'a recouché vaincu et sanglant dans une résignation apparente. Ces

TAYLOR INS. OXFORD

morts temporaires et successives aboutiront-elles à la mort définitive du peuple, c'est-à-dire à son inerte abdication? Il en est des nations comme des individus qui furent longtemps en proie aux âpres souffrances et aux luttes ardentes: tout-à-coup leur vitalité épuisée s'éteint dans la somnolence. A voir la léthargie de l'heure présente on dirait que la France va se dissoudre sous la pression renaissante de cette force factice qui après chaque crise violente abat le corps social.

Voyez! les fantômes se dressent et s'agitent; tout souffle de vie salubre et nouvelle est obstrué par leurs sépulcrales haleines. On se heurte à des résurrections qu'on croyait impossibles. Les héroïsmes de la guerre et les sombres fiertés du malheur semblaient avoir retrempé et anobli les âmes, et voilà qu'elles rampent de nouveau, incertaines du devoir, rebelles au dévouement et au sacrifice, fermées à la vérité et à la justice!

Sur cette société si hâtivement reconstruite, avec les scories du passé, monte sans bruit la triomphale éruption de la matière, couvrant nos désastres et nos ruines d'un linceul d'oubli. Le sarcasme rit sur les tumulus des fosses communes regorgeant de cadavres chauds encore. Sous les ombrages des palais détruits, sur les pelouses, hier arrosées par le sang des victimes, le long des rues aux maisons noircies par les flammes, la gaieté pétille, les chants retentissent, les danses folles bondissent, le luxe miroite, la prostitution s'étale; toutes les joies abrutissantes débordent en liberté.

L'insensibilité trône impassible au-dessus des catastrophes et des décombres de la patrie.

Les spectres du passé ont raison de sortir de leur sépulcre et de secouer leur poussière : ils peuvent régner encore, ils peuvent parler en maîtres ; la France retourne à leur bercail séculaire. Que leur importe l'indifférence publique en matière de monarchie et de religion ! ils font bon marché de l'enthousiasme et de la foi qu'ils n'ont pas eux-mêmes, pourvu qu'on leur laisse la sereine exploitation de cette double fantasmagorie.

Ils savent bien que le morcellement des partis a rendu toute connexion sérieuse et patriotique impossible et qu'au milieu de cette dispersion des principes, les plus fermes courages chancellent et les plus tenaces conviction désespèrent.

Ils ont déblayé l'arène publique, ils en ont chassé tous les gladiateurs importuns ; ils l'ont rendue aux jeux de la vie, à ses insouciances, à ses ivresses.

Le sang, les crimes, les hontes et les défaites ne sont plus qu'un fumier où poussent des fleurs vertigineuses.

La scène leur appartient ; ils sont vainqueurs ; ils ont pour eux l'assentiment inerte de la matière. Qu'attendent-ils pour remettre debout le cadavre de l'Empire ?

— « Lamentations de solitaire et de femme, de pythonisse sans autorité et sans écho, » répliquent en ricanant, ces endormeurs satisfaits.

En ce temps d'effroi, de bassesses et d'étourdissements frivoles, où l'unique lien des êtres est la communauté des plaisirs et des intérêts, les seuls apôtres de la vérité sont les misanthropes (n'importe leur sexe). Méprisant les troubles renommées et les fortunes perverses, qui enflamment

vos stériles convoitises, ils vous voient du fond de leurs retraites austères tenter de faire resurgir de la nuit des fictions barbares; ils sentent monter jusqu'à eux les noires poussières que vous soulevez dans votre besogne antihumaine.

En face de l'azur du ciel obstrué et de la mansuétude de la nature insultée par vos machinations ténébreuses, les misanthropes s'indignent contre l'éternelle usurpation de vos fausses idoles, et sans souci d'être lapidés ils les frappent en s'écriant avec Gœthe mourant : « De l'air ! de « l'espace ! de la lumière ! »

Je ne puis rien, je vis à part, pratiquant les sentiments que je mets dans mes livres, sans avoir l'illusion de les faire accepter. Mon insuffisance est doublée par la raideur même avec laquelle s'expriment mes répulsions. La vérité ne s'insinue, auprès de ceux qui ont intérêt à la proscrire, que sous des déguisements dont je rougirais de l'affubler.

J'ai gardé l'horreur de cette société tour à tour raffinée et cynique, caressante et brutale; courtisane qui se vautre devant la prospérité; Euménide qui mord le malheur. Elle est murée aux lueurs de l'idéal; hostile aux attendrissements des moralistes et des poëtes; elle a la férocité des Césars antiques pour sauvegarder sa durée.

Je fuis cette agglomération d'ontrecuidants aveugles qui prennent leurs ténèbres pour des clartés.

J'ai peur dans leur nuit d'obscurcir mon âme, et de la pétrifier dans leur dureté.

Chaque fois que je subis leur contact, je me sens meurtrie par leur ironie. Ils traitent la pitié de démence; comme

cet orateur applaudi qui traitait l'autre jour la *Solidarité* de chimère ! Je médite à l'écart et je recueille tous les indices du complet dessèchement de ces sources taries. Telle que l'Arabe enserré par les sables du désert, je m'épuise à chercher un peu de fraîcheur et d'ombre dans cette morne aridité.

Laissons les images et les métaphores qui viennent aux lèvres des rêveurs lorsqu'ils se heurtent à d'aussi poignantes réalités. Il est plus simple et plus concluant de citer ici quelques-uns des faits caractéristiques et des mots révélateurs où éclate dans sa nudité la morale de ceux qu'on est convenu d'appeler les honnêtes gens, les purs, les humains, les tranquilles.

IV.

C'était le 24 mai (1871); les soldats de Versailles venaient de se rendre maîtres depuis quelques heures des barricades de la rue Vavin, où est située la maison que j'habite ; les détonations des mitrailleuses et des fusillades rententissaient encore dans les rues adjacentes, alternées avec les cris et les imprécations des fédérés qu'on exterminait. Les flammes des incendies se croisaient sous mes fenêtres. Je me refugiai dans une pièce donnant sur la cour, sans me douter que de ce côté le péril était plus grand encore. Tout à coup la poudrière du Luxembourg éclata ; je fus renversée sur le parquet par la commotion et blessée à la hanche et au bras par des débris de platras calcinés. Des voix criaient que la maison brûlait. Je me raidis contre la douleur et descendis précipitamment l'es-

calier. C'était une fausse alerte ; mais j'étouffais et je me jetai dans la rue pour respirer. L'air était incandescent ; je courais sur les pavés ensanglantés, et chauds sous mes pieds comme les parois d'un cratère. Deux maisons éventrées par d'énormes lames de feu s'écroulaient en ce moment, couvrant la rue Notre-Dame-des-Champs de débris embrasés et de poussière noire. Les soldats faisaient la haie ; je me frayai un passage à travers leurs baïonnettes. J'étais vêtue je ne sais comment ; des gouttes de sang coulaient de mon poignet déchiré ; mes cheveux tombaient épars sous une capuche noire. Ils auraient pu me prendre pour une pétroleuse. Il y eut des femmes tout aussi innocentes qui, sur l'air sinistre que je devais avoir moi-même, ou sur un mot de délation, furent ce jour-là fusillées. J'étais connue dans le quartier, et j'entendis plusieurs voisins, qui offraient à boire aux vainqueurs, dire : « C'est une dame. » On me laissa passer ; j'arrivai dans la partie de la rue du Mont-Parnasse qui va jusqu'au boulevard. Je m'arrêtai forcément devant le cortége des généraux, défilant à cheval, en grande tenue, la poitrine couverte de toutes leurs décorations comme s'ils étaient entrés triomphants dans Berlin. Ils me regardèrent, sans doute à cause de mon accoutrement et de mon bras nu ensanglanté. Je n'en connaissais aucun, mais on me désigna les généraux Mac-Mahon, Vinoy et de Cissey. Ils causaient gaiement entre eux, l'air satisfait, la tête haute. J'en fis la remarque sans m'en étonner. Une des barbaries de la guerre est de transformer l'insensibilité en devoir.

Pourtant Paris aurait pu attendrir à cette heure les

plus habitués au carnage et aux scènes d'horreur. La lutte acharnée continuait dans les environs et au loin. Tout près, on entendait le sifflement des obus décrivant des paraboles par-dessus les toitures; puis des décharges bruyantes, suivies de sourdes et longues clameurs. L'azur du ciel disparaissait sous de rouges lueurs, surgissant telles que des trombes de sang des monuments incendiés; on eût dit d'une immense aurore boréale. L'angoisse et la terreur étaient doublées par la défense de circuler d'un quartier à un autre. On ne connaissait pas les lieux, ni l'intensité des sinistres; on pouvait s'imaginer que Paris tout entier allait s'effondrer dans les flammes. Quiconque a vu ce jour de sinistre désespoir en sentira à jamais le saisissement et l'étreinte.

Derrière les généraux, auxquels ils faisaient cortége, venaient les canonniers à cheval sur leurs pièces chargées.

En longeant les murs j'atteignis une maison amie qui fait face au jardin du collége Stanislas. Les maîtres de cette maison étaient absents; je m'arrêtai sur le seuil, où je trouvai les portiers.

Mon attention fut attirée par des vivats, des battements de mains et des éclats de rire d'une gaieté folle. C'était un prêtre qui saluait les soldats, les appelait des braves et leur envoyait des baisers. Il trépignait radieux; on eût dit que, comme David, il allait danser devant l'arche. Je n'oublierai jamais la physionomie à la fois papelarde et dure de cet abbé sorti tout frais vêtu, comme pour une fête, de ce collége entouré par des jardins en fleurs. Ses

cheveux venaient d'être frisés autour de sa tonsure. Il avait mis pour la circonstance une soutane neuve; il jubilait. Le dernier canonnier avait passé, sa bruyante gaieté et ses acclamations frénétiques duraient encore. Son rire de sauvage m'exaspéra. Poussée par une indignation convulsive, je traversai la rue, j'allai à lui, et, secouant son bras, je lui dis avec véhémence : — « Qui êtes-vous donc, Monsieur, pour vous réjouir de la sorte? Vous ne pouvez être qu'un étranger, un Prussien, sans doute? » Il me regarda ébahi, un peu tremblant ; je poursuivis : « Ignorez-vous, Monsieur, que Paris brûle; que le sang français coule à flots! qu'à l'heure qu'il est les malheureux otages sont peut-être égorgés! Que des deux parts des milliers d'êtres succombent, et que rire d'un pareil cataclysme est infâme! » Il me toisa dédaigneusement et répliqua avec une inflexion stridente : — « Nous sommes sauvés! Nous triomphons! » Dans ces cinq mots éclatait toute son âme. Il ajouta, accentuant chacune de ses paroles : — « A mon tour, je suis en droit de vous demander, Madame, qui êtes-vous donc pour ne pas applaudir au triomphe de l'ordre et de la religion? »

— « Je suis, lui répondis-je, un cœur brisé que votre cœur de prêtre ne saurait comprendre; je sens les déchirements de la patrie et de l'humanité, deux choses qui vous sont étrangères. »

Je m'éloignai avec dégoût de cet homme.

Je compris mieux encore les jours suivants la signification qu'avaient pour lui ces paroles : « Nous sommes sauvés! Nous triomphons! »

Partout se montraient par nuées, à côté des soldats, ces mêmes robes noires, ces mêmes visages joyeux, ces mêmes allures affairées et vivaces. On ne vit jamais tant de décorations sur des soutanes; c'était à rendre jaloux les officiers avec lesquels les prêtres fraternisaient. Ils se disaient que tous ces désespérés qu'on fusillait par milliers déblayaient le terrain sur lequel ils allaient régner sans conteste. Ils les absolvaient froidement, les bénissant *in extremis*; mais on n'en vit pas un intervenir pour sauver une victime, pas un s'attendrir sur cette génération fatalement décimée par la guerre civile; ils passaient d'un pas ferme à travers les monceaux de cadavres; ils ne pleurèrent pas même leur archevêque qu'ils avaient abandonné (1). Le jour de son convoi, leur tenue fut celle d'héritiers indifférents et avides. On aurait pu les entendre supputer entre eux de quel produit cette mort lamentable allait être à leur culte.

Le prêtre de la rue du Mont-Parnasse avait dit vrai: *Ils triomphaient*, et ils n'avaient pas la pudeur de dissimuler la joie de leur victoire (2).

Le véritable artiste a été de tous temps l'antithèse de l'homme d'église. Ce qui excite la vengeance de l'un

(1) On se souvient de ce prêtre envoyé à Versailles par l'archevêque de Paris dont il devait négocier la mise en liberté, et qui ne revint pas à Paris, de peur d'y exposer sa propre vie.

(2) Tout le monde a pu voir cette foule de prêtres qui affluèrent à Paris, principalement dans le faubourg Saint-Germain, durant les jours qui suivirent l'entrée des troupes de Versailles. Ils reprirent dès lors possession de tous les priviléges qu'ils avaient sous l'Empire et que la *République sans républicains* leur a de

éveille d'ordinaire la générosité de l'autre; si par calcul et par profession le prêtre est froidement implacable, par inspiration et par sentiment l'artiste est spontanément attendri. Mon cœur sentit donc comme une bouffée d'air salubre et rafraîchissant en voyant paraître chez moi dans ces jours de carnage un statuaire habitant dans mon voisinage, et qui se disait mon ami. La maison où il demeurait était une de celles qu'avait dévorées l'incendie, et dès le moment du péril je m'étais assurée qu'il était sauvé et qu'il avait un asile. Je le reçus en frère; pleurai avec lui sur ce drame sanglant qui déshonorait la France, et que par démence d'un côté et morgue orgueilleuse de l'autre on n'avait pas tenté de conjurer. Puis, passant aux seuls soulagements possibles et aux uniques consolations permises dans ces temps de deuil public, je lui parlai de nos relations amicales, déjà anciennes, et l'engageai à partager souvent, selon sa coutume, mon humble dîner.

Il revint les jours suivants; il se trouva avec quelques amis. On venait de m'apprendre que le portier de la maison qu'il avait habitée, sur le soupçon d'y avoir répandu du pétrole et allumé l'incendie, fut incontinent fusillé, sans preuve et sans jugement, dans cette terrible journée du 24 mai.

Ceux qui m'avaient raconté le fait connaissaient de-

nouveau confirmés. Il est à noter que les quelques victimes qui échappèrent à la mort et passèrent à l'étranger purent gagner la frontière sous cet habit ecclésiastique toujours respecté du pouvoir.

puis longtemps la victime. Ils m'assurèrent qu'elle était innocente. Je demandai à l'artiste ce qu'il en pensait.

« — Cet homme, répliqua-t-il, paraissait en familiarité avec les fédérés. Nous l'avions vu leur offrir à boire pendant la lutte. Quand la maison prit feu, nous le soupçonnâmes et le livrâmes aux soldats de Versailles, qui survinrent juste à temps pour nous sauver. »

« — Eh quoi! Sans preuve sérieuse, cet homme a été fusillé, m'écriai-je? Mais vous, du moins, vous n'avez pas contribué à cette exécution?

« — Ma foi, j'étais furieux comme les autres; mon mobilier brûlait; j'avais failli périr; c'était bien l'heure, vraiment, d'avoir de la sensibilité!

« — Mais songez donc que vous participiez à un homicide! C'est grave.

« — Eh bien, tant pis, répliqua-t-il sèchement; je vous répète que j'ai manqué être tué.

« — Ce n'est pas une raison pour faire tuer un homme qui peut-être n'était pas coupable. »

Sa conscience fut-elle remuée et troublée par cette réflexion, ou seulement m'en voulût-il de l'avoir faite devant témoins? Je ne sais; mais je ne le revis plus depuis ce jour-là. Il professe pour moi désormais, m'a-t-on dit, une inimitié irréconciliable. D'autres inimitiés subites du même genre m'ont étonnée et attristée dans ma vie. Aucun préjudice ni aucune déloyauté de ma part n'ayant motivé ces détachements imprévus, l'expérience m'a fait comprendre l'inutilité de les combattre et l'impossibilité de les désarmer.

Avoir surpris et constaté, même involontairement, dans autrui des sentiments moins élevés que ceux qu'on pratique soi-même, ou toute autre infériorité, soit dans les idées acquises, soit dans les dons de nature, suffit pour faire succéder la haine dans les cœurs à l'affection desquels on croyait. Ce n'est qu'en vieillissant et après d'amères souffrances qu'on en arrive à ces découvertes psychologiques; elles nous désespèrent d'abord, puis nous raffermissent et nous tranquillisent. Jeune on se lamente, on s'indigne à l'idée des liens brisés sans cause apparente; la cause existe, mais on l'ignore.

En dehors de la parité intellectuelle et morale il n'est point de liens durables.

On donne d'ailleurs trop facilement le nom d'amitié à des relations contractées par hasard, entretenues par la facilité de se voir et le besoin inhérent à l'être de sortir de soi-même et de s'en distraire.

C'est particulièrement aux temps des calamités publiques, où tout se désagrége et s'effondre, qu'on ressent plus impérieuses, les aspirations vers les sentiments intimes qui soutiennent et consolent; mais hélas! il faut bien le dire, c'est alors que la sécheresse du cœur se trahit et que les instincts les plus hideux se déchaînent. L'égoïsme est sourd à tout appel qui pourrait troubler sa sécurité. L'envie se réjouit de la chute profonde de ceux dont les triomphes la torturaient. Tous les âpres appétits du MOI humain : rivalités, ambitions, convoitises, boivent toute honte et s'attestent comme dans l'état sauvage. La

lassitude générale laisse-faire et ne demande qu'à dormir, fût-ce sur des tombeaux.

Dans ces sinistres journées de mai, et durant les quatorze mois qui les ont suivies, on dirait que la France a voulu offrir au monde l'exhibition de ses barbaries et de ses turpitudes vertigineuses. Ainsi elle le conviait autrefois à l'exposition de ses merveilles industrielles.

Aux massacres on a vu succéder les délations; homicides hideux et lâches où les assassins frappent avec sécurité. En d'autres temps les délateurs, honteux de leur métier, procédaient avec mystère et livraient clandestinement leurs victimes. Il y a eu progrès de nos jours dans cette besogne infâme. Certains journaux se sont bravement déterminés à prêcher la dénonciation comme une vertu civique. Des reporters *ad hoc* furent chargés de traquer les suspects, de donner leurs noms et leur signalement. Pour intéresser leurs lecteurs et en augmenter le nombre, ces policiers de la littérature firent assaut de verve et d'imagination. C'était à qui raconterait avec les détails les plus dramatiques la découverte d'un de ces malheureux surpris dans sa fuite ou trahi par un ami auquel il avait demandé asile. Puis ils peignaient, en y applaudissant, des scènes de la rue, aussi inhumaines et aussi féroces que celles dont quelques chefs de la Commune avaient ensanglanté Paris.

Le parti triomphant continuait à froid toutes les fureurs de la lutte. On crachait à Versailles à la face des femmes et des vieillards enchaînés, et on lacérait leurs visages avec des mains gantées devenues des griffes. Des reporters

parsemaient de quolibets joyeux les récits de ces intermèdes des supplices; ils décrivaient les haillons, l'effarement et l'épuisement des victimes, réduites à implorer un peu d'eau pour pouvoir continuer leur marche et ne recevant de leurs gardiens que des coups qui les forçaient à bondir sur la route.

Plus lâches encore que ces coups étaient les calomnies déversées chaque jour (et qui se continuent) sur des prisonniers, des proscrits, des condamnés à mort, sans voix pour se défendre. Ceux qui avaient été autrefois leurs amis ou leurs compagnons de plaisir ont été les plus implacablement déchirés par ces aboyeurs parasites, habitués à chercher leur pâture dans la boue et continuant à la chercher dans le sang. Leur férocité couarde était attisée par des griefs inavouables : l'importunité d'un service rendu, la rancune d'une rivalité littéraire, ou galante, poussaient ces dogues à mordre : — « Sus ! sus ! aux cerfs traqués et haletants dont les yeux surpris nous regardent ! les couteaux sont levés sur eux. Sus ! sus ! Éventrons-les ! A nous les chairs en lambeau ! à nous, la curée ! »

Toujours plus opaque et plus lourde, l'indifférence publique a toléré ces lâches fanfares des sbires cléricaux et des *bravi* monarchiques. Le péril passé, on les vit fourmiller dans l'arène sanglante. Eux seuls furent écoutés ; Paris n'était qu'un charnier où tous les oiseaux de proie s'abattirent.

J'ai crié pitié et pacification ! jusqu'à l'heure où ma voix s'éteignit dans ma poitrine ; où mon cœur, qui avait palpité de toutes les douleurs de la France, se glaça et ne

battit plus ; où sous l'étreinte de la patrie agonisante, je tombai comme frappée à mort.

On m'emporta loin de ce Paris incandescent et terrible qui dévore les corps et consume les âmes avec l'impassibilité d'un volcan.

Sur son cratère refroidi où l'on oublie pour vivre, je me souviens et je meurs.

J'étais depuis quelques jours dans une atmosphère tranquille. Je m'oubliais un matin, assise au soleil sous de grands arbres, dans un jardin tout en fleurs. De beaux enfants jouaient sur une pelouse émaillée de pâquerettes. Leurs jolis vêtements printaniers étaient blancs et frais comme leurs visages. On voyait que des soins incessants et toute la coquetterie maternelle avaient présidé à leur toilette ; leurs cheveux dénoués se gonflaient autour de leur tête comme des ailes prêtes à les emporter dans l'azur ; mutins, ils avaient ôté leurs chapeaux et s'en servaient en guise de filets pour saisir les papillons frôlant les rosiers et les touffes de marguerites ; ils poursuivaient la chasse aérienne avec des cris joyeux qui avivaient la rapidité de leur course. Le fauteuil sur lequel j'étais assise formait le centre de leur ronde vertigineuse ; je les arrêtais dans mes bras quand ils passaient devant moi et je leur donnais des baisers où je mettais tout mon cœur. Ils me les rendaient avec la tendresse fugitive de l'enfance. Les sentiments ne se fortifient qu'après le développement des organes. Cédant au désir de les caresser et de m'en faire aimer, je continuai à les appeler, mais ils finirent par ne plus me répondre et bientôt ils oublièrent que j'étais là. Leur mère, jeune, belle, heureuse s'ébattait avec eux.

Je me mis à songer. Ma rêverie m'attristait. J'ouvris machinalement les journaux de Paris posés sur mes genoux; ces journaux m'apportaient chaque matin comme une émanation du souffle qui m'avait terrassée. J'étais incessamment ramenée vers ces grands bruissements d'âmes, s'échappant plaintifs du sein des multitudes. Plaintes, douleurs, angoisses étouffées auxquelles je ne pouvais rien. Mon impuissance même à les soulager faisait que j'y pensais toujours. L'oubli de ces incommensurables souffrances m'aurait paru un outrage à l'humanité, et cependant leur souvenir me tuait.

Pour revivre il m'eût fallu, dans ces jours radieux d'été, m'imprégner du calme réparateur de la nature et aspirer sa sève immortelle qui raillait mon dépérissement. Il m'eût fallu l'insouciance naïve de ces beaux enfants si bruyamment heureux près de moi.

Les enfants sont indifférents et gais parce qu'ils ignorent. Quand ils savent, ils s'attristent; ils aiment et compatissent.

Les enfants sont innocemment insouciants; devenus grands, ils cessent de l'être, sous peine de rester incomplets, c'est-à-dire barbares. Tant qu'ils sont inconscients ils sont irresponsables. La responsabilité ne commence que lorsque la volonté s'affirme par des actes réfléchis.

Il y a des êtres qui restent toujours à l'état d'enfance; ce sont ceux qui croissent dans la misère et dans l'ignorance: leur vie se débat dans une hallucination désespérée et ténébreuse. Les souffrances et les vices héréditaires produisent en eux l'hébétement ou des crises de folie fu-

rieuse. Le devoir et l'intérêt des sociétés sont d'éclairer ces aveuglements et d'apaiser ces démences involontaires, qui sont aux âmes ce que les maladies sont au corps. Cet état anti-social ne saurait être amélioré que par l'étude approfondie de l'humanité, jointe à la commisération attendrie de ses douleurs et à la conviction de la solidarité de toutes les créatures entre elles. Les répressions extrêmes n'ont fait que perpétuer à travers les temps la haine des multitudes. Épouvante des sociétés antiques, cette question est restée celle des sociétés modernes ; elle ne saurait être résolue par des supplices : « Il n'y eut qu'une guerre juste au monde, c'est celle de Spartacus. » Ces paroles de Voltaire, inscrites dans tous les tribunaux, devraient inspirer toutes les sentences.

Tandis que je rêvais de la sorte, mes yeux s'étaient arrêtés sur les journaux déployés devant moi. Depuis quelque temps avait commencé, à Versailles, cette longue série de procès criminels dont l'issue était (et est encore) le châtiment inexorable. En ce moment on jugeait les pétroleuses. Je lus l'acte d'accusation, résumant la vie de ces malheureuses, puis les portraits de chacune d'elles que les reporters s'étaient ingénié à rendre à la fois effrayantes et grotesques; enfin les interrogatoires où elles se montraient telles que les misères et les vices (1) les avaient faites ; mais gardant encore et trahissant dans leurs réponses des sentiments humains, des instincts réparateurs qui pouvaient les racheter. Leurs cris du cœur et

(1) Misères et vices où la société, qui les juge et les condamne, a sa part de responsabilité.

leur désespoir de mères, sans absoudre les actions qu'on leur imputait, attestaient qu'il y avait eu, et qu'il y avait encore lutte entre le bien et le mal dans ces destinées lamentables. De combien de détresses et de déchirements terribles se compose un crime! D'ailleurs la certitude du crime et la lucidité des accusés étaient-elles assez prouvées pour déterminer l'inexorabilité des juges? Ces réflexions et ces doutes s'agitaient en moi à mesure que je lisais ces débats émouvants, et quand j'en arrivai à l'arrêt de mort prononcé contre ces infortunées, le cri jeté par deux d'entre elles : « Que vont devenir nos pauvres enfants! » retentit jusque dans mes entrailles. Je sentais des cœurs de mère battre sous ces guenilles en lambeaux si froidement décrites et raillées. Ces haillons disaient les péripéties des drames dont ce cri maternel était le dénouement.

A travers la brise embaumée qui égrenait sur ma tête les fleurs des acacias, j'entendais des voix lugubres qui murmuraient : « Nous avons eu faim, nous avons eu froid, nous avons vécu dans la rue, sans famille, sans asile, presque sans vêtements ; nous avons été battues, avilies, dégradées! Qui de vous n'eût perdu la raison? Nous sommes des fatalités et l'on nous extermine comme des monstres! Et nos enfants, nos enfants!... » Cet appel déchirant frappait mon cœur s'alternant avec les gaies clameurs des enfants radieux qui jouaient près de moi.

Je regardai ma robe de soie, je tâtai sur ma poitrine oppressée le long châle qui m'enveloppait mollement ; j'éprouvai une sorte de honte et de remords.

Aveugles furies d'un jour de délire, ces condamnées éperdues évoquaient devant moi l'innombrable holocauste d'autres femmes, leurs semblables par le malheur, mais mourant ignorées et dans le silence sans que leur désespoir jetât l'épouvante.

Notre frivolité est complice de l'incurie des gouvernements et de l'inflexibilité des juges. Secourir sans trève et consoler toujours, quand le secours a été impuissant à prévoir le mal, est le devoir imprescriptible des êtres et des sociétés. Plus la déchéance morale a été profonde, plus le corps a été avili, plus la pitié doit être immense, généreuse, réparatrice.

J'aurais voulu pouvoir relever ces âmes ; les épurer en les consolant, multiplier mes habits pour en couvrir ces pauvres corps délabrés et flétris.

L'impuissance de ma compassion me causa une de ces défaillances qui depuis plus d'un an menacent ma vie; puis des pleurs abondants jaillirent de mes yeux et me soulagèrent.

Les enfants s'étant aperçu que je pleurais, accoururent m'embrasser.

Les larmes sont comprises par les enfants plus vite que tout autre langage. Avant de savoir parler, ils expriment par des pleurs leurs premières souffrances et leurs vagues chagrins.

Leur jeune mère me croyant plus mal, s'empressa près de moi.

Je lui dis, pour la rassurer, la cause de mon attendrissement.

Elle s'étonna. Je l'engageai à lire ce drame réel et poignant. Elle parcourut d'un œil distrait le numéro du journal où se trouvait la condamnation à mort de ces malheureuses.

— « Eh bien ! » me dit-elle, en laissant tomber le journal, et sa voix, d'ordinaire euphonique et douce, eut en prononçant ces deux mots un accent métallique et dur qui me frappa au cœur.

— « Eh bien ! répétai-je gravement, cela vous étonne?.. je ne puisse penser sans apitoiement à la navrante destinée de presque toutes les femmes du peuple. La vie de celles-ci, qui fut entre toutes tourmentée et lamentable, va se terminer par une mort horrible.

« — Quoi! vous plaignez ces monstres ! me dit-elle en riant; on n'en tuera jamais assez pour notre tranquillité. »

Je restai immobile et muette. Je ne laissai échapper qu'un gémissement sourd. Dans mon regard seul flamboya ma réprobation.

La jeune femme retourna à ses enfants; je me levai et j'allai m'enfermer dans ma chambre.

Quelques âmes comprendront l'abîme que creuse certaines paroles entre les affections les plus chères.

L'élégante châtelaine avait prononcé ces mots odieux sans en sentir l'horreur. Nature superficielle et mobile, l'expérience m'avait démontré l'inutilité de mes efforts pour faire éclore en elle la pitié, la générosité, le dévouement, belles fleurs de l'âme dont l'épanouissement eût encore embelli son charmant visage. Une extrême fugacité d'impression, une personnalité inquiète et vaine la ren-

daient hostile à tout sentiment collectif; elle ne s'intéressait et n'aimait que ce qui lui souriait, la flattait et assurait la durée de son bien-être positif et de ses jouissances bornées.

Toute expansion en dehors du cercle où elle s'était systématiquement enfermé l'épouvantait à l'égal d'un péril. Elle opposait à la morale humaine, universelle et complète qui me passionnait, la morale prétendue divine, inféconde et exclusive de l'Eglise, consistant en adhésion publique des dogmes, et en pratiques puériles, vides de sentiment.

Le christianisme n'est aujourd'hui qu'une lettre morte. L'esprit de charité et de mansuétude n'est plus en lui.

Les faibles et les égoïstes se font de la sanction religieuse une sorte de bouclier inexpugnable contre lequel vont se briser tour à tour les armes de la raison et de la justice, les élans de la pitié et les supplications les plus tendres.

Les mœurs provinciales doublent cette sécheresse religieuse de l'étroitesse des plus infimes passions. Les journées se passent en agitations sans objet qui engourdissent le cœur et l'intelligence. Une inquiétude puérile de primer et d'éblouir; un souci incessant d'occuper le haut du pavé, de maintenir son rang et de l'attester en public par le luxe des équipages, des livrées et des toilettes, émeuvent seuls la torpeur de ces âmes stagnantes que les grands courants ne vivifient point.

Une robe parisienne pour la femme, un bout de ruban

à la boutonnière du mari, sont d'une bien autre importance que les problèmes sociaux les plus douloureux.

J'étonnais mes hôtes par mes préoccupations des misères générales. Je compris que je deviendrais bientôt pour eux un objet d'effroi, une sorte de monstruosité qui troublerait leur repos.

Je retournai le lendemain à Paris, emportant un deuil de plus dans mon cœur.

Je pleurai en quittant cette maison où j'avais espéré trouver la sympathie qui m'aurait donné le pouvoir d'oublier et le désir de vivre. Mais m'apercevant qu'on me voyait partir sans émotion (peut-être même avec une sorte d'allégement) je refoulai mes larmes. Gardons-les, me dis-je, pour ceux qui souffrent dans l'abandon ; ceux-là me comprendront et m'aimeront peut-être ; tout au moins je leur ferai un peu de bien.

En avançant dans la vie, on n'a plus d'illusion sur les sentiments qu'on inspire ; on scrute anxieusement les cœurs et on y découvre les mobiles les plus secrets et les plus déliés qui tour à tour les attirent vers vous ou les en éloignent. Jamais, hélas ! (hors dans les cas forts rares d'affinités morales et intellectuelles) la pensée d'apaiser les angoisses et les défaillances de ceux dont les jours sont comptés n'avive les affections autour d'eux. Avant d'être couchés dans la tombe, il sont oubliés dans la vie. La mort qu'ils attendent a été précédée de la mort des tendresses qui les faisaient vivre.

V

Je voulus à mon retour à Paris me rattacher aux sympathies collectives ; ce fut alors que je constatai l'accroissement de cette dureté publique dont j'ai parlé plus haut. On procédait toujours d'après ce même argument anthropophage, qui a fait commettre tant de crimes : « Tu gênes mon soleil, ôte-toi de là. Tu m'irrites, je te supprime ! »

Tuer le corps pour tuer les doctrines paraissait aux hommes politiques, aussi bien qu'aux journalistes, un moyen licite et prompt (partant habile et commode) auquel tous ces avides sauveurs ont contribué froidement soit en dénonçant les suspects, soit en chargeant les accusés, soit en refusant le secours d'un bon témoignage à d'anciens amis et à d'anciens collègues.

On a été le compagnon ou l'obligé de tel ou tel proscrit ; on a mis à profit son talent, on a puisé dans sa bourse, on s'est assis à sa table : on le renie, on l'insulte, on le bafoue sous prétexte de patriotisme ! Par cette impudeur de sentiment on espère tromper sur les vertus qu'on n'a pas.

Presque tous les procès criminels instruits depuis plus d'un an ont été marqués par une de ces indignités. Si bien que l'étranger surpris se demande si la France a gardé le droit de s'appeler la nation généreuse.

Le procès d'Henri Rochefort a mis en lumière, plus qu'aucun autre, cette poltronnerie, pourquoi hésiter à dire le mot, cette lâcheté des âmes. Il ne s'agissait point ici d'un chef de la Commune, mais d'un fougueux jour-

naliste qui n'avait menacé ni la vie, ni la fortune d'autrui. On l'arrête, on l'enchaîne comme un assassin. Aussitôt le journal, rendu célèbre et enrichi par lui, donne contre lui le signal des outrages : — « Enfin ! enfin ! il est muselé et réduit au silence, ce rival importun dont la verve nous humiliait ! ruminent ces honteux parasites, nourris des miettes de son esprit. — A nous les dépouilles de ce vaillant pamphlétaire qui fit chanceler l'Empire ! »

Un flot de mépris monta dans son cœur devant ces métamorphoses vénales. On dit qu'alignant et cotant les noms des renégats, il fit dans sa prison la curieuse addition du gain, à tant par jour et à tant la ligne, que l'insulte et la calomnie rapportent à ses anciens camarades.

Gardant pourtant l'illusion des généreux, il s'imagina que parmi d'autres de ses collègues, d'une plus haute fortune, hommes austères et vertueux, comme ils s'intitulent eux-mêmes, il trouverait l'impartialité et la droiture. Son illusion s'évanouit devant le conseil de guerre (tribunal incompétent et monstrueux pour juger un délit de presse). Son plus ardent collaborateur du gouvernement du 4 septembre répondit à son appel amical par une lettre froide et dure, tombant sur ce vif esprit comme un bloc détaché des banquises sur le goeland qui s'est confié aux mers du Nord.

Et quand l'arrêt de séquestration fut prononcé contre ce fils de Paul-Louis Courier, ironique et hardi clairon du réveil de la France : « il méritait la mort ! » murmurèrent, irrités, les envieux qui avaient espéré mettre entre eux et lui la muette sécurité de la tombe. Leur lâcheté s'alarma,

ils étaient logiques dans leur haine. Loin de s'éteindre, l'esprit qu'on incarcère s'aiguise; l'injustice et l'isolement le trempent aux représailles.

Durant ce procès d'Henri Rochefort, je me souvenais de ses triomphes de 1869; tous les partis hostiles à l'Empire l'applaudissaient et le revendiquaient alors. Une marquise du faubourg Saint-Germain me disait en ce temps : — « Oui, ma chère, il est bien des nôtres, c'est un « vrai de Luçay! il a des traits à la Saint-Simon; il trouve « des phrases à la Beaumarchais et des épigrammes à la « Voltaire. A lui seul il brisera le trône de l'usurpateur; « c'est un preux, il sent la race. » La même femme s'écriait l'autre jour : — « Mais c'est un homme de rien! « Il n'est pas permis à qui se respecte de prononcer dé- « sormais son nom. »

J'ai dit son succès en Angleterre. Tous les princes d'Orléans étaient abonnés à la *Lanterne*. Les voilà revenus parmi nous, comblés de hautes charges et d'honneurs, prêts à recevoir les millions qu'ils ont revendiqués à la France appauvrie. C'eût été généreux et de bon goût de prier, d'intriguer au besoin, comme en matière personnelle, pour obtenir la liberté de ce fier esprit qui avait distrait leur exil et contribué à le finir.

Un homme qui les vaut tous, un génie qui représente plus que la France, une voix qui sera dans l'avenir celle de l'humanité tout entière, Victor Hugo a parlé pour Henri Rochefort et pour toutes les autres victimes; mais ce qui caractérise d'un trait notre époque trouble et malsaine, c'est que toute la puissance idéale de ce géant est sans

action sur la puissance brutale de ces pygmées. Ils seront demain des néants oubliés; il restera, lui, une immortalité impérissable ! Il est donc leur dominateur sans conteste. Eh bien ! il ne peut sauver de leurs mains une seule des vies qu'ils ont résolu d'étouffer.

Avant cette sombre éclipse de tous les sentiments lumineux, il suffit un jour de quatre vers du poète pour rappeler un roi à l'humanité.

L'humanité! ce mot sublime terrifie aujourd'hui comme une menace l'oligarchie éphémère qui gouverne la France.

Il y a pourtant dans cette assemblée ténébreuse une minorité éclairée, composée d'hommes généreux et intelligents, défenseurs convaincus de la Révolution française. Fonder la République fut l'espoir et le travail de leur vie. Mais, pourquoi hésiter à le dire, cette minorité s'est trop dégagée des questions d'humanité que je viens d'énumérer. Quand la commission sévit un jour (et ce jour continue) avec une rigueur rappelant les férocités du moyen âge, un seul homme (1) osa s'écrier : « Vous êtes des assassins ! » Ceux qui s'abstinrent rejettent leur prudence sur la nécessité de sauver avant tout la République. La République, peut-on leur répondre, vous en avez le nom, le décor, l'apparence, mais la France est tout entière entre les mains de nos ennemis. Les lois et les hommes qui les appliquent sont les négateurs flagrants de la République (2). Qu'importe que le chef de l'Etat vous

(1) M. Ordinaire.

(2) A l'heure où j'écris ceci (juillet 1872) deux faits viennent de se produire qui devraient dessiller les vrais républicains. On a jugé

dise : — « J'ai rendu à la France deux de ses forces matérielles : un crédit (émerveillement du monde), et une armée qui saurait la défendre. » — Soit, j'y consens, la France a réorganisé ses finances, elle a rempli les cadres de ses régiments décimés ; elle paye ses créanciers ; elle a des soldats pour faire respecter ses institutions ; mais ces institutions sont encore celles de la monarchie et de l'Empire ! Elles sont servies par les mêmes hommes, ou plutôt elles leur sont asservies. Pas un républicain n'a le droit de pénétrer dans cet immense laboratoire gouvernemental où s'élaborent leurs mixtures politiques. Et cependant vous avez confiance ! confiance illimitée, en voyant les spéculateurs français et étrangers exhumer de leurs caves l'or qui y dormait improductif ! Vous avez confiance parce que la conscription fonctionne et fournit régulièrement ses contingents comme la moisson ses épis : — « La France est reconstruite ! la République est certaine ! vous écriez-vous glorieux. » — Oui, reconstruite comme une grande machine dont on a rajusté les débris et ressoudé les rouages. C'est un corps inerte qui fonctionne, mais où sent-on le souffle vital ? en quoi s'atteste l'esprit public ? où est l'âme de la République ? — Dans le peuple ! répondez-vous, souriants et flatteurs, dans le suffrage

à propos de nommer un Conseil d'Etat (institution monarchique inutile), et pas un seul républicain, bravade significative, n'a été admis dans ce corps d'Etat. On l'a formé exclusivement des plus passionnés monarchistes. — L'autre fait a plus d'importance : on interdit tout esprit public aux conseils départementaux, et s'ils se permettent d'émettre des vœux pour que les principes de la République soient pratiqués, ils sont aussitôt rappelés à l'ordre et vertement tancés dans le journal officiel.

universel ! — Puisse ce suffrage vous donner raison avant qu'il ne soit étouffé. Hélas ! le peuple n'a que des intermittences de générosité et de raison ; ignorant et misérable, se sachant menacé par le châtiment et la mort quand son ignorance l'égare, qui vous dit désormais qu'à la vie il ne préférera pas le sommeil ?

La *juste* révolte et la révolte *coupable* ont été tellement confondues depuis quatre-vingts ans, que l'esprit du peuple, encore flottant dans de vagues ténèbres, a grand-peine à s'y reconnaître. Il marche en aveugle, trébuchant à travers les ruines qu'on relève sans cesse, puis qu'on abat de nouveau. Aucun ferme jalon ne le guide, aucune lumière fixe ne l'éclaire. Armé de son droit, mais encore impuissant à l'exercer par lui-même, le peuple a des élans furieux suivis de torpeurs idiotes.

Les classes instruites vers lesquelles il regarde lui offrent la confusion de toutes les doctrines. En politique, il n'y a que menaces et conflits. Après ce qu'on vient de lire, il serait superflu d'y insister. Si un paysan, dans l'espoir d'éclairer son vote, se fût condamné à assister depuis un an aux séances de la Chambre, à coup sûr il en serait sorti abruti ou fou. En religion l'anarchie est au comble ; les prêtres ont remplacé Dieu par un pape infaillible, le fétichisme est substitué à l'idéal. La dévotion doublée d'incrédulité de nos hommes d'État déroute la foi des âmes simples et droites. En morale, il suffit d'entrer dans les villes et de pénétrer dans les familles pour se convaincre que la vénalité y règle les relations et y inspire les sentiments. Enfin en littérature (il y aurait lacune de n'en pas

parler ici puisque la littérature, triomphante à cette heure, est le calque minutieux des passions du temps), indice significatif d'une décadence finale, le rhapsode écouté et applaudi de cette société inconsciente est le nègre Dumas fils! n'ayant de français que les cheveux blonds de sa mère, qu'il outrage et avilit dans toutes les femmes disséquées par lui.

Blasé émérite, analyste glacé, prenant les veilleuses des boudoirs de l'Empire pour des étoiles et les quinquets des lupanars pour les rayonnements de l'amour.

Vieux chérubin, autrefois bercé sur le sein des hétaires et qu'on verra mourir dans les bras de monseigneur Dupanloup.

Type d'éthiopien, excitant la curiosité dépravée de certaines femmes, mais répulsif à coup sûr à toutes celles de descendance aryenne, attirées en amour par ce beau idéal qui, dans la forme vivante aussi bien que dans l'art, a fait du peuple grec le premier peuple du monde.

Affranchi incomplet, gardant tous les instincts et les penchants de l'esclave; adorateur de l'inexorable Dieu de la Bible, singeant Bossuet et proclamant Moïse le plus grand législateur de l'humanité.

Adulateur des forces brutales; se ralliant, par l'orthodoxie et par les mœurs, aux dompteurs religieux et aux dompteurs politiques.

Insulteur de toutes les victimes.

Complice et à la fois instigateur des vices raffinés qu'il prétend réformer et qu'il se complaît à décrire. En

somme, pédagogue insensible prêchant une morale hors nature.

Sans merci pour les faibles ; sans compassion pour les désespérés.

Réfractaire enfin à la liberté, qui délivra sa race.

Renégat du sang et des douleurs de ses pères.

Parvenu servile, gonflé d'arrogance, de vanité et de vénalité.

Ainsi l'on vit aux jours de la décadence de Rome, quelques lettrés, descendants des courageux esclaves qu'avait soulevés Spartacus, rougir de leur origine et s'honorer de devenir les flatteurs des plus monstrueux Césars et les familiers des patriciens les plus avilis.

VI

Que les lecteurs sympathiques me pardonnent ces digressions multiples et détaillées. Les détails sont la physionomie des choses.

Le nom de Mazzini m'a entraînée à constater l'union des partis en Italie. C'est grâce à ce concours patriotique que le grand rêve de Mazzini (l'unité complète de sa patrie) s'est réalisé. En France les discordes et les haines, suscitées par les intrigues toujours renaissantes des pouvoirs renversés, poussent le pays à la déchéance, peut-être au morcellement.

Lamentable antithèse : l'Italie renaît ! la France se meurt !

J'entends l'orgueil, ou plutôt l'outrecuidance nationale,

qu'aucune leçon ne modère, me dire aigrement : — « Respectez la patrie, vous l'insultez par ce parallèle. »

Est-ce qu'on outrage une mère qui a de mauvais fils en reprochant à ceux-ci de la faire mourir?

De 1861 à 1869, je n'ai cessé de déplorer et de maudire la double cause de l'affaiblissement de la France : l'éducation cléricale et les corruptions de l'Empire. Des esprits virils n'auraient pas subi vingt ans cet énervant despotisme. L'amour de la fortune a tué l'amour de l'honneur. Les caractères se sont effacés sous l'exubérance des vanités. Lorsqu'éclatèrent les événements sinistres, inattendus pour ceux dont les lâches et aveugles passions les avaient déchaînés, ils étaient pressentis dès longtemps par les âmes austères qui gardent la foi immuable de la responsabilité des actions humaines. Cette foi, règle la plus sûre des consciences, et partant des peuples, s'est-elle ranimée en nous depuis nos désastres? Fatalement, non.

Nous procédons de nouveau à l'aventure, sans principes fixes ; toujours emportés par les mêmes passions incohérentes et frivoles. Nos haines sont doublées de bravades, nos vengeances de légèretés séniles.

Nous sommes gouvernés par des vieillards futiles, infatués de leurs titres, de leur personne, de leurs grands cordons, et se bichonnant comme des acteurs surannés.

Rien de lugubre comme cette futilité, en face des supplices, tandis que l'incertitude et la nuit enveloppent la France.

Est-ce là que devaient aboutir tous les généreux élans

de Paris? Qui ne se souvient de son effort anxieux, en 1869, pour ramener la France aux vrais principes de la Révolution? En ces jours d'entente unanime qui précédèrent les élections, Paris fut superbe et résolu. Il rompit avec l'Empire par une guerre *civique* où les votes remplacèrent les combattants. Écrasante et pacifique victoire, sans effusion de sang, Paris radieux releva vers César sa tête menaçante et put lui jeter ce défi : — « Je t'envoie mes élus qui te méprisent; ton heure est venue, il faut périr! » De tous les cœurs débordait l'espérance, de toutes les poitrines sortaient des cris joyeux. La nomination de Rochefort fut la gaie fanfare de ce triomphe, l'ironique charivari cinglant les vitres des Tuileries d'une grêle d'épigrammes. Oh! si la France eût imité ce réveil de Paris; si le corps inerte eût obéi au cerveau inspiré, c'en était fait du sinistre empereur. Le peuple l'eût chassé comme les deux autres dynasties, sans qu'il eût traîné à son cortége la honte et la ruine de la France.

A cette fière vision de Paris se mêla, pour moi, une vision de poète. Depuis mes longs séjours en Italie, j'avais, sous les brumes du Nord, la nostalgie des contrées lumineuses.

L'inauguration du canal de Suez attirait les imaginations vers l'Égypte, où, de toutes les parties du monde, allaient accourir les savants, les écrivains, les artistes dignes de comprendre et d'applaudir un génie persévérant et pratique. L'œuvre prodigieuse de la réunion de deux mers, déclarée impossible au début, s'était accomplie, grâce à la tenace volonté d'un seul homme. Cet homme

est grand, et son nom restera à jamais inscrit dans l'histoire de la civilisation.

L'Égypte, dont les monuments gigantesques, le fleuve nourricier, le ciel immuablement limpide sont restés l'admiration du monde, s'apprêtait à fêter, avec toutes les pompes de l'Orient, le Français illustre qui l'avait dotée d'une merveille nouvelle.

Je dus d'être conviée à ce grand spectacle (que je décrirai dans un autre livre) à l'*amitié littéraire* de M. Louis Alloury, rédacteur du *Journal des Débats* et l'un des administrateurs de la compagnie de l'isthme de Suez. J'ai employé et souligné à dessein le mot d'amitié littéraire, que l'éminent critique, esprit hardi en philosophie et en politique, me témoigna dès mes débuts dans les lettres. Plus d'un quart de siècle s'est écoulé depuis qu'il signala mes premiers vers, et durant ces nombreuses années, marquées par tant d'oubli et d'abandon gratuits, l'ami intellectuel a toujours prêté à mes ouvrages le bienveillant appui de son autorité. Est-il une amitié plus solide que cette sympathie inspirée par l'idéal et restant inaccessible aux atteintes auxquelles tant de sentiments succombent?

M. de Lesseps accéda avec une cordialité courtoise à la demande de M. Alloury, et je partis pour l'Egypte.

Durant dix mois, je me suis enivrée des beautés de la nature dans les contrées les plus splendides du monde : la basse et la haute Egypte, la Sicile, les Calabres, Athènes, Constantinople. J'ai contemplé sur ces différents rivages les plus beaux monuments de l'art égyptien, de l'art arabe,

de l'art grec et de l'art byzantin. Je me suis nourrie de l'histoire antique et moderne de ces peuples divers; de l'étude de leurs religions (1), de leurs mœurs, de leurs

(1) La morale laïque, c'est-à-dire purement humaine et dérivant exclusivement de la civilisation, est aujourd'hui supérieure, même dans les nations barbares, à la morale religieuse, basée sur des dogmes et des miracles auxquels ne croient point ceux qui ont pour métier de les enseigner.

Dans mon livre sur l'Orient je démontrerai par des faits authentiques que les prêtres de l'Islamisme aussi bien que les prêtres catholiques, les rabbins et les papas grecs (1) pratiquent une morale monstrueuse. Il n'est pas un Turc plus corrompu que le grand Cheik-ul-Islam du Caire. J'ai visité celui des deux harems de ce cheik dont il est permis de parler, et j'ai recueilli sur l'autre des détails qui ne pourraient être reproduits que par la plume de Rabelais, de Montaigne, ou du président De Brosses. A défaut de ces peintres hardis de la cour romaine, inimitables dans les tableaux des mœurs cléricales (ressemblant en plus d'un point à celles du grand-cheik), la biographie édifiante de celui-ci devrait être tracée par le fringant abbé Bauer. Cet aimable *monsignor* et le grand cheik doivent avoir fraternisé au Caire, après s'être rencontré à Ismailia à la grande fête d'inauguration du canal de Suez.

Là, ulémas, derviches (2), rabbins, papas et prêtres catholiques

(1) Les papas (prêtres grecs) sont pauvres, ignorants et rapaces; étant mariés et ayant presque tous une nombreuse famille, ils cèdent facilement à l'appât des gains illicites. De même, qu'avant la chute du pouvoir temporel, le brigandage eut toujours dans l'Italie méridionale des prêtres, voire des évêques pour associés, ainsi chaque bande de brigands grecs avait récemment encore un papas pour complice et pour sauvegarde. Lors de la fameuse affaire de Marathon, où de nobles anglais et le secrétaire de la légation italienne furent assassinés le vendredi Saint (1870), le papas affilié à la bande avait absous à l'avance les brigands de leur crime. La veille (jeudi saint) il avait célébré pour eux la messe dans la petite chapelle d'Oropos et leur avait donné la communion

(2) Quand j'aurais à parler des derviches, il me faudra citer, pour oser être vraie, des pages bien curieuses d'un voyageur en Orient sous le règne de Louis XIII. En Egypte comme en Turquie, les vices sont restés stationnaires.

sentiments, de leurs passions, dont bien des parties, restées inconnues au voyageur hâtif, m'ont été révélées; en Grèce et dans l'Italie méridionale par des sympathies po-

donnèrent à l'envi leur bénédiction aux souverains, qu'ils entouraient sur l'estrade d'honneur. A l'exemple des anciens augures ils ne pouvaient se regarder sans rire, tandis que les croyants de tant de cultes divers s'inclinaient devant eux. Dieu eut ce jour-là, il faut en convenir, de bien étranges mandataires pour représenter sa justice, sa mansuétude et sa pureté. Le célèbre abbé Bauer, figurant l'esprit-saint, trônait en ce moment dans sa gloire. Je le vois et je l'entends encore débiter son allocution emphatique devant les Majestés et les Altesses. Sa voix sonore sortait à pleins poumons de sa poitrine rebondie, sur laquelle éclatait, en relief, la fameuse plaque de la vertueuse Isabelle. Ses yeux rusés pétillaient de vanité satisfaite; sur ses joues rondes et vermeilles éclatait sa jubilation, et sur ses lèvres charnues semblait errer l'air *del Barbiere: Ah, che bel vivere!* — Ce juif allemand transformé en pontife eut un geste de triomphe inexprimable lorsque, bénissant l'assemblée, il étendit sa main potelée, où scintillait une énorme améthyste, par-dessus les deux chevelures rousses de l'impératrice Eugénie et de l'empereur d'Autriche, deux comètes flamboyant, en plein midi, à travers le ciel africain.

Je revis le lendemain ce superbe abbé dans les wagons encombrés qui nous emportaient au Caire. Avec son air bravache, ses cheveux noirs pommadés, sa taille forte, serrée dans une redingote brune et son gros cigare à la bouche, on l'eût pris pour un militaire vêtu en bourgeois et non pour un prêtre. Il n'avait conservé, de son attirail sacerdotal de la veille, que sa large bague d'améthyste, qu'il faisait chatoyer en distribuant des poignées de mains aux journalistes de l'Empire. Ceux-ci l'appelaient monseigneur et s'empressaient de lui faire place.

Arrivé au Caire, il obtint du gouvernement un bateau à vapeur qui le conduisit dans la haute Egypte, en compagnie de quelques invités français, arrivés trop tard pour faire partie de notre excursion. On mena joyeuse vie sur l'élégant navire; il y avait un piano dans la chambre d'honneur, occupée par l'abbé, véritable abbé du XVIIIe siècle, sablant le champagne, et, chaque soir, donnant

litiques et littéraires qui me conviaient à l'intimité des foyers; en Égypte et en Turquie, par mon admission inespérée dans les harems, retraites impénétrables, où, surprise et émue, j'ai trouvé les âmes les plus hautes, les cœurs les plus délicats, les plus aimants, les plus rares. Ainsi se dérobent sur les sommet des Alpes des lacs enclos, profonds et limpides, diamants incommensurables qui concentrent leurs rayonnements dans d'inaccessibles solitudes.

A travers ces sensations multiples et variées, où se délectait mon esprit, éclata comme une trombe sinistre la nouvelle de la guerre entre la France et la Prusse. Ce signal de bestiales et sanglantes fureurs dispersa brutalement mes visions enchantées.

J'étais à Constantinople lorsque les hostilités commencèrent, et dès le premier jour je fus foudroyée par le pressentiment de nos malheurs; j'en pleurai, par antici-

après boire le signal des jeux et des ris. Il chantait à tue-tête des airs de la *Belle Hélène* et de la *Grande Duchesse*. « Ah ! le gai viveur que cet abbé ! » me disait, au retour, un de ses compagnons de voyage !

C'est ainsi que le bruit de sa renommée éveilla les échos de la chaine arabique. Les chameliers rêveurs s'écriaient en le voyant passer : « Voilà celui que les Chrétiens appellent un saint homme. » O séraphique Listz ! ô rutilant père Hermann (3) ! Votre gloire a été surpassée !

L'abbé Bauer vient d'être nommé aumônier de l'armée. Ce poste lui était vraiment dû en récompense de sa belle humeur durant cette campagne d'Egypte. Qui mieux que lui pourrait enseigner à nos soldats une morale facile et une dévotion accommodante ?

(3) Voir *Les Derniers Abbés*, 1 vol., librairie Dentu.

pation, *la certitude*. Si bien, qu'en vue de cette Asie où Cassandre prophétisa, les amis que j'avais à Constantinople me surnommèrent avec une pointe d'ironie la *Cassandre de la France*. Ils adoraient cette France imprudente qui abandonnait fatalement ses destinées aux démences de l'Empire. Confiants dans sa gloire séculaire, ils protestaient contre la possibilité qu'elle fût jamais vaincue. Plusieurs d'entre eux, riches banquiers, étayaient leur fortune sur la sienne. Je les entends encore me dire, quand coup sur coup les bulletins de nos défaites vinrent confirmer mes funestes prévisions : — « Oh ! que vous aviez raison, si nous vous avions écoutée ; nous ne serions pas ruinés. »

Que m'importait leur ruine près des désastres de la France ! Je sentis pour elle à cette heure ces élans passionnés de tendresse qu'on sent pour une mère mourante. Quoique fort malade je voulus partir. Le 5 septembre je m'embarquai pour Varna, tandis que les vendeurs de journaux grecs, arabes, turcs, français, italiens et anglais criaient sur l'immense pont de Galata : *la capitulation de Sedan! la déchéance de l'Empereur! la proclamation de la République!* A cette dernière nouvelle, tous les Européens se disaient : « La paix va se faire. » — Chacun flétrissait Napoléon III ; les Turcs répétaient gravement : — « La fin de Théodoros, l'empereur africain, fait honte à la chute de cet empereur de la France. »

VII

A peine débarquée à Varna, je gagnai le Danube et le

remontai jusqu'à Pesth. J'avais gardé l'espérance que la guerre allait finir. J'appris à Pesth la marche de l'armée prussienne sur Paris. Je résolus de m'y rendre en toute hâte pour m'y enfermer ; mais arrivée à Vienne je retombai malade. Paris fut bloqué peu de jours après; il n'était plus temps. N'importe, je ne pouvais rester en pays étranger. Tous les visages exprimaient autour de moi la joie de nos défaites. L'Autriche en voulait à la France de lui avoir fait perdre la Lombardie et la Vénétie, et elle n'avait pas oublié que par deux fois Napoléon Ier s'était emparé de Vienne, presque sans coup férir.

— « Paris ne résistera pas huit jours ! » Ces mots sortaient de toutes les bouches et me frappaient au cœur.

Pour rentrer en France je dus passer par la haute Italie, puis franchir le mont Cenis et traverser Genève.

Durant une courte halte à *Mestre*, en regardant les lagunes de Venise, je fus tentée d'aller passer quelques heures dans la cité bien-aimée, peuplée pour moi d'attrayants souvenirs. Là, j'étais sûre de trouver des cœurs sympathiques aux malheurs de la France; mais la France se mourait, mais la mère appelait tous ses enfants; me distraire un seul moment de cette pensée navrante m'eût semblé criminel.

A Milan, même sensation ; j'aurais voulu revoir l'illustre Manzoni et embrasser cette poétique comtesse Maffei, dont depuis douze ans l'amitié m'est restée fidèle. J'étais sombre et farouche en songeant au deuil de la France. A quoi bon montrer mes pleurs à ceux qui n'avaient vu que mes sourires, aux jours où notre armée triomphante leur rendit une patrie.

Je me croisai à la gare de Milan avec M. Thiers, allant à Vienne et à Saint-Pétersbourg solliciter des alliances pour la France vaincue.

A Turin, la fatigue me contraignit de m'arrêter deux jours. Je fus comblée de soins et de sympathie par le marquis (1) et la marquise de Villamarina. Cette sympathie datait de 1860. Je leur avais été recommandée à Naples, lors des victoires de Garibaldi, par une lettre de M. de Cavour.

(1) Il est superflu de rappeler ici que le marquis de Villamarina, aujourd'hui sénateur, a été longtemps ambassadeur du Piémont en France. Il fut envoyé à Naples en 1860 par M. de Cavour, dont il possédait l'amitié et toute la confiance; il y seconda Garibaldi, et de concert avec ce héros, pacifia la grande cité après la fuite des Bourbons (1). Depuis cette époque, le marquis de Villamarina n'a cessé de donner des preuves de son clairvoyant patriotisme en combattant au Sénat et dans ses écrits le pouvoir temporel du pape. A présent que ce pouvoir est tombé et qu'on voudrait transformer Pie IX en martyr, M. de Villamarina a voulu éclairer l'Europe sur ce que fut en 1848 le prétendu libéralisme du pontife. L'influence des jésuites, jointe à la couardise de Pie IX et à son orgueil sacerdotal, changèrent ce libéralisme éphémère en haine systématique de l'indépendance et de l'unité italienne. Une série de lettres confidentielles du roi Charles-Albert à son ministre Villamarina, père du marquis actuel, et que celui-ci vient de publier dans la *Gazette de Turin*, fournissent des preuves irrécusables que dans les rapports qui eurent lieu entre la maison de Savoie et Pie IX, la loyauté, le patrictisme et la modération n'ont pas cessé d'être pratiqués par Charles-Albert et Victor-Emmanuel. L'ennemi de l'Italie, le violateur de sa patrie, enfin celui qui, pour conserver son pouvoir, appela tour à tour les armes de l'Autriche et de la France, a été le pape.

(1) Voir le 3e volume de l'*Italie des Italiens*.

J'appris à Turin les troubles de Lyon où, dans l'impossibilité de rentrer à Paris, j'avais résolu de me rendre. Le marquis de Villamarina me conseilla d'attendre l'issue de la guerre en Italie; il m'engageait à aller à Rome, désormais délivrée du pouvoir temporel.

Assister à ce triomphe de la philosophie, qui sera pour l'histoire le plus grand événement du XIXe siècle, avait été ma fervente espérance. J'en avais prédit la réalisation dans mes livres. En d'autres temps, je serais accourue à Rome; j'aurais pris ma part de cette fête de l'humanité libre enfin du joug théocratique; mais cette joie intellectuelle m'était interdite. A cette heure je ne pouvais me réjouir que des victoires de nos armes relevant la France et fondant la République.

Je résistai à l'affectueuse sollicitude de mes hôtes, inquiets de me voir rentrer seule dans la France envahie.

Partie le matin de Turin, je passai le Mont-Cenis et j'arrivai à minuit à Genève. Le lendemain, lorsque j'allai à la poste chercher mes lettres, j'y trouvai une foule inusitée. Comme je revenais à pied sur le quai du Mont-Blanc, où sont situés les plus beaux hôtels de la ville, je rencontrai un grand nombre de français opulents et de françaises élégantes; c'étaient dès émigrés de l'Empire abandonnant la France à l'heure de ses désastres. Je me croisai avec d'anciens ministres, des sénateurs, des académiciens. Parmi eux, un vieillard octogénaire (à la fois académicien et sénateur) portait un gros bouquet de violettes à sa boutonnière. J'éprouvai une ironique satisfaction à reconnaître plusieurs de ces fuyards et à leur parler.

L'un deux me dit : — « Vous voilà donc ici comme nous? Vous avez eu peur de l'anarchie qui déchire notre pauvre France? » — « Pardon, monsieur, répliquai-je, ne confondons pas : Vous êtes sorti de la France, et moi j'y rentre. »

Une heure après je partais pour Lyon.

Tous ces couards déserteurs du péril qui se pavanaient alors à Genève, se prélassent aujourd'hui à Paris; ils y occupent de nouveau les plus hauts emplois et sont les familiers des salons de la Présidence.

O République sans républicains, voilà de tes coups! coups hardis, coups heureux à force de cynisme.

A peine eus-je franchi la frontière suisse, que j'aperçus de toutes parts des légions de jeunes mobiles. Elles se hâtaient à travers champs, couraient sur les routes, ou descendaient précipitamment les montagnes. Ces soldats improvisés, à moitié équipés, l'air martial, déchargeaient leurs fusils et entonnaient la *Marseillaise*, derniers et belliqueux adieux adressés aux villages qu'ils venaient de quitter. Les parents les accompagnaient jusqu'à la voie ferrée qui allait les emporter à la mort. Les mères et les sœurs pleuraient. A chaque station ces scènes se renouvelaient. L'émotion des mères me gagnait; beaucoup d'adolescents étaient parmi ces recrues. Ceux-là riaient, parlaient et chantaient plus fort que les autres en envahissant les wagons. Quelques-uns sans doute cherchaient à s'étourdir; mais presque tous, braves et déterminés, partaient comme pour une fête. — La délivrance de la patrie! fête auguste, si elle eût pu s'accomplir.—Combien

en reviendra-t-il? me demandai-je, en les regardant attendrie. Il me semblait que mes deux fils morts enfants m'apparaissaient parmi eux.

C'était le devoir! il fallait partir et mourir; mais l'immolation de toutes ces jeunes vies ranimerait-elle la France? A cette heure, l'espérance était encore dans toutes les âmes; on s'armait gaîment. L'idée d'une suprême défaite ne pouvait entrer dans ces jeunes têtes françaises. Seule, peut-être, au milieu de ces foules bruyantes, j'étais obsédée par cette vision sombre de la patrie en ruines, vaincue, morcelée.

« O pauvre et chère France! après un an d'absence dans quel état je te revoyais! Tu allais périr! malgré le sacrifice des milliers de vies de tes enfants généreux. » Et tandis que les fanfares de guerre retentissaient autour de moi, mes larmes coulaient silencieuses.

Quel contraste entre ces valeureux conscrits innocents de nos malheurs et les émigrés de Genève! Les premiers, pleins de jeunesse, couraient affronter la mort pour sauver la France; les autres, qui l'avaient perdue par leur ineptie et leur vénalité, ne songeaient qu'à prolonger leur vie caduque et souillée.

Le soir, quand j'arrivai à Lyon, par un ciel noir et une forte pluie, les quais, les rues et les places étaient sillonnés de gardes nationaux et de mobiles, se dirigeant en armes et tambour battant vers l'hôtel de ville sur lequel flottait le drapeau rouge.

Je logeai place des Terreaux, et durant les quelques jours que je passai à Lyon, j'entendais du matin au

soir, sans distinguer leurs paroles, les orateurs populaires qui haranguaient la foule du haut du perron de l'hôtel de ville. Le plus applaudi de ces tribuns était le fameux général Cluseret. A la tête de la garde nationale de la Croix-Rousse, il envahit, une après-midi, les salons de la préfecture et y retint quelques heures le préfet enfermé. La garde nationale de Lyon accourut en masse délivrer le prisonnier et chasser le général.

Triste spectacle que ces troubles de la rue, produits par les divisions des partis, tandis que l'ennemi marchait sur Dijon.

J'avais pensé à faire à Lyon (où mon père était né et que j'avais autrefois habité) des conférences pour stimuler le dévouement patriotique des femmes, dont l'influence du clergé paralysait l'expansion. Les désordres chaque jour renaissants m'empêchèrent d'exécuter ce dessein.

Je partis pour Marseille dans les premiers jours d'octobre.

L'administrateur supérieur des Bouches-du-Rhône, envoyé à Marseille le 4 septembre, était à la fois un républicain convaincu, un grand écrivain et un homme de cœur : j'ai nommé M. Alphonse Esquiros. A peine apprit-il mon arrivée, par un de ses amis que j'avais rencontré en route, qu'il m'écrivit un aimable billet pour m'engager à aller le voir.

Je trouvai près de lui un jeune homme de vingt ans qui le secondait dans ses écrasants travaux : c'était son fils William, joignant à l'intelligence de son père la beauté et la distinction anglaises de sa mère.

M. Esquiros approuva l'idée, que je lui soumis, de convier à des conférences patriotiques les femmes de Marseille, et, avec ce tact exquis que donne l'amour des lettres à cet éminent républicain, collaborateur depuis trente ans de la *Revue des Deux-Mondes*, il me désigna la grande salle de la faculté des sciences comme la mieux appropriée à mon auditoire. Il m'engagea à visiter cette salle et à m'entendre avec M. Morel, doyen de la faculté, qu'il prévint sur l'heure de sa décision.

Le jeune William Esquiros voulut bien se charger des articles de journaux et des affiches qui devaient annoncer mes conférences.

Le lendemain de cette entrevue, je me rendis à la faculté des sciences. Je trouvai le doyen dans son cabinet de physique. C'était un vieillard d'une maigreur spectrale et d'une pâleur morbide. Sa physionomie douceâtre contrastait avec les arètes aiguës de son visage décharné. On eût dit d'une tête de mort souriante. Son accueil fut plein de zèle : — « Le vouloir de M. l'administrateur supérieur, me dit-il, était d'accord avec son ardent républicanisme ; il avait envoyé ses fils à la défense de la patrie, regrettant que sa faiblesse ne lui permît pas de les accompagner. » Il me demanda ensuite quel serait le sujet de mes conférences. — « Le patriotisme d'abord, répliquai-je ; puis je parlerai contre l'esprit clérical et les superstitions qui, à Marseille, comme dans presque toute la France, étouffent l'amour de la patrie dans le cœur des femmes. »

— « Parfait ! répartit le doyen.

— « J'ai vu à Naples le miracle de saint Janvier ; et

comme un fait a plus de prise sur la raison que tous les raisonnements, je décrirai ce fameux miracle à mon auditoire ; espérant qu'après il sera moins crédule aux miracles du même genre de Notre-Dame-de-la-Garde.

— « Une description frappe moins les esprits qu'une démonstration, me répondit en souriant le doyen, et je vous offre, madame, au moyen de procédés chimiques, de faire comprendre instantanément à l'assistance comment s'opère le miracle de la saint Janvier.

« — J'accepte de grand cœur le concours de votre science. »

M. Morel s'empressa de me montrer les appareils à l'aide desquels il accomplirait sa démonstration *sacrilége ;* puis il me conduisit dans les deux amphithéâtres de la faculté. Je choisis le plus grand, qui peut contenir quinze cents personnes.

Une de mes cousines m'accompagnait dans cette visite.

Le doyen me renouvela, quand je le quittai, les protestations de son dévoûment à la République, ajoutant que de tout temps il avait méprisé l'Empire, et que son amour pour la science l'avait rendu l'ennemi du clergé. Il parlait en homme convaincu ; j'avoue que je fus sa dupe.

Quelques Marseillais à qui je répétai cette double profession de foi se prirent à rire.

— « Lui républicain ! lui libre penseur ! s'écrièrent-ils, mais nous l'avons tous connu ardent clérical et adulateur de Napoléon III.

— « En ce cas, c'est un converti de la peur, répondis-je gaîment, et soyez certains qu'il donnera des gages

publics de sa conversion. La pusillanimité et l'intérêt produisent de ces miracles. »

Les jours suivants mes conférences furent annoncées par les affiches et les journaux.

La veille de la première séance j'eus dans la soirée la visite du zélé doyen. Il venait me dire qu'il avait présidé à tous les préparatifs. Un cabinet adjacent à l'amphithéâtre serait mis à ma disposition pour m'y recueillir et m'y reposer. Il voulait, ajouta-t-il, qu'en tous points la Faculté me fût hospitalière. Il avait même ordonné le verre d'eau sucrée sacramentel. En ce moment on me servit le thé, et naturellement je lui en offris une tasse; il la refusa, mais il croqua, sans se faire prier, deux *callissons* d'Aix (succulents petits fours très-renommés en Provence). La cousine dont j'ai parlé était en tiers dans ce lunch *fatal*.

Les lecteurs jugeront bientôt de la nécessité de ces détails puérils. Oh! si M. Veuillot les avait connus, quelles déductions il en eût tirées! J'en frémis rétrospectivement.

Le lendemain matin, comme j'écrivais quelques notes pour servir à mon discours d'ouverture, on m'annonça le domestique de M. Morel. Je crus à un contre-ordre de la séance du soir. Quelle ne fut pas ma surprise en apprenant la mort subite du doyen. Il s'était éteint dans la nuit. Je n'avais échangé avec lui, dans nos deux entrevues, que des paroles cordiales. Sa disparition inattendue de la vie me causa une pénible émotion.

Le soir, plus de trois mille femmes se pressaient dans les allées de Meillan, où est située la Faculté des sciences.

Ignorant qu'un mort était là, la foule demandait à grands cris que les portes lui fussent ouvertes.

VIII

Le lendemain des obsèques du doyen, je fis ma première conférence. Le grand amphithéâtre était comble; l'auditoire se composait mi-partie de femmes du monde et d'ouvrières et mi-partie de ces braves femmes du peuple, bouquetières, marchandes de poisson, de légumes et de fruits, natures véhémentes et expansives.

L'unanime sympathie avec laquelle je fus accueillie par tous ces cœurs de femmes et l'ineffable sensation que je ressentis ce soir là vibrent encore dans mon souvenir. C'était la première fois de ma vie que je parlais en public; ma voix, d'abord tremblante, s'affermit au bruit des applaudissements qui m'encouragèrent. Ces applaudissements étaient répétés au dehors par une foule de femmes deux fois plus nombreuses que celles qui avaient trouvé place dans la salle.

Répercuter son âme dans des milliers d'âmes;

Attirer à notre conviction des convictions égarées;

Soumettre les préjugés qui résistent et dessiller la cécité de l'erreur; conquérir enfin par notre parole l'assentiment collectif d'une foule inconnue; c'est la plus grande des sensations de l'esprit, la plus noble et la plus complète manifestation des facultés humaines.

Je goûtai ce soir-là à cette ivresse intellectuelle, réservée à l'orateur.

Oh ! que ne l'ai-je connue plus jeune !... Mes forces, désormais insuffisantes m'interdisent l'espoir de la ressentir encore.

Je commençai ma conférence par un mot attendri sur la mort du doyen ; puis quand je parlai du miracle de la saint Janvier, j'exprimai le regret que le savant physicien ne pût lui-même en prouver l'imposture par l'expérience chimique qu'il m'avait promis d'en faire devant l'assemblée.

Un abbé-professeur, qui notait mon improvisation, ne démentit point ce passage dans les journaux cléricaux. Donc le fait reste acquis à la charge, ou plutôt à la décharge, de ce pauvre doyen.

A l'issue de la séance, de jeunes et charmantes femmes me sautèrent au cou pour me féliciter. Je fus reconduite à mon hôtel par un grand nombre de ces sœurs improvisées.

J'abrége et je supprime bien des épisodes curieux.

Cependant les Basiles veillaient ; ils s'empressèrent d'adresser à l'*Univers* (qui se publiait alors à Tours) les lignes suivantes :

« Je ne puis aujourd'hui vous conter la première séance de la citoyenne Colet. Qu'il me suffise de vous dire qu'elle a demandé, aux applaudissements de son auditoire féminin, de voir en une même cage Bismarck, Napoléon III et le Pape (1) s'entre-dévorant. L'assistance était très nombreuse,

(1) Voici les paroles textuelles que je prononçai : « Un soldat prussien, blessé et fait prisonnier à Strasbourg, s'est écrié : — « Pour que la Prusse et la France vécussent en paix, il faudrait enfermer

A ceux qui s'en étonneraient, je dirai que l'administration Maupas a doté Marseille d'une quantité prodigieuse de mauvais lieux, sous des noms divers. Le chiffre officiellement constaté des malheureuses créatures qui les peuplent est tellement exorbitant, que pour l'honneur de notre ville infortunée, je n'ose pas le relater ici. Étonnez-vous ensuite de voir la citoyenne Colet recueillir des applaudissements et bon nombre de femmes mêlées à nos désordres civils. »

« Infâmes, répliqua l'*Égalité* de Marseille dans son numéro du lendemain. Ce sont vos idées corruptrices qui ont doté notre cité de mauvais lieux. M. de Maupas n'a fait que développer les tendances que vous répandez parmi les peuples.

« Les filles de joie sont encore assez superstitieuses pour aller s'agenouiller dans les églises, mais elles ne sont pas assez vertueuses pour aller écouter et applaudir les doctrines républicaines.

« Celles qui vont aux séances de Mme Louise Colet sont nos femmes et nos filles, et vous êtes les dignes enfants de Rome la prostituée, vous qui lancez des insultes à celles qui ne vont pas perdre leur dignité dans un confessionnal. »

Parmi les femmes éclairées qui accouraient à mes conférences se trouvaient aussi des croyantes par habitude,

Guillaume et Bonaparte dans une même cage et les forcer à se dévorer entre eux. » — (Applaudissements unanimes). Je repris avec un sourire : — « J'ajouterai, mes chères sœurs... ne vous épouvantez pas de ce que je vais dire !... n'allez pas crier à l'impiété (la vérité n'est jamais impie !) qu'il faudrait, pour assurer la paix du monde, que le pape, ou plutôt la papauté, adjointe à cette dualité, en fît une trinité. »

professant une aveugle, mais sincère, vénération pour Notre-Dame de la Garde. La sympathie que ces bonnes âmes me témoignèrent n'en fut pas moins vive. Le patriotisme primait à cette heure la superstition.

D'ailleurs la dévotion des Marseillaises ressemble beaucoup à celles des Italiennes; elles ont comme ces dernières le culte des images; les saints et les saintes les passionnent, et par-dessus tout la madone. Elles adorent leur Mère de la Garde, l'invoquent et l'évoquent dans tous leurs chagrins, la chargent de leurs commissions pour le ciel, et en récompense des faveurs qu'elles s'imaginent obtenir par elle, la parent de riches habits et lui offrent volontiers leurs joyaux de noce. Les prêtres profitent de ces dons, mais c'est bien réellement à *la bonne mère des anges* que ces crédules Marseillaises pensent les donner. Elles ont la foi de ce qui séduit leur imagination. Cette foi riante devient quelquefois railleuse à l'endroit des prêtres. Les plus ferventes dans leur adoration de la Vierge, répètent sans scrupule dans cette langue provençale (qui est presque de l'italien) le proverbe napolitain : *I frati sono di carne forse peggi degli altri uomini.*

William Esquiros et son ami Albert Baume (1), secrétaire général de l'administration supérieure, avaient dû assister à cette première conférence. Étonnée de ne pas les y avoir vus, j'allai le lendemain à la préfecture; j'appris que William Esquiros était gravement malade. La veille au soir, il avait été pris de spasmes violents, suivis de vomissements inexplicables, qui n'avaient pas discontinué de

(1) Lamennais m'avait autrefois présenté sa mère.

la nuit. J'entrai dans le cabinet de l'administrateur supérieur et je le trouvai travaillant près du lit de son fils. La pâleur de celui-ci m'effraya; son beau visage, hier plein de vie, était altéré profondément; en ce moment il paraissait dormir. M. Esquiros s'éloigna quelques minutes dans la pièce voisine pour y recevoir une visite; je restai seule avec le malade. L'entendant gémir, je m'approchai et lui fis boire, en soutenant sa tête, comme j'aurai soutenu celle de mon enfant, un peu du breuvage glacé qui lui était prescrit. Il me remercia d'un signe affectueux, puis sa tête blonde retomba sur les oreillers. — « Oh! que ma mère n'est-elle ici, me dit-il faiblement, je me sens bien mal.

— « Ne pourrait-on la prévenir? lui demandai-je.

— « Hélas! elle est enfermée dans Paris; je n'ai aucune nouvelle d'elle depuis que je l'ai quittée; je puis mourir sans la revoir et sans qu'elle le sache. Pauvre et chère mère! je l'aimais tant! »

Je m'efforçai de le rassurer et de le distraire de son mal; il eut un sourire qui me navra.

M. Esquiros étant rentré dans la chambre, je lui offris de veiller près de son fils :

— « Il va mieux, me dit-il, et les médecins croient le danger passé. »

Je n'osai insister de peur de détruire cette illusion. Je m'éloignai frappée d'un pressentiment sombre.

Les jours suivants le mal s'aggrava. J'allais chaque après-midi m'informer de l'état du malade.

Les cléricaux mettaient à profit l'absorption de ce père

au désespoir pour attiser dans la ville la haine des partis.

M. Gambetta, mal renseigné sans doute, avait révoqué imprudemment les deux décrets si sages par lesquels M. Esquiros suspendit la *Gazette du Midi* (feuille cléricale et légitimiste) et fit fermer à Marseille la maison des Jésuites. Enhardis par ce premier triomphe, les cléricaux, unis aux réactionnaires de tous les régimes, exigeaient aujourd'hui la révocation de M. Esquiros lui-même, tandis que tous les républicains marseillais demandaient à grands cris son maintien.

Ce malheureux père, menacé de perdre son fils unique, était forcé de s'arracher à son chevet pour conjurer ces conflits, prêts à se changer en scènes sanglantes.

Cette situation intime, si déchirante, du pur citoyen, qui était devenu mon ami, se mêle dans mon souvenir aux plus sinistres catastrophes de la France. Chaque jour le télégraphe nous apportait le bulletin d'une défaite, et bientôt la nouvelle de la capitulation de Metz retentit comme le glas suprême de la mort et de la honte de la patrie.

En proie à toutes ces angoisses, je dus faire ma seconde conférence.

La salle de la Faculté des sciences ayant pu contenir à peine le premier soir le tiers de la foule, M. Albert Baume fit disposer la salle du grand théâtre pour la seconde séance, qui eut lieu le 2 novembre, jour des Morts ; le choix de ce jour convenait au deuil immense de la France et n'aurait dû choquer personne.

L'affluence populaire fut très-grande, mais la bourgeoi-

sie s'abstint, craignant à la fois les troubles de la rue et les remontrances du clergé, auquel mon programme républicain et philosophique avait donné l'éveil.

Le choc des grandes douleurs publiques communique à l'esprit une commotion électrique. Les moins éloquents trouvent alors des accents inspirés qui entraînent les multitudes. Il suffit de l'élan d'un cœur profondément ému pour suggérer à une foule indécise l'abnégation, le dévouement et le courage. Les orateurs, dont la parole a eu le plus d'action sur le peuple, se sont révélés aux jours des désastres de la patrie.

Sans avoir aucun droit, ni aucune prétention à cette éloquence, qui n'est d'ailleurs que la répercussion des sentiments publics, je dirai seulement que la gravité des événements me donna ce soir-là une force persuasive et pour ainsi dire étrangère à mon organisation.

J'eus tour à tour des cris indignés et des appels éperdus au secours, que nous devions toutes, à notre mère commune, à la mère outragée, moins encore par les Prussiens qui faisaient leur métier de vainqueurs, que par nos généraux avilis, mettant la même ardeur à capituler et à livrer le pays qu'on n'en avait mis en d'autres temps à le défendre, ou à mourir, plutôt que de survivre à sa gloire.

Metz livrée par Bazaine!... cette nouvelle, arrivée à Marseille depuis cinq jours, y avait redoublé le patriotisme des masses. La foule s'était portée instantanément sur la place de la Préfecture. Des vieillards et des adolescents traînaient de grands chars funéraires, au-dessus desquels flottaient, en guise de drapeaux, de longues

banderolles de crêpe noir. Tous les hommes valides qui restaient dans la ville demandaient à grands cris d'être envoyés à l'armée des Vosges. Ils voulaient partir sur l'heure.

M. Delpech, préfet de Marseille, parut sur le balcon de la préfecture et dit quelques paroles pleines d'âme. Il annonça qu'il venait de donner sa démission, qu'il se mettait à la tête des nouveaux volontaires, et que dès le lendemain ils partiraient tous pour rejoindre Garibaldi. — « Pas d'attroupements, pas de cris, pas de phrases, mais des actes, » s'écria-t-il.

Je répétai, à mon auditoire ému, les paroles du brave préfet : — « Et nous aussi, mes sœurs, pas de phrases, mais des actes ! » — « Nos fils et nos maris viennent de s'engager ! répliquèrent quelques femmes en larmes : que pouvons-nous faire de plus ? » — Et plusieurs de ces généreuses ouvrières, qui n'ont pour vivre que leur labeur assidu, s'élancèrent sur la scène et s'écrièrent en m'entourant : « Ordonnez, nous obéirons ! »

Et comme je regrettais que les femmes de la bourgeoisie ne fussent pas témoin de ces élans du cœur des femmes du peuple, une des plus jeunes d'entre elles exclama : — « Nous allons leur donner l'exemple, il faudra bien après qu'elles nous imitent... » Et soudain, relevant les deux coins de son tablier, elle alla de rang en rang faire la quête pour procurer des armes à ceux qui allaient mourir.

Ces humbles offrandes du travail, gros sous et petites pièces blanches, firent une somme assez ronde. J'eus hâte de la porter à la préfecture à l'issue de la séance. Je pris

la quêteuse de m'accompagner; elle noua dans son mouchoir le produit de la quête et nous descendîmes ensemble l'escalier du théâtre.

Des groupes nombreux stationnaient sur la place et dans les rues voisines. Nous apprîmes qu'une collision sanglante venait d'avoir lieu dans les allées de Meillan; plusieurs personnes avaient été frappées à mort.

Minuit sonnait quand nous arrivâmes à la préfecture; les alentours étaient déserts et tranquilles, mais nous trouvâmes les portes gardées au dehors et au dedans. La grande porte fut un instant entrebâillée par le chef de la garde intérieure; je me fis reconnaître et pus pénétrer sous la voûte pleine, ainsi que les cours, d'hommes armés, discutant avec véhémence.

Je me renseignai d'abord sur l'état de William Esquiros; on me dit qu'il allait plus mal et que les médecins étaient sans espérance. Je voulus en vain parvenir jusqu'à M. Baume; il me fut impossible de le rejoindre. On me raconta qu'une scène tumultueuse s'était passée durant la soirée dans les salons mêmes de la préfecture, envahis par la foule au moment où le successeur de M. Esquiros venait d'y arriver. Un misérable s'était introduit à travers la cohue des fonctionnaires et des gardes et avait tiré un coup de pistolet dont la balle effleura le vêtement du nouvel administrateur supérieur. L'assassin, profitant du trouble et du mouvement de la foule, avait pu s'enfuir sans avoir été reconnu.

Les cléricaux et les réactionnaires accusèrent les républicains d'être les instigateurs de cet attentat, ainsi que

des scènes sanglantes des allées de Meillan. Mais tous les esprits sensés de Marseille furent convaincus que les vrais coupables étaient ceux qui avaient intérêt à déshonorer les républicains, dont le courage faisait honte à leur couardise.

Les enrôlements de la journée avaient mis en relief de quel côté se trouvaient la bravoure et le patriotisme.

Tandis que ce fait exécrable se produisait dans la grande salle de la préfecture, M. Esquiros veillait dans la chambre de son fils agonisant.

Je plains ceux qui n'ont pas compris, en pareil moment, l'absorption d'un père, et qui l'ont taxée de faiblesse. D'ailleurs, y eut-il faiblesse dans aucun des actes de ce sincère républicain? Ne montra-t-il pas plutôt sa fermeté et sa clairvoyance en rendant les deux décrets qui amenèrent sa révocation?

Il pressentait ce que deviendrait la République entre les mains du clergé et de la réaction. Les électeurs de Marseille ne se sont point trompés sur le compte de cet homme intègre, en le réélisant député à l'heure même où fut signé l'armistice, et les événements ultérieurs lui ont donné fatalement raison.

Quand je retournai le jour suivant à la préfecture, le calme et le silence y régnaient; je consignai au secrétariat, entre les mains de M. Baume, l'argent de la quête.

Tous les visages étaient émus et l'on se parlait à voix basse dans cette pièce attenante à la chambre où se mourait William Esquiros. Il avait été l'ami de trois jeunes secrétaires dont il dirigeait le travail. Tous les employés

de son père le chérissaient; il lui suffisait d'un sourire pour se faire obéir. On ne pouvait croire que tant de jeunesse, de cœur et de grâce allaient disparaître.

Il mourut dans la nuit.

La France aussi se mourait. Les douleurs publiques submergeaint les douleurs privées.

IX

Je restai enfermée toute la journée du lendemain dans ma petite chambre d'auberge, en proie à ce que j'appellerais une torpeur noire : Vivre! se mouvoir! agir! à quoi bon?

La France me semblait un incommensurable sépulcre, plein de ténèbres, dont le couvercle en s'abattant sur ma tête, allait éteindre toutes mes éblouissantes visions des pays lumineux.

A peine un an s'était écoulé depuis que je m'étais embarquée pour l'Égypte sur cette mer, alors radieuse, portant fièrement les vaisseaux et le pavillon invaincu de la France. La même mer m'apparaissait aujourd'hui lugubre et terne, flottant comme un suaire aux flancs du cadavre de la patrie.

« O joies pénétrantes du voyageur, que vous étiez loin à cette heure!

« O merveilleux tableaux des contrées du soleil, recueillis avec amour pour y réchauffer mon esprit, qu'étiez-vous devenus?

« O port d'Alexandrie aux ondes phosphorescentes,

vaste miroir de saphir, où durant les nuits étoilées se mire encore l'ombre vertigineuse de Cléopâtre!

« O vieux Caire! sculptant, sur le fond de ton immuable azur, ta citadelle massive et tes coupoles énormes; y découpant, délicates, les dentelures de tes mosquées et de tes minarets aériens; y marquant, sur les monuments de tous les âges, les étapes des siècles enfouis. Là-bas, au bord du grand Nil, sur les pyramides géantes, drapées de roses nuées, l'ère des Pharaons est inscrite! Elle se révèle sur les membres des sphynx et sur les pylones des temples, œuvres d'un art lourd comme le mystère et écrasant comme l'imposture qui pèse sur les peuples-enfants.

« Ici, à ton flanc oriental, aux portes du désert, où se dressent les monts de Syrie, l'ère arabe resplendit dans ta sublime nécropole des *Tombeaux des Califes*, dont l'architecture ailée se dégage du sol comme l'âme du corps. Les marbres, ciselés à jour, palpitent éblouissants dans les airs. Le bleu firmament projette à travers ses lueurs variées, s'irradiant en pierreries chatoyantes. L'art mauresque à son apogée, plus pur qu'à Cordoue, plus majestueux qu'à Grenade, aussi immortel que l'art grec, qu'il égale en beauté et surpasse en grandeur, rayonne sur ces merveilleuses sépultures.

« O Sicile, que l'antiquité adora, et dont notre époque, oublieuse du beau, connaît à peine les rivages, est-il au monde une splendeur qui puisse éclipser ton théâtre de Taormina, ayant pour décor tes deux mers d'azur et ton Etna démesuré, couvert d'un péplum de neige, et portant sur son front orgueilleux l'orbe du soleil pour couronne!

« O Grèce bien-aimée ! ô harmonieuse Athènes ! trônant sur la sérénité de tes monts olympiens, tu n'as rien d'imprévu pour les regards du poëte ! Il t'avait déjà contemplée ; dans ses rêves, il avait erré la nuit sous le portique éternel de ton Parthénon radieux ! il t'a reconnue sitôt que tu lui es apparue, comme un fils reconnaît sa mère après une longue absence. — N'as-tu pas été sa mère idéale ? — Ne seras-tu pas à jamais les premières amours de tous les jeunes esprits ?

« O double rivage du Bosphore ! Europe ! Asie ! sœurs superbes ! jumelles par la beauté ! se tendant leurs bras caressants par-dessus ce grand fleuve bleu qui, semblable à la voie lactée, roule des vagues d'étoiles, le souvenir ébloui emporte en te quittant deux traînées de lumière dont les jours les plus ténébreux seront éclairés désormais ! »

Hélas ! aucun rayonnement ne surnage en moi ! la terre entière s'est obscurcie ; toutes ses clartés ont sombré dans la noire uniformité du deuil de la France !

Je ne pus m'arracher à cet abattement sinistre, que pour accompagner au cimetière celui que toute cette grande cité aimait et pleurait. La Grèce, qui souriait à la mort, aurait dit devant ce cercueil :

Tout être qui meurt jeune, est un élu des dieux.

Une heure avant qu'on ne l'emportât, j'étais entrée dans la chambre mortuaire ; j'y restai seule un moment, et je pressai une dernière fois ses mains glacées, en songeant à sa mère.

On l'exposa dans une salle illuminée, sur une couche jonchée de fleurs et ceinte de hauts trépieds, d'où s'é-

TAYLOR INST. OXFORD

chappaient des flammes mouvantes. Un sourire d'adieu, flottait encore sur son pur visage ; on eût dit le marbre antique d'Endymion endormi.

Oh ! le vrai mort ce n'était pas lui ! Le mort à plaindre, le mort lamentable, c'était ce père, à la pâleur sépulcrale, passant à travers la foule respectueuse, et menant à la fosse, qui allait l'engloutir, ce fils de vingt ans !

J'errai longtemps, avec d'autres femmes en pleurs, dans ce vaste cimetière où la tranquillité et le silence inspiraient l'attraction de la mort.

J'avais été prise en rentrant d'une fièvre violente ; une bronchite se déclara, et je languis trois mois sans pouvoir sortir de ma chambre.

J'entrais à peine en convalescence quand l'armistice fut signé. Impatiente de revoir Paris, dont la fierté et l'héroïsme avaient lavé l'honneur de la France, je me hâtai de quitter Marseille. Je m'arrêtai quelques jours à Arles, à Tarascon, à Lyon, pour y revoir des parents et des amis bien chers. Je repartis de Lyon le 8 mars (1871) par le convoi du matin, qui fit une halte forcée de douze heures à Nevers et n'arriva à Paris que le 10 mars au soir.

En me revoyant, mes portiers et mes propriétaires me félicitèrent à plusieurs reprises de n'être pas morte. Ma bonne s'excusa de n'avoir pu mettre en ordre mon logement, quoiqu'elle eût été prévenue depuis deux semaines de mon arrivée.

Trop accablée d'émotions et de fatigues, pour me préoccuper de ces propos et de ces détails, je ne songeai qu'à me reposer.

Le lendemain, je fus éveillée dès l'aube par de bruyants coups de sonnette. Une jeune femme de mes amies se précipita dans ma chambre, un numéro du *Rappel* à la main. Elle s'écriait en m'embrassant : « Ce n'est donc pas vrai, Dieu merci ! vous n'êtes pas morte ! »

D'autres amis survinrent et, heureux de me trouver vivante, ils me parlèrent, en riant, de l'aménité des articles nécrologiques que les journaux cléricaux publiaient sur mon compte. L'*Univers* avait donné le ton.

Le *Rappel* ayant annoncé ma mort, et l'ayant démentie le lendemain dans des lignes franchement sympathiques aussitôt que j'eus découvert les auteurs de cette aimable invention, ce fut à ce journal que j'adressai la lettre qu'on va lire.

A Monsieur le rédacteur en chef du RAPPEL.

Paris, 16 mars 1871.

Si j'ai ardé quelques jours à vous remercier de la façon bienveillante dont vous avez annoncé ma mort, puis ma *résurrection*, c'est qu'à peine de retour à Paris, j'ai dû répondre à une foule de lettres et recevoir mes amis, alarmés de cette nouvelle funèbre, jovialement inventée par deux abbés marseillais, et qu'un troisième abbé parisien (quoiqu'il sût fort bien que cette nouvelle était fausse) a *benoitement* et obstinément propagée !

Quels gais compères des fossoyeurs que ces porte-soutanes ! Comme ils avaient tout ingénieusement combiné pour me faire succomber à la fatigue !

Après vingt-neuf heures d'un pénible voyage de Lyon

à Paris, heures lugubres, remplies d'émotions poignantes : la rencontre des soldats prussiens stationnant dans nos gares détruites, le spectacle navrant des villages incendiés et des campagnes ravagées, l'incertitude sur le sort de ma fille, habitant le département de l'Eure, et dont j'avais en vain attendu des lettres à Arles et à Lyon, j'arrive le corps et l'âme brisés des douleurs de la patrie et des douleurs infimes, et, sans même avoir pu me reposer quelques heures, je suis incontinent assaillie par la rumeur de ces lâches et infimes menées cléricales. Qu'importe aux prêtres le deuil que nous portons des désastres de la France! Que leur font les angoisses des affections de famille! Il y a longtemps que je l'ai dit : « Le prêtre n'a ni patrie ni famille. » Sa patrie, à lui, c'est la Rome papale (réduite heureusement aujourd'hui à l'enceinte du Vatican). Sa famille, le ménage d'autrui, où il pénètre clandestinement.

Les deux abbés inventeurs de ma mort sont l'abbé Legras et l'abbé Aoust, professeurs, de je ne sais quelle science, à la faculté de Marseille. Tout a été légèreté et anomalie sous le gouvernement de l'Empire (dont la République semble vouloir continuer les errements désastreux). Les abbés foisonnent encore dans nos Facultés de province. Voyez-vous d'ici ces descendants des tourmenteurs de Galilée, se piquant d'enseigner l'étude de la nature et de la vérité!

Donc, les susdits abbés, ayant appris, il y a trois semaines, mon départ de Marseille, machinèrent la pieuse plaisanterie de ma fin sinistre, et l'écrivirent à Paris à un

troisième abbé exploiteur de sciences, le sieur Moigno, qui bâcle si lestement, sans souci de la Bible, des bulletins astronomiques pour les feuilles cléricales. Les deux correspondants tonsurés affirmaient que j'avais fait mourir de douleur, par mes conférences anti-chrétiennes, le vénérable doyen de la Faculté de Marseille! (Or, quand je fis ma première conférence, ce pauvre doyen n'était plus de ce monde depuis trois jours). Juste punition de ce crime, ajoutaient les charitables abbés, un mois après j'étais morte à Nice (où je ne suis pas allée depuis 1867) d'un horrible ulcère à la langue, châtiment divin qu'avaient évidemment déchaîné sur moi ces conférences sacriléges !

« O facétieux cafards! à quoi pensez-vous de parler d'une maladie dégradante qui vous est spécialement réservée? Les tribunaux nous ont révélé les chroniques de vos bons frères ignorantins, et la médecine constate que le mal abject, que vous m'attribuez, atteint surtout les personnages sacrés. Pour moi, j'en conclus, seulement, que vos éternels blasphèmes, contre la raison et la vérité, attirent sur vos langues menteuses ce stigmate d'impureté. »

L'œil chassieux de l'abbé-astronome eût des rayonnements d'étoile en lisant cette lettre attique. Il se hâta de répandre la génésiaque nouvelle du courroux de Jéhovah foudroyant une femme impie.

Moins pompeux dans ses actes que dans ses paroles, il dépêcha une servante annoncer ma mort à ma meilleure amie de Paris; puis il fit avertir mes portiers de mon *décès certain*, afin qu'ils eussent à faire apposer les scellés à

mon appartement; si bien qu'il fut interdit à ma bonne d'y pénétrer et d'y tout disposer pour mon retour.

Mon amie désolée accourut chez l'abbé Moigno; elle le trouva déjeûnant avec sa gouvernante (1) : — « Mais c'est

(1) Une nièce d'adoption, grasse, avenante, aux yeux noirs.

Au moment où je relis l'épreuve de cette page (octobre 1872), se fabriquent, à la honte de l'esprit français, les fameux miracles de Lourdes.

L'abbé Moigno n'a pas manqué d'envoyer quérir, par sa prétendue nièce, un double brevet de sanctification et de chasteté auprès de la Vierge immaculée qui hante la grotte de Lourdes. La pèlerine est revenue munie de fioles d'eau virginale, ainsi que du gros rosaire (fait avec des marrons d'Inde), auxquels sont attachés des indulgences plénières.

L'abbé Moigno, qui cultive à la fois le ciel chrétien et le ciel astronomique, est, on le sait, depuis bien des années le parasite scientifique de l'illustre Babinet. Ayant appris que celui-ci se mourait, l'abbé est accouru en compagnie de la nièce, et tous deux, profitant d'une syncope du savant libre-penseur, lui ont ingurgité plusieurs verres d'eau de Lourdes. Une heure après (jeudi 10 octobre) cette sainte expédition, je suis allée savoir des nouvelles du malade; s'apercevant qu'en entrant dans sa chambre je regardais, surprise, l'énorme chapelet, il sourit avec amertume : « Quels fourbes ! m'a-t-il dit tristement... Oh ! je les connais bien !... Je les laisse faire pour mourir en paix et aussi par curiosité... C'est ma dernière malice... Je constate jusqu'où peut aller leur audace.

« — Pour moi, répartis-je, qui suis suffisamment édifiée sur leur compte, j'aurais préféré serrer le cou de l'abbé avec son monstrueux rosaire.

« — Ah ! c'est que vous avez de la force... Mais moi, c'est fini... Je m'en vais... Avant huit jours, je serai couché dans la bière. » Et comme je lui disais qu'il guérirait, que son esprit attestait sa vitalité. — « Après tout, c'est l'heure de partir, a-t-il répliqué; la France s'en va. Ce n'était pas assez d'avoir été battue par les Prussiens; elle tombe aujourd'hui sous le joug du goupillon...

impossible ce que vous venez de m'envoyer dire! » s'écria-t-elle en lui montrant une lettre que je lui avais écrite l'avant-veille. — « Hélas! ce n'est que trop vrai, répliqua le vertueux abbé, tantôt j'ai prié pour elle! Écoutez plutôt,

---

Oh! si je ne meurs pas, je les démasquerai... Je veux, par la science, confondre toutes leurs impostures... Vous savez, ajouta-t-il, mes vers sur Veuillot... » Et il me récita l'épigramme suivante, que je possède écrite de sa main depuis plusieurs années :

Lorsque le dogme est contesté,
Veuillot, la fureur t'es permise.
Tu vis de catholicité
Et tu défends ta marchandise.

De ce jour-là jusqu'au lundi 21 octobre où l'illustre savant est mort, il a été en butte à toutes les obsessions cléricales. Prévenu par l'abbé Moigno, l'évêque de Poitiers s'introduisit dans la chambre du mourant et fit une première tentative pour le rallier à l'Église. Puis le curé de Saint-Etienne-du-Mont essaya de confesser et d'administrer l'astronome expirant, mais celui-ci, qui avait gardé toute sa vigueur d'esprit, déroutа le curé par ses réponses tour à tour scientifiques et railleuses. Voici le petit dialogue entre le savant et le prêtre, noté par un témoin auriculaire :

Le curé. — Songez que Dieu vous a doué d'une vaste intelligence pour le connaître, le glorifier et proclamer sa puissance. Vous avez pénétré les grandeurs de la création et en interrogeant les astres il est impossible que vous n'ayez pas pressenti et entrevu Dieu dans les profondeurs du ciel.

Le savant. — Savez-vous, monsieur le curé, à quelle distance du ciel se trouve notre planète?

Le curé. — Pas précisément.

Le savant. — Eh bien, je vais vous le dire. (A ces mots il se fit donner par sa garde-malade un volume des *calculs astronomiques*, placé sur une table près de son alcôve; il feuilleta le livre, indiqua le passage au prêtre, et reprit) : Lisez vous-même, monsieur l'abbé, la terre est à quatre milliards de lieues du ciel. Vous conviendrez qu'il nous est bien difficile de voir de si loin qui l'habite.

Le curé. — C'est par les yeux de la foi chrétienne qu'il faut voir et par son autorité qu'il faut croire. Jésus-Christ est un guide qui

si vous doutez, les tristes détails de sa mort. » Et il se mit à lire la lettre collective de ses deux frères en religion.

Malgré les dénégations de mon amie, le docte Moigno n'en voulut point démordre. Il courut aux bureaux de

---

ne saurait nous tromper puisqu'il a donné son sang pour nous racheter.

Le savant (souriant). — Je me suis souvent demandé si Jésus-Christ s'était tour à tour incarné pour racheter toutes les planètes, ou seulement la nôtre, une des plus chétives. Vous conviendrez qu'au train où vont les choses sur notre pauvre terre, le divin sacrifice ne nous a guère profité.

Le curé. — L'orgueil et la méchanceté des hommes en sont cause. Les humbles et les doux trouvent une grande consolation dans le culte de Jésus-Christ et de sa divine mère la vierge immaculée.

Le savant. — La légende de saint Joseph me gâte un peu cette immaculation.

Le curé. — Pourtant, vous ne sauriez nier qu'il n'y ait eu parmi les pères de notre sainte Église de très-grands savants et très-grands esprits; il est impossible que dans le nombre il ne s'en trouve pas un en qui vous ayez confiance.

Le savant. — J'aime assez saint Augustin, ce fut un lettré aimable et de plus un très-grand libertin.

A ces mots le curé ne répondit rien, comprenant qu'il n'obtiendrait pas un acte de foi ni de contrition de ce bel esprit sardonique. Mais profitant du moment où les souffrances du patient redoublaient, tandis que la garde soulevait sa tête pour le faire boire, le prêtre tenta de lui appliquer les *saintes huiles* en faisant les signes et en murmurant les prières de l'extrême-onction. « Voulez-vous bien me laisser tranquille avec votre onguent, exclama le mourant irrité. »

Le curé de Saint-Sulpice renouvela le lendemain, mais avec moins de persistance et sans plus de succès, la tentative de son confrère.

Une fois l'illustre savant mort, l'intervention cléricale a continué son œuvre sur son cadavre. L'abbé Moigno a fait déposer dans la bière du libre penseur le gros chapelet et un scapulaire rapportés

l'*Univers*, auquel il collabore, fournissant tour à tour à son ami Veuillot des *variétés* de science orthodoxe et des *nouvelles à la main* sur les libres penseurs.

La prose Moigno se solde au journal dix centimes la ligne. L'entre-filet sur ma mort a onze ligne; la ligne sur la *Trissotinerie* est évidemment de l'auteur des *Couleuvres*; reste dix lignes au crédit de Moigno, soit un franc,

---

de Lourdes par sa nièce ; de plus, une médaille de l'immaculée conception que Madame de Solms-Ratazzi, dans un élan séraphique, avait passée au cou de l'agonisant.

Si dans quelques siècles on ouvre ce cercueil, comme il arrive tôt ou tard aux sépultures les plus glorieuses, en trouvant ces emblêmes religieux mêlés à des débris de squelette, les érudits d'alors contesteront l'authenticité de l'inscription de la tombe et déclareront que ces restes sont ceux de quelque moine ou de quelque prêtre chrétien, et non du fameux astronome Jacques Babinet, dont les ouvrages, les lettres et les causeries recueillies et transmises par ses contemporains, attestent le scepticisme.

Les anciens avaient pour les morts un culte à la fois plus naïf, plus humain, plus touchant et plus respectueux que celui que leur mesure, avec une sécheresse arbitraire, le catholicisme.

Dans toutes les nécropoles découvertes autour des vieilles cités étrusques, en ouvrant les grands tombeaux qui contenaient des ossements, aussi bien que les plus petits qui ne recelaient que des cendres, on a trouvé parmi ces vestiges humains des attributs de toutes sortes, indiquant d'une façon précise ce que fut chacun de ces êtres à jamais évanouis dans la mort. Les sarcophages des guerriers renfermaient des armes, ceux des poëtes une lyre, ceux des savants divers instruments de la science du temps, ceux des matrones des rouets et de petits dieux lares, ceux des jeunes femmes et des jeunes filles des miroirs, des colliers, des pendeloques, des figures de colombes ; ceux des enfants, des jouets mignons d'une variété innombrable.

On rêve attendri devant ces emblêmes, évoquant à travers la nuit des âges les vagues images d'êtres oubliés dont la poussière s'est confondue à la matière éternelle.

représentant dix cigares et dix petits verres, à l'aide desquels il se met en verve. Donc, mon terrifiant trépas a défrayé cinq jours son inspiration.

Permettez-moi de citer ici ces onze lignes de l'onctueux *Univers*. Ceux de vos lecteurs qui ne les ont pas lues en apprécieront la saveur :

« M. Esquiros a profité de sa dictature pour imposer au doyen de la faculté de Marseille les cours publics de Mme Louise Colet, célèbre par sa *Trissotinerie* (1) et par sa rage contre les prêtres, contre le Pape, contre tout ce qui tient à Dieu et à la religion. Le vénérable doyen en est mort de douleur. Mais Mme Louise Colet n'a pas tardé à porter la punition de ses blasphèmes. Nous apprenons qu'elle est morte le mois dernier à Nice, d'un affreux ulcère à la langue. »

Je serais en droit de le prendre sur un ton plus sérieux, et de citer en police correctionnelle les trois abbés Legras, Aoust, Moigno et le rédacteur en chef de l'*Univers*, pour fausse nouvelle sciemment répandue, dommage, préjudice, etc., etc.; il me suffit de démasquer en public ces prétendus *moralisateurs* des âmes.

Ne les ai-je pas vu à l'œuvre à Rome, où ils m'ont fait voler mes papiers, à Ischia, où ils ont poussé le peuple à me massacrer, et tout récemment à Marseille. — Vils, tremblants, obséquieux durant les jours d'enthousiasme patriotique, mais tramant sous terre leurs trahisons. Ce

(1) « *Célèbre par sa Trissotinerie!* » O barde séraphique! ô céleste Veuillot! quelle distraction mystique parler de trissotinerie quand on a commis les *Couleuvres!* et qu'on fut publiquement flagellé, par les maîtres, du nom *de Trissotin de l'Église.*

sont eux qui, tandis que l'intègre et héroïque Garibaldi triomphait à Dijon, inventèrent pour abattre ce cœur magnanime un odieux télégramme annonçant la mort de sa fille à Caprera. Eux qui, à l'heure où le grand citoyen Esquiros accompagnait au cimetière son fils unique, le beau, l'intelligent, l'adoré William, faisaient insulter par leurs journaux à la douleur déchirante d'un père!

Je vis mourir ce jeune être accompli, atteint et terrassé en huit jours d'un mal mystérieux, subit, inexplicable.

Par un décret, qu'approuvèrent tous les républicains marseillais, M. Esquiros avait fait fermer les maisons des jésuites dans le département des Bouches-du-Rhône. L'histoire des révérends pères a constaté de tout temps ce que l'esprit de vengeance peut leur suggérer d'horrible et de ténébreux.

La mort du jeune Esquiros consterna et frappa de stupeur toute la population de Marseille. J'accompagnai son convoi, suivi par une foule de femmes en pleurs.

Accablée de fatigue et d'émotion, je tombai malade le soir même. Je restai trois mois alitée. Les journaux marseillais annoncèrent la suspension forcée de mes conférences.

L'heure n'était plus d'ailleurs à la parole, mais à l'action désespérée et sinistre. Bazaine avait accompli son crime de lèse-patrie; les événements où devait sombrer la grandeur de la France se précipitaient.

Entourée des nombreux amis que je m'étais faits à Marseille, et parmi lesquels M. Esquiros et son secrétaire Albert Baume me laissent le plus cher et le plus attendri

souvenir, j'attendis dans le deuil le dénouement prévu de nos défaites!

A l'heure de la capitulation fatale de Paris, un sourire inespéré courut sur les derniers jours que je passai à Marseille; Albert Baume avait vu chez moi une belle jeune fille qu'il allait épouser, au moment où la mort le frappa d'une façon plus foudroyante encore que William Esquiros, qu'il appelait son frère; en trois jours, il fut emporté dans la tombe.

Un nouveau frisson de terreur glaça les amis de ces jumeaux de la mort .

Je quittai Marseille avec ce nouveau deuil dans le cœur et gagnai lentement et péniblement Paris, à l'instant même où les bons prêtres y menaient mon convoi avec un concert d'injures.

Eh bien! croyez-le monsieur le rédacteur, je m'enorgueillis d'avoir fait partie, ne fût-ce qu'un jour, de l'hécatombe de notre pauvre France, dont les hommes d'église se réjouissent si effrontément.

Je finis en répétant avec vous :

« C'est l'heure des hommes noirs! la France gît à terre « blessée et expirante; bon appétit, corbeaux!

« Mais quelquefois le mourant, à la première piqûre du « bec immonde, ressuscite, empoigne la bête infâme, et la « fait se repentir d'être venue! »

Agréez, Monsieur le Rédacteur etc.

J'avais remis la lettre qu'on vient de lire, le 17 mars 1871, à M. Auguste Vacquerie. L'insurrection éclata le lendemain; dès lors la publication de cette lettre me parut

intempestive. Quelques décrets de la Commune menacèrent les prêtres : révéler, en pareil moment, une infamie cléricale me répugna comme une dénonciation.

Proscrire en masse les jésuites, force militante et perverse du catholicisme;

Séparer l'Église de l'État et soumettre tous les prêtres au droit commun,

Utiles et impérieuses mesures;

En tuer un seul, barbarie et démence, qui déshonorent la République et réjouissent ses ennemis.

Veuillot, tremblant pour sa peau hideuse, s'était hâté de fuir à Versailles. Moigno rentra sous terre, enveloppé de son opaque science.

J'aurais été désespérée si la Commune eût transformé ces deux cloportes en martyrs; mieux vaut qu'ils vivent dans leur fange. La répulsion qu'ils inspirent à tout ce qui est beau et aimant et à tout ce qui est bon et fier suffit à mon dédain.

Comme certains animaux de la fable, caractérisant les passions basses, tous deux ont la physionomie de leurs sentiments et de leurs actions; ils sont repoussants. La Grèce eût cloué leurs faces immondes aux portes de ses enfers, parmi les monstres aboyants qui effrayaient Proserpine.

Voilà les hommes que le catholicisme croulant accepte aujourd'hui pour colonnes. Ils vivent en familiarité des évêques. Ce monseigneur de Ségur, dont les petits pamphlets, écrits en style de cuisine, distraient les élèves des séminaires, s'inspire de l'*Univers*; il lui emprunte sa

véracité biographique et ses aménités de langage, quand il dénonce à son troupeau les *deux loups dévorants :* Garibaldi et Victor Hugo, ces grands impies du XIXme siècle.

— « Garibaldi, s'écrie le bon prélat, est venu en France pour y voler nos millions ; il les mange aujourd'hui dans son île, où il mène une vie de pacha ! — Victor Hugo s'est enrichi en ruinant ses libraires, il tranche aussi du prince oriental, il a chez lui un harem !... »

Le même évêque a publié comme un fait *irréfutable* que Rochefort avait été arrêté nanti de six cent mille francs volés par lui à la Banque pendant la Commune !

On sait que Monseigneur de Ségur est aveugle. Mais quel inassouvible amour a-t-il donc des ténèbres pour ajouter à la cécité des organes la cécité de l'esprit !

Quoi ! ce folliculaire de sacristie s'appelle de Ségur ? grotesque antithèse !

C'était bien la peine d'être le petit-fils de l'ami des encyclopédistes, de ce Ségur philosophe, ambassadeur de France en Russie, qui en apprenant la prise de la Bastille écrivit ces belles paroles :

« Toutes les nations, à la nouvelle de la ruine de la Bastille, se crurent délivrées.

« En Russie, dans cet empire du mystère et du silence, cette Bastille monstrueuse entre l'Europe et l'Asie, la nouvelle arrivait à peine, que vous auriez vu des hommes de toutes les nations crier, pleurer sur les places. Ils se jetaient dans les bras l'un de l'autre, en se disant la nouvelle :

« *Comment ne pas pleurer de joie? la Bastille est prise!* »

Je gage que Monseigneur de Ségur aura fait mettre à l'index les livres de son grand-père.

Voilà comment les races finissent.

XI

Le grand souffle philosophique, d'où naquit la Révolution française, avait relevé les esprits et retrempé les caractères. La France eut alors une génération superbe qui la rendit victorieuse dans le monde entier, autant par ses idées que par ses armes. Mais cette forte génération fut aussitôt oubliée et lâchement reniée. Le souffle délétère du catholicisme ranimé en France grâce au Concordat (qui fut une des plus funestes trahisons de Napoléon Ier envers la liberté) courba de nouveau les âmes sous tous les jougs qu'avait brisés la Révolution.

La génération qui suivit, affaiblie et hésitante, supporta d'abord la honte de la Restauration, mais par son despotisme sans gloire, doublé de tyrannie cléricale, la Restauration irrita les fils dégénérés. Ils tressaillirent comme s'ils avaient entendu gémir autour d'eux les grands fantômes courroucés de leurs pères.

Un fier réveil souleva cette génération assoupie, elle rougit d'elle-même. Sa révolte secoua sa torpeur; elle chassa ces rois qui l'humiliaient. Mais irrésolue après la victoire, en proie à une confusion de principes qui n'a fait que s'accroître depuis quarante-deux ans, l'acte de juste

colère, qu'accomplit en trois jours de fiévreuse énergie cette génération bâtarde, ne saurait s'appeler une révolution. Une révolution se fût inspirée de la grande Révolution de 89, complétée par la Constitution de 92; elle eût répudié, comme incompatibles avec une liberté durable, les institutions religieuses et monarchiques replâtrées par Napoléon, revendiquées par les Bourbons à titre d'héritage et que la royauté de Juillet consacra par l'apparence de l'assentiment populaire.

Les conseillers de cette monarchie *bourgeoise* (lumineuse épithète éclairant tout ce qui suivit), plus habiles, mais moins loyaux que leurs aveugles prédécesseurs, comprirent que le double appui des fictions religieuses, toujours contestées, et des prérogatives du trône tant de fois violées, ne suffisaient plus désormais à sauvegarder ce pouvoir.

Pour assurer la durée de la dynastie nouvelle, à laquelle ils devaient leur propre élévation, ces hommes n'ayant d'autre foi politique que l'intérêt de leur fortune et de leur vanité, songèrent à détacher l'élément bourgeois de l'élément populaire toujours prêt à la révolte.

Au début de la Révolution de 89, la bourgeoisie avait fait cause commune avec le peuple, dont elle était issue; les lumières de celle-ci aidèrent l'ignorance de celui-là. Le peuple, incommensurable et éternelle hécatombe de la guerre et du travail meurtrier, était resté misérable et sans culture. La bourgeoisie avait progressé et s'était enrichie, mais sa prépondérance n'avait été reconnue et honorée, ni sous le premier Empire, où prima le mili-

tarisme, ni sous la Restauration, où l'ancienne noblesse se prévalut de ses droits de caste.

Cette noblesse *restaurée*, par la *restauration* de ses rois, n'ayant, à leur exemple, rien appris ni rien oublié, demeurée étrangère à toutes les lumières nouvelles, et accaparant comme autrefois toutes les charges de l'État, blessait la bourgeoisie intelligente, supérieure par le savoir, et, jusque-là, par l'équité, à la noblesse de caste.

La bourgeoisie, que la Restauration avait imprudemment dédaignée, fit donc cause commune avec le peuple dans l'insurrection de Juillet, et doubla sa force pendant le combat. Mais après la victoire, elle trahit les aspirations populaires, aspirations justes qui, on ne saurait plus le nier, ont leur raison d'être, car, depuis quatre-vingt ans, les promesses faites au peuple et ses droits reconnus ont toujours été violés. De là ces révoltes sanglantes dont la dernière a failli anéantir Paris.

La crainte du retour de ces guerres intérieures n'entra pour rien, au point de vue de l'humanité, dans la politique des hommes d'État de la monarchie de Juillet. En formant avec la bourgeoisie un nouveau corps social (qui dépossédât par l'intelligence et la richesse la noblesse incapable), ils ne songèrent qu'à séparer du peuple cette bourgeoisie et qu'à la rendre hostile aux révolutions, qui pouvaient la déposséder à son tour. Ils espéraient étayer sur ce corps tout-puissant (désormais conservateur) le trône qu'ils avaient élevé.

L'idée parut clairvoyante à ces disciples de Talleyrand : elle fut en réalité aveugle et désastreuse ; elle hâta

la décomposition de l'esprit public et divisa la nation en partis haineux.

La bourgeoisie, certaine de sa prépondérance, se désintéressa de plus en plus des souffrances du peuple, et le peuple ne vit plus en elle qu'une ennemie égoïste.

Cette rupture entre la bourgoisie et le peuple leur fut également fatale : la bourgeoisie y compromit à jamais sa force morale et intellectuelle pour ne garder que celle que donne la fortune et qui excite l'envie. Le peuple y perdit cette confiance et cette discipline que lui avait inspirée le Tiers-État faisant cause commune avec lui.

Maintenu systématiquement dans l'ignorance par tous les gouvernements, le peuple est encore impuissant à se diriger lui-même. Privé désormais d'une direction collective désintéressée, il s'abandonna tour à tour à des esprits chimériques, à des ambitieux sans scrupules ou à des meneurs forcenés.

On ne saurait nier que ce divorce entre la bourgoisie et le peuple, devenu plus tard irréconciliable, n'ait été préparé par les hommes aux principes flottants qui prirent pour de la politique solide leur jeu de bascule surnommé *juste-milieu*. L'histoire dira avec quelle légèreté cynique ils précipitèrent par leurs actes et par leurs paroles la désagrégation des principes, d'où sortit l'effacement des consciences.

Une fois parvenus au pouvoir, ces hommes qui avaient été sous la Restauration les défenseurs des plus fermes doctrines, n'affirmèrent plus que le doute. Tous les ministres de ce règne, protestants, philosophes, voltairiens,

s'entendirent pour sauvegarder avant tout la royauté, désarmer la révolution et contraindre le peuple à l'obéissance passive. Un pareil programme eut pour corollaire des antithèses inouïes. On entendit des libres penseurs de la veille proclamer à la tribune leur respect pour le catholicisme. D'autres, se targuant d'austérité et de probité, crièrent à ceux qui gardaient leur foi politique et philosophique : — « Enrichissez-vous ! » — comme si le but des jouissances de la matière était désormais le seul idéal à poursuivre.

Ceux qui restèrent fidèles à des croyances plus hautes furent traités tour à tour d'idéologues, comme sous Napoléon Ier, ou de perturbateurs intrigants, n'affectant de défendre la cause du peuple que pour le duper à leur profit.

Aux époques de corruption, le désintéressement est si rare qu'on le répute impossible.

En même temps que l'essor des appétits, commença l'affaissement des intelligences; le nombre des dissidents fiers et résolus alla décroissant; l'engourdissement envahit peu à peu toute la France.

On oublia les mécontents de la misère; on dédaigna les importuns de la libre pensée; on accepta, quoique incrédules, le concours des formules religieuses pour réglementer les consciences. Les prêtres s'associèrent aux sophistes et reprirent leur rôle d'endormeurs séculaires.

Cette morale, publiquement professée par les hommes de la monarchie de Juillet, eut pour auxiliaire le développement des grandes industries qu'avivaient les décou-

vertes modernes. La bourgeoisie était en voie de s'enrichir démesurément, lorsqu'un de ces soubresauts populaires (qu'on verra se renouveler jusqu'à ce que le peuple ait trouvé son assise) brisa le trône dont ces grands faiseurs d'expédients pensaient la solidité garantie.

La bourgeoisie fut rassurée dès l'heure de la proclamation de la République de février : comme toujours, le mot République apaisa le peuple et arrêta la révolution. Au fond, rien n'était changé, malgré l'élan électrique que cette nouvelle prise d'armes du peuple français communiqua à tous les peuples de l'Europe.

La nation entière retomba aux mains des conservateurs satisfaits et endurcis. Le clergé se hâta d'adhérer à la République par une messe chantée sur la place de la Concorde ; il bénit les arbres de la liberté ; il eût béni Danton et Robespierre pour ne pas perdre ses prérogatives. L'important pour les prêtres est de rester en scène ; comparses aujourd'hui, ils seront demain premiers rôles.

Les gouvernants de cette République éphémère eurent des doctrines aussi inconsistantes que celles de la monarchie abolie. Ils éliminèrent du pouvoir les hommes sincèrement dévoués aux intérêts populaires.

La bourgeoisie fut de nouveau maîtresse exclusive de la France ; ses attaches politiques et ses richesses lui donnaient une force bien autrement résistante que celle de la vieille noblesse et des dynasties emportées par le souffle des révolutions.

Les journées de Juin lui causèrent une heure d'effroi. Elle eût alors la bravoure de l'égoïsme et joua sa vie pour

sauver sa fortune. A peine victorieuse de cette prise d'armes (nouvelle coupe réglée de ce pauvre peuple qu'on refuse d'éclairer, mais qu'on tue pour sauvegarder une société imprévoyante), la bourgeoisie comprit qu'il lui fallait un gardien qui veillât sur sa sécurité reconquise. Ce paratonnerre devait flatter les préjugés populaires.

L'aveuglement le plus fatal de l'ignorance des masses a été son enthousiasme irréfléchi pour la gloire militaire de Napoléon Ier, ce violateur de toutes les libertés, ce meurtrier de milliers de français auxquels la République aurait donné en se fondant l'instruction et le bien-être. Le peuple, ébloui du rayonnement de ses victoires, frappé de sa chute, attendri de son agonie, trop peu éclairé pour comprendre la responsabilité des actes humains, gardait à Napoléon un culte en contradiction avec la raison et la justice, semblable aux cultes religieux basés sur des dogmes barbares. Les poëtes hâtèrent la légende napoléonienne, séduits par la fulgurante figure de ce héros taillé à l'antique, imitateur de Jules César ; d'un esprit moins vaste, moins éloquent, moins généreux, moins humain, moins inspiré ; en tous points moins grand que l'usurpateur de la République romaine.

La foule ignore les détails, et partant la philosophie de l'histoire ; elle en connaît à peine quelques faits généraux illustrés par la peinture, la chanson, le théâtre. Ces faits mémorables, réputés glorieux, enflamment son imagination. Quand cette fantasmagorie s'est emparée des âmes, elle n'est détruite que par des désastres publics. En voyant les hontes et les malheurs que lui ont attiré de

fallacieuses idoles, le peuple sort de sa cécité et les brise avec colère.

Il en sera ainsi jusqu'à ce que d'intègres instituteurs de la vérité enseignent au peuple à se défier du prestige : — piége à tyrannies tendu à son ignorance.

La légende napoléonienne, sous la Restauration, servit à l'opposition libérale ; elle fascinait alors le peuple et surtout les paysans. A la chute de Louis-Philippe, la bourgeoisie n'appela point de ses vœux le pouvoir de Bonaparte, mais le laissa faire et l'aida en partie, redoutant avant tout que le mot de République n'entraînât le peuple à des revendications, que la bourgeoisie redoutait comme funestes à sa fortune et à sa prépondérance. Elle caressa l'ambition d'un Napoléon d'aventure qui n'avait du premier que le nom ; elle ne sut, ou plutôt ne voulut pas empêcher ses conjurations flagrantes, qu'elle eût prévenues ou déjouées en prêtant à la République un sincère et énergique concours.

Après le coup d'État, elle se rallia trop vite, tout entière, au triomphateur ténébreux, pour qu'elle puisse nier aujourd'hui son adhésion à l'Empire. Elle contracta avec ce maître nouveau, sans génie politique, un de ces mariages de calcul et d'argent qui seuls convenaient désormais à son tempérament énervé. Elle avait perdu pour toujours le souvenir du pacte d'enthousiasme et d'amour qui l'unit au peuple en 89.

J'ai surabondamment démontré que le règne de Louis-Philippe a fait éclore, et que le second Empire a mûri

jusqu'à la pourriture, cette génération sans vigueur, impuissante à défendre la patrie au jour du péril.

XII

Quand Napoléon III se fut emparé du pouvoir, la corruption, telle qu'une pâte molle, se dilata sur la France entière. Il put y mettre sans effort l'empreinte de sa propre immoralité. Ce César providentiel (laissons-lui ce titre épigrammatique qu'il s'est donné lui-même) était en effet prédestiné à représenter sous les dehors de la puissance l'affaissement des esprits et la décomposition des consciences.

Nature somnolente, tempéramment affaibli, n'ayant ni l'énergie de l'action, ni celle de la pensée. Conspirateur de mélodrame, chevalier d'industrie en quête d'un trône, sans notion du devoir, sans amour de la France, qui ne fut pour lui qu'une proie à saisir, qu'une mine d'or à exploiter, qu'un théâtre où triompheraient ses vanités et ses vices.

Pour qu'un tel homme réussît à étreindre la patrie, à la courber sous ses mains flasques et rapaces, il fallut deux choses : la légende napoléonienne égarant le peuple et l'enflammant pour un nom ; la bourgeoisie reniant ses origines, trahissant la liberté, et, pour sauvegarder sa fortune, livrant lâchement celle de la France. Sombre présage de la déchéance du pays, cette intronisation honteuse s'accomplit avec l'assentiment presque una-

nime de la nation inerte. A peine quelques glorieux opposants résistèrent; ils furent proscrits.

Cet empirique couronné expérimenta sur un peuple comme sur un malade dont la mort lui importait peu, pourvu que son agonie lui fût profitable. La seule idée qui le domina et qui présida à son règne jusqu'au jour de sa catastrophe, consista à développer à outrance la corruption sur laquelle il avait fondé sa puissance.

L'envahissement de la matière prit alors des proportions formidables. Ce fut une irruption fangeuse de tous les vices jaillissant d'en haut comme d'un volcan. Elle s'infiltra jusqu'au cœur de la France, qu'aucune fière passion ne fit plus tressaillir. On railla l'amour, on dédaigna l'esprit, on bafoua la probité, on étala sans vergogne les appétits et les raffinements des sociétés qui se décomposent. On crut ennoblir les voluptés en les décorant d'un luxe sensuel, négation de l'art pur. On devint indifférent pour tout ce qui est sacré et soucieux de tout ce qui est méprisable.

XIII

Ni les misères des déshérités gémissants, ni la patrie menacée de déchéance, ni les lamentations des génies prophétiques, ni la mort frappant tout à coup au sein de ces saturnales, quelques-uns des plus repus et des plus enivrés, n'arrachèrent à l'impassibilité de l'orgie ces abrutis de la fortune. Pour donner à de telles mœurs des semblants respectables, on les fit consacrer par l'Église;

on associa la durée de ce règne avilissant à la durée de la papauté, on livra l'éducation publique au clergé, c'est-à-dire le soin de développer la virilité des âmes à des faiseurs de *castrati;* on interdit comme sacrilége l'étude de la vérité et les recherches de la science. On fit trôner les évêques au Sénat, pour y voter des lois compressives. Ils eurent leur place au conseil privé, ils façonnèrent l'héritier de l'empire. Honneurs, richesses, priviléges s'accumulèrent sur ces têtes mitrées.

Par deux fois l'armée leur dut ce déshonneur d'imposer à Rome la réintronisation de Pie IX. Faire de soldats français les soldats du pape! dégradante antithèse, devant laquelle l'ancien régime aurait à coup sûr reculé. Les petits-fils des braves de 92, qui avaient brisé la papauté, devinrent les violateurs des droits du peuple et les geôliers de la liberté.

Humilier le drapeau national en en faisant la bannière de la servitude! l'Empire imposa cette honte à la France. Durant vingt ans il contraignit l'armée à l'obéissance passive. Il étouffa en elle l'indépendance patriotique et l'enthousiasme qui, au jour où la patrie fut envahie, aurait enfanté des héros.

Parallèlement à la force morale, la force militaire de la France s'annihila entre les mains de ce fanfaron énervé. Au *Deux Décembre*, au Mexique, à Mentana, il rendit l'armée liberticide. L'honneur militaire ne fut plus pour elle qu'un mot d'ordre, vide de sentiment et d'inspiration magnanime, et lorsque cet honneur dut défendre celui de la France, il avait perdu sa vigueur. Les géné-

raux étaient devenus des courtisans, les soldats un troupeau sachant mourir, mais n'ayant plus la foi qui fait vaincre. Avec cette foi, les soldats, révoltés sublimes, se seraient rués sur les chefs qui les trahissaient et ils auraient étouffé le César immonde, sous les couvertures où il s'endormit, après avoir signé la mort de la France. Mais avant de tuer la patrie, cet homme avait dissous son âme.

En remontant nos annales on y trouve des défaites et des malheurs, pas une ignominie comparable aux capitulations de Sedan et de Metz. Ici l'on dirait qu'un maréchal de France, envieux de la honte d'un empereur, a voulu l'égaler en infamie monstrueuse. A Sedan Napoléon fut le meurtrier de la France ; elle respirait encore et pouvait se ranimer : Bazaine à Metz lui porta le coup de grâce.

Il serait pusillanime de ne pas y insister : jamais les destinées de la France ne seraient tombées aussi bas entre les mains du lâche empereur, sans l'égoïsme de la bourgeoisie, qui, en défiance du peuple, le laissa faire et sans la complicité de l'Église, qui le seconda par ambition et par vénalité.

Dès son entrée en scène dans ce drame sinistre, les bourgeois furent ses comparses, ils applaudirent à *César conservateur*, à César assassin de la République. Les prêtres chantèrent des *Te Deum* à César religieux, à César fils aîné de l'Église, à César défenseur de la papauté expirante.

L'histoire qualifiera l'étrange alliance, qu'à l'encontre

de toute tradition et de toute moralité, la bourgeoisie voltairienne et l'Église catholique formèrent entre elles. Ce pacte sans précédent soutint toutes les corruptions du règne.

X

Le titulaire de cette société morbide est tombé, mais la société est restée la même.

Qu'importe qu'on ait brisé la cloche pneumatique si l'étouffement persiste ? L'air manque aux cœurs, l'essor aux volontés. La France ne marche point résolûment à sa renaissance ; elle est arrêtée par l'indécision et l'effarement de ses chefs. L'Église guette cette mêlée confuse, décomposition des principes, éclipse de la raison. L'Église relève sa domination sur l'affaissement du corps social. Elle traque la vérité, elle insulte la science et leur substitue effrontément, dans les cerveaux affaiblis, l'imposture de ses miracles (1).

« Nous triomphons ! » m'a dit, on s'en souvient, le prêtre

(1) On sait qu'en ce moment les deux vierges rivales de la Salette et de Lourdes se disputent en France la productive spécialité des miracles. Les jésuites, chassés d'Allemagne et recueillis en Algérie, se disposent à opposer à ces vierges blanches une vierge noire patronne de l'Afrique ! Oh ! c'est celle-là qui sera fertile en miracles ! Fiez-vous aux bons pères pour la mise en scène. Ils ont déjà commandé à un des plus grands ateliers d'ornements d'église une vingtaine de riches bannières où la ténébreuse madone, ornée de clinquants et dans un cadre de broderies d'or, resplendit comme une idole de l'Indoustan. J'ai vu ces bannières.

du collége de Stanislas. — Oui, vous triomphez sur les décombres de la patrie ! A vous l'honneur d'avoir anéanti dans les âmes toute vigueur morale : la force des dévouements, l'héroïsme du devoir, l'élan des sacrifices au bien public ; — à vous la sauvage besogne d'attiser les haines, d'enflammer les fureurs des partis, de prêcher des représailles barbares, des châtiments implacables; dont vous sanctionnez la justice par les vengeances de Jéhovah ! A vous que le célibat endurcit et que la luxure corrode, qui vivez grassement de l'autel et que la bêtise humaine redoute; à vous d'être sans pitié pour la pauvreté, sans entrailles pour les égarés de l'ignorance et pour les martyrs du travail. Oui, à vous le triomphe définitif de l'anarchie dont je viens de tracer le sombre tableau !

L'Assemblée de Versailles vous a pris d'abord pour complices, désormais vous l'inspirez et vous la dominez.

Loin de combattre votre domination délétère, le pouvoir la respecte et l'exalte (1).

Loin d'interdire le sol de la France à cette compagnie de Jésus, âme de l'Église, et qui la régit tout entière, le pouvoir lui donne asile : il ouvre ses bras paternels à la Némésis sacerdotale, chassée des autres Etats, il livre à ses haines et à ses discordes la patrie épuisée, comme s'il avait hâte de faire de cette moribonde une morte.

Oh ! oui, il n'est que trop vrai, vous triomphez.

(1) M. Victor Lefranc n'a-t-il pas dit dans son discours d'ouverture après l'exposition de Lyon : « Appuyons-nous avant tout sur le clergé ! »

C'est-à-dire appuyons-nous sur ce qui mine la France.

De quel aveuglement sont donc frappés les hommes qui nous gouvernent ? Comment oublient-ils ce qu'entre vos mains sont devenues la Pologne et l'Espagne ? Certes, ce n'est point l'esprit, l'imagination, ni le courage qui ont manqué à ces deux nations ; c'est la moralité, c'est la raison, c'est la fermeté des principes, trois forces vitales incompatibles avec le catholicisme. Si l'Italie échappe aujourd'hui à cette déchéance fatale des peuples catholiques, elle le doit à sa haine séculaire de la papauté et à son exécration des jésuites, qui n'ont cessé de gouverner l'Église depuis que la domination espagnole les implanta dans la péninsule.

XV

Comme j'achevais d'écrire ces pages, les journaux annoncèrent bruyamment qu'entre un discours à la Chambre, une négociation diplomatique, une expérience d'armes nouvelles et tous les troubles d'esprit inhérents au pouvoir, le chef de l'Etat avait trouvé le temps d'écrire un livre de philosophie. Bien qu'un peu alarmée de ce que l'improvisation implique de légèreté et de parti-pris dans une œuvre de ce genre, je tressaillis d'espérance. On ne poursuit pas ces recherches métaphysiques, qui tentèrent les plus grands génies de l'antiquité et des temps modernes, sans se passionner pour la vérité et se dégager des agitations politiques. Tout vrai philosophe

plane au-dessus des intérêts temporaires. Il se garde bien de prêter au dieu dont il parle, par induction et par sentiment (mais improuvable à la science) les passions humaines que lui attribuent les religions. Il se souvient des paroles de Pascal, ce fier penseur tourmenté, qui, après avoir cousumé sa vie à sonder le problème insondable, a écrit ces mémorables paroles : « La raison ne nous donne aucune connaissance démonstrative de l'existence de Dieu. On ne sait ni ce qu'il est, ni si il est. » Puis, dans son désespoir de l'impuissance de l'homme, en pareille matière, Pascal a conclu par cet effroyable aphorisme : « Il faut s'abêtir pour croire. »

Quel philosophe ne reculerait devant cette extrémité animale ? Est-il dans la destinée de l'humanité de s'abêtir pour glorifier un Dieu qui s'est éternellement dérobé ? Tous ceux qui l'ont affirmé, avec un orgueil bien autrement dangereux pour la société que l'humilité du doute, ont appuyé leurs arguments en faveur de son existence, non-seulement sur les passions humaines, mais, ce qui est pis, sur des intérêts privés et des penchants personnels. C'est ainsi que le chef d'Etat prétend nous prouver un Dieu consacrant ses propres idées politiques : « Il faut « donner, dit-il, un pendant à mon livre sur la propriété. « Je le prépare, c'est un volume contre le matérialisme ; « il n'y a pas loin entre les ennemis de Dieu et les en- « nemis de ceux qui possèdent. »

Eh quoi ! vous faites des ennemis de Dieu de ceux qui doutent comme Pascal a douté ! Et vous assimilez le respect qu'on doit au Dieu, que vous prétendez prouver, au

respect de la propriété! Vous associez la divinité qui, pour tous ceux qui la confessent, est d'essence immuable et éternelle, à la propriété, chose changeante et aléatoire. Donc votre Dieu ne sera point le Dieu des déshérités, qui aspirent à une destinée moins dure. Il aura pour croyants exclusifs les enrichis, n'importe la source de leur fortune! Dès que cette fortune est acquise, vous la déclarez sacrée à l'égal de Dieu même!

Monstrueux système.

Je doute qu'il apaise et fortifie les âmes. Ceux qui n'ont rien y verront un défi jeté à leurs misères. Ceux qui possèdent y trouveront une sanction prétendue divine de leur richesse; un droit en dehors du droit commun.

Jésus-Christ eût traité de pharisien ce Dieu politique si lestement introduit dans les querelles du jour.

Ne dirait-on pas que dans nos temps troublés chacun se fait gloire de répudier les sereines notions de justice et d'humanité, pures lueurs éparses à travers les âges dans les grandes œuvres philosophiques, y compris l'Évangile, si outrageusement dénaturé par le catholicisme?

Mais peut-être ne faut-il voir dans cet axiome métaphysique du chef de l'État que la plaisanterie d'un esprit sceptique et avisé basant l'existence de Dieu sur la nécessité impérieuse de sauvegarder la propriété.

XVI

Le livre que je publie aujourd'hui (1) devait paraître il y

(1) Voir les *Dévotes du du grand monde*, 1 volume, librairie Dentu.

a plus d'un an. L'introduction qu'on vient de lire aurait contenu à cette époque moins de faits et de déductions psychologiques. Mais peut-être l'aurais-je écrite, en ce temps, d'un style plus concis et plus ferme.

Depuis dix-huit mois, les deux excellents docteurs qui me donnent des soins se sont efforcé de me convaincre de cet aphorisme scientifique : « La vigueur de l'esprit fléchit quand celle du corps s'altère. » Pour moi, je les soupçonne en ceci d'un peu de matérialisme.

J'ai dit que j'avais été frappée, après les scènes sanglantes de la Commune, d'un mal dont la guérison fut déclarée impossible à moins d'un repos intellectuel absolu.

— « C'est un avertissement, » me répétaient chaque matin d'un ton grave les deux docteurs qui me disputaient à la mort.

Je leur répliquais en riant : « — A quoi bon votre *memento mortis*? Les souffrances que j'endure me disent assez que mon corps se détraque. Faut-il à son tour détraquer l'esprit en l'affaiblissant aux dépens du corps ? Oh ! je sens bien que l'esprit proteste et résiste par ses émotions et son activité. Mieux vaut que dans sa flamme il consume le corps que si celui-ci l'engourdissait pour prolonger sa végétation inconsciente.

Les anciens prenaient moins de souci que nous de la vie des fous et des idiots incurables. Ils avaient un culte plus pur de l'intelligence ; du jour où elle était éteinte, ils jugeaient la vie anéantie et le corps méprisable. »

Les deux docteurs souriaient à ces paroles, me jugeant

sans doute déjà un peu folle et, partant, apte à soumettre au repos mon esprit *troublé*.

Comme ce trouble ne se produisit jamais, je laissai ma pensée aller son train ordinaire. Impétueuse et patiente à la fois, elle força le corps malade à lui obéir. Je poursuivis lentement, mais sans désemparer, la composition de plusieurs livres. Le travail, unique et fidèle consolateur des chagrins de ma jeunesse, apaisa peu à peu les tortures du déclin. Ce duel, entre l'idée qui plane et la matière qui voudrait l'abattre, ne discontinua pas un seul jour. Il dure encore. Je m'y acharne avec l'altière espérance que ce souffle mystérieux, peut-être immortel, palpitant en moi comme un dominateur invincible, ne sera jamais vaincu par les angoisses de la chair. S'il fléchit durant la fièvre ou la léthargie du sommeil, il se relève après, plus indompté et plus tenace, et la lutte se poursuit, lutte sombre, ayant encore pourtant des voluptés qui raniment. Penser que nos facultés de sentir, d'aimer, d'admirer et de comprendre, au lieu de s'amoindrir, se sont complétées, défiant les années et les douleurs : c'est là une jouissance altière et intense, la dernière et la plus noble qu'on puisse goûter. Eh! qui donc voudrait l'échanger contre la bestiale vigueur d'un corps survivant à l'esprit?

A part la consolation que nous y puisons, l'exercice régulier et incessant de nos facultés intellectuelles, loin de les affaiblir, les fortifie et les perfectionne.

J'ai vu des enfants, doués d'une rare intelligence native, que leurs mères, trop exclusivement soucieuses de

leur santé, soumirent à une paresse d'esprit dissolvante. Ils sont devenus des êtres indécis et puérils sans initiative dans la pensée, sans courage dans l'action.

J'ai connu une jeune femme dont les yeux pleins d'éclat ont enflammé bien des cœurs. Par crainte de rougir ces beaux yeux, elle s'est interdit de lire, d'écrire, de broder et de dessiner. Insensiblement sa vue s'est engourdie ; aujourd'hui elle est presque aveugle.

J'avais un ami obligeant et bon, d'une cordialité sans égale ; il ne s'apitoyait pas sur les misères d'autrui, mais il était toujours prêt à les secourir. Il fut soudainement frappé de ce que les médecins appellent une congestion cérébrale. La perturbation des organes ne dura que quelques minutes, puis l'ouïe et la parole fonctionnèrent de nouveau sans altération. La Faculté, comme toujours en pareil cas, décréta le traitement abrutissant que je viens de combattre. Très-désireux de vivre, et peu soucieux en tout temps des perceptions idéales, le malade exagéra le régime prescrit : il repoussa toutes les émotions, se désintéressa des sentiments publics et privés, refoula tout élan d'indignation ou de pitié.

Son corps est redevenu robuste et agissant, son entendement suffit à ses affaires courantes. Ceux qui ne font que l'entrevoir, le complimentent sur sa santé florissante, et il répond convaincu : — « Je ne me suis jamais mieux porté. » — Mais en réalité son esprit et son cœur sont paralysés. Si on fait appel comme autrefois à sa bonté, il vous répond par un sourire narquois, qui vous irrite d'abord, mais on est aussitôt désarmé par le regard

presque hébété de son œil atone: il ne voit pas les larmes des yeux émus qui le considèrent ; il ne distingue plus l'indifférence de la sympathie, le juste de l'injuste, le beau de l'abject. Il serre les mains de ceux qu'il méprisait autrefois et laisse retomber celles de ses amis les meilleurs.

Sa décomposition morale, incurable, me causa un attendrissement profond. Mais je cessai de le revoir, car je ne me sentais pas le courage, si un éclair de lucidité lui était revenu, de lui donner le conseil stoïque que je me serais donné à moi-même : — faire du corps inutile un cadavre.

Comme antithèse de ce corps sans âme, je suis presque devenue un esprit sans corps. Ma voix est restée tremblante, mes jambes fléchissent, mon visage est pâle et amaigri; mais, à travers ce dépérissement, je sens une force intellectuelle ascendante ; n'est-ce pas là une induction en faveur de l'âme immortelle, bien autrement convaincante que les arguments des métaphysiciens politiques? — Je dirais oui, si je n'avais vu autour de moi tant d'âmes anéanties avant la mort.

Malgré mon doute, je continue mon *vivifiant* régime, au grand effroi de mes deux chers docteurs, l'un médecin et l'autre chirurgien.

Le 1er janvier 1872, je dus subir une opération atroce (1). Je pensais durant mon supplice à tous les morts de cette année sinistre qui venait de finir. Je les évoquais ; je m'inspirais de leur courage et de leur dédain de la vie. Je parlai d'eux au chirurgien, lorsqu'il eut fini sa besogne,

(1) D'un anthrax dans la tête.

pendant qu'il essuyait le sang de son bistouri. — « Fort bien, me dit-il, vous êtes brave ; mais maintenant il faut dormir, cesser de parler et de penser. » — Et il m'administra un soporifique.

Le silence était possible ; il avait la douceur du recueillement ; mais comment dormir, comment ne pas songer à tous ces fantômes sanglants et livides dressés par milliers autour de mon lit ? Ils semblaient menacer l'année nouvelle qui commençait insouciante et joyeuse. Quelques spectres plaintifs de femmes murmuraient à mon chevet : — « Tu penses à nous dans tes souffrances, mais Paris nous raille et se divertit : écoute comme il nous oublie ! » — J'entendais, s'alternant au roulement des voitures, des cris d'ivrognes, des chants obscènes et les airs de danse des orchestres voisins. Le sommeil ne venait pas, mes yeux grands ouverts, poursuivaient la vision funèbre. L'essaim, toujours croissant des ombres éperdues remplissait ma chambre trop étroite pour le contenir. J'étouffais, par cette froide nuit, sous mes couvertures, où de petites larves d'enfants décharnés s'étaient blotties pour se réchauffer ; l'insomnie enflammait ma blessure, je me soulevai résolue ; je m'assis sur mon séant, et, pour que l'hallucination ne fût pas la plus forte, je l'étreignis et la condensai dans les strophes qu'on va lire :

Hontes, forfaits, douleurs que l'histoire enregistre,
Cataclysmes publics, intimes désespoirs,
Sans trève en cette année exécrable et sinistre,
Vous vous êtes heurtés sous des cieux froids et noirs.

Que de meurtres hideux ! par le feu, par l'épée !...
Les foules ont rugi comme des éléments.
Mon âme se débat dans l'atroce épopée
Où l'opprobre se mêle aux épouvantements.

Ténèbres ! doute, effroi des causes les plus saintes,
Peur des justiciers, et mépris des sauveurs,
A la foi des grands cœurs lamentables atteintes,
Voir la loi qui du crime emprunte les saveurs.

Tremblant d'être accusé, redoutant d'être juge,
On ressent de la mort l'attrait vertigineux.
Quand vivre est infamant, la mort est un refuge,
Le seul calme, peut-être, et le seul lumineux.

Dans ces lâches conflits, broyant comme une trombe
Les forts sous les couards, les bons sous les pervers,
A l'avilissement on préfère la tombe,
Au contact des abjects la morsure des vers.

La dignité n'est plus qu'en l'éternel silence.
J'ai l'horreur des vivants et la terreur du bruit.
Vers moi de l'infini le grand souffle s'élance,
Des spectres par essaim m'enveloppent la nuit.

Oh ! qu'ils font peine à voir sortant des sépultures,
Tous ceux que cette année engloutit dans son cours !
Sur leur sein, sur leur front, ils montrent des blessures,
Qui ne se ferment pas et qui saignent toujours.

Au cœur des plus cléments, des plus fiers, des plus dignes,
Grondent d'amers dédains et d'acerbes courroux ;
Mornes accusateurs, ils échangent des signes ;
Leurs yeux sont des poignards qui se lèvent sur nous.

D'autres, amas confus d'innombrables atomes,
Sortent tumultueux des noires profondeurs :
C'est tout un peuple... hélas ! un peuple de fantômes.
Encor stigmatisés des vivantes hideurs :

Les misères, la faim, la débauche, les haines,
Fardeaux par les heureux toujours multipliés....

Ces sombres défilés des détresses humaines
M'attirent vers ces mor' ue tous ont oubliés.

Je voudrais, apaisant es mansuétudes
Leurs restes irrités, dont es vengeurs naîtront,
Les coucher sur le so. es tièdes solitudes,
Où les rayons d'en haut glisseraient sur leur front.

Ici, leur fosse humide, au couvercle de brume,
Que piétine la joie, insultant à leurs pleurs,
M'épouvante..... Le froid les ronge et les consume,
Leur souffrance survit ! — Je veux finir ailleurs.

Oui mourir ! mais mourir sur le sein de Cybèle,
Sur une rive en fleurs que caresse un air pur ;
Puis renaissant soudain de la mere immortelle,
Luire dans ses clartés, flotter dans son azur.

XVII

Maintenant, passons à des sujets moins lugubres.

Comme transition, je finirai cette longue causerie avec mes lecteurs en leur faisant part d'une idée bouffonne qui vient de traverser mon cerveau.

L'assemblée de Versailles, exténuée, plus encore par ses passions et ses querelles que par ses travaux et ses soucis patriotiques, s'en est allée en vacances.

Ils sont partis insoucieux, tous ces parleurs retentissants et vides, avant d'avoir cherché, trouvé et proclamé une solution qui pacifie la France. Les voilà sous les verts ombrages, au bord de la mer, dans les régions vivifiantes des Alpes ou des Pyrénées; ils se délassent et se raniment, ils assainissent leur corps, sinon leur esprit; ils puisent

aux champs des forces nouvelles pour intriguer et pour parler encore.

Eh bien, cette halte en face de la nature, je la leur envie ; j'en voudrais ma part. Je leur prendrais, si ce vol était possible, les jours de repos qui leur sont donnés.

— « Une trève à mes efforts épuisés !

— « Un apaisement à mon cœur malade ! »

Ce double cri m'échappe chaque soir en regardant les étoiles. Elles projettent sur mon front des lueurs dorées tentatrices. On dirait ces grands sequins d'Orient dont les almées se font des colliers. Sans parler, je leur avoue mon souci : — « Transformez-vous, tombez du ciel et remplissez d'un peu d'or la bourse du poëte ! » — Mais aussitôt elles filent dans l'éther comme pour me railler et me dire : — « Comment demandes-tu à l'idéal ce qui est du ressort de la matière ? »

Je songe alors à un moyen plus pratique et cependant innocent. L'innocence en fait de choses pratiques est si rare qu'on le répute impossible.

Dans ma perplexité, je pense à toi, ô docte Académie française ! et je t'adresse, à brûle-pourpoint, cette question indiscrète : — « La Vérité est-elle au nombre des vertus que tu couronnes ? » — Tu te tais ; ton silence m'avertit que ma question te semble insidieuse. Prudemment méfiante, tu voudrais savoir d'abord si mes paroles ne cachent pas un piége.

— « Eh bien, écoute, je serai sincère, car je m'inspire de cette vertu que j'espère te voir couronner dans mon livre.

Par quatre fois, dans ma jeunesse, j'ai senti à Paris ces avant-goûts de la mort que je n'ai pu combattre qu'en fuyant. — Rester immobile aux lieux où l'on a trop souffert, c'est un suicide lent, mais certain.

Je me souviens d'une humble ouvrière de Lyon, épuisée par l'assidu labeur du tissage. Elle alla consulter le premier médecin de la ville. — « Vous pouvez guérir, lui dit-il, mais à la condition de faire tous les jours une promenade à cheval. » — L'ouvrière comprit cette sentence de mort ironique. — « Un cheval! un cheval! se répétait-elle tristement, comment hélas! se procurer un cheval? »

Mieux inspirée que la pauvre fille, au lieu de consulter la Faculté, ô bonne Académie, dans mes jours de détresse, je consultai le programme de tes prix de poésie, et (comme disent encore quelques-uns des tiens) par quatre fois j'enfourchai Pégase. — « Ne piaffe pas trop fort, murmurai-je craintive; ne hennis pas trop haut, redoute les écarts, évite les culbutes et fais-moi atteindre le but assigné. » — Le coursier indompté se fit obéissant et timide; il emboîta l'amble académique, et, par quatre fois, tu n'as pu l'oublier, ô mémorable assemblée! tu m'accordas le grand prix de la course (1).

Pour la cinquième fois, j'espère en toi et je songe à t'envoyer un livre dédié à la vérité. De là ma question

(1) Je n'ai concouru que quatre fois pour le grand prix de poésie, et toutes les fois, mes poèmes ont été couronnés: 1° *le Musée de Versailles*; 2° *Molière*; 3° *la Colonie de Mettray*; 4° *l'Acropole d'Athènes*. On sait que le concours est anonyme. Le nom de l'auteur est inscrit dans un billet cacheté, joint au manuscrit. Ce

préalable : — « La vérité est-elle au nombre des vertus que tu couronnes? »

Ce bref discours, plein d'humilité, ne tira point la superbe assemblée de son dédaigneux silence.

Rien ne désarçonne un orateur comme le mutisme de son auditoire.

— Bien m'en prit de vous avoir mis, chers lecteurs, en tiers dans mon espérance. Vous intervintes en ce moment par un bruyant éclat de rire.

Je me flattai d'abord que vous riiez de l'omnipotente assemblée, mais vous brisâtes soudain mon illusion en vous écriant :

« Oh ! pour le coup, tu divagues! Tes deux docteurs l'avaient prévu, ce n'a été qu'une affaire de temps. Tu as jugé avec lucidité l'Assemblée de Versailles, et maintenant, prise d'égarement, te voilà courbée, une supplique à la main, devant l'Académie, qui n'est qu'un diminutif du corps politique offensé par toi. Tu oses lui parler de vérité, oubliant, qu'à l'exemple de l'Assemblée, l'Académie a sanctionné de tout temps cette pudibonde maxime : *Toute vérité n'est pas utile à dire.* L'Académie est bonne fille ; elle a caressé tous les régimes ; elle répudie, comme périlleux, les principes immuables, et partant la vérité absolue.

— « Mais pouvez-vous nier, rigoureux censeurs, que

billet n'est ouvert qu'après le jugement du concours. Avant mo aucune femme n'avait remporté le premier prix ; quelques-unes avaient obtenu l'accessit. Ceux qui tiendraient à vérifier l'authenticité de ces très-petits faits littéraires, n'auraient qu'à consulter les archives de l'Académie française.

l'Académie n'ait eu sous l'Empire des velléités d'indépendance ?

— « Oui pour retomber aussitôt dans sa servilité habituelle. Elle a repoussé Théophile Gautier, un vrai poëte, sous prétexte qu'il était un des courtisans de César ; mais en revanche elle a cajolé Ollivier : elle lui a tendu ses bras tremblotants et elle a pressé sur son cœur molasse ce cœur léger. »

— « Êtes-vous sans pitié pour la confusion que lui cause cette faiblesse inconsidérée ? Elle voudrait bien aujourd'hui pouvoir fermer au nez de son greluchon compromettant les portes du palais Mazarin. »

— « Qu'elle vient d'ouvrir, avec une égale ardeur, au duc d'Aumale, nouvelle équipée qui l'embarrassera demain tout autant que l'autre. »

— « Je ne puis disconvenir qu'elle s'est montrée dans le choix de ces deux élus un peu folichonne. »

— « Et tu rêves de la ramener à la raison et à la dignité en lui offrant ton sinistre tableau de l'anarchie des esprits en France ? Mais, évidemment, c'est être à ton tour frappée d'hallucination. Tu oublies donc que l'inexorable miroir de la vérité est toujours brisé par ceux qui ont intérêt à ne pas s'y voir ? Niaiserie que s'imaginer qu'on ramènera Belise à la pudeur en lui montrant le reflet de sa décrépitude ! Laisse donc la Belise académique pourchasser en paix ses Trissotins politiques ou ses Vadius cléricaux. »

— « Mais ! alors, stoïques lecteurs, où trouver un

cheval? comment m'enfuir? comment revivre? Vous pulvérisez avec vos épigrammes ma plus consolante illusion. »

— « Libre à toi, si tu y tiens, de te faire brûler vive, sous la forme de ton livre, par la main de monseigneur Dupanloup. »

— « Littré me protégera, sous peine de renier ses doctrines. »

— « Quels sont les hommes de ce temps qui mettent leurs actes d'accord avec leurs doctrines? »

— « A défaut des académiciens vivants, deux des plus grandes ombres de leurs prédécesseurs prendront ma défense. »

— « Les spectres les plus glorieux ne sont plus respectés de nos jours. On en rit de peur d'en être raillé! »

— « On ne rit pas si imprudemment des altiers fantômes de Voltaire et de La Bruyère! Que de fois leurs superbes ricanements ont fait tressaillir leurs débiles successeurs assoupis sur leurs siéges élastiques! »

— « Quelle présomption est la tienne de penser que ces deux esprits immortels s'intéressent à ton œuvre éphémère! »

— « Non à l'œuvre, mais aux principes qu'elle affirme et qui furent les leurs. »

— « Soit, poursuis ta folie inoffensive; tu verras bientôt, pauvre voyageur harassé, que tu n'as poursuivi qu'un mirage. »

— « Que faire? »

— « N'est-ce pas assez discourir? »

— « Votre conseil me fait réfléchir. Mais laissez-moi, avant d'y céder, vous citer un proverbe arabe : « *Un conseil coûte moins à donner qu'un bakchich.* »

— « Qu'est-ce à dire ? »

— « Vous n'avez qu'à le vouloir, ô sympathiques lecteurs, et vous remplacerez pour moi l'Académie française. Multipliez-vous, afin de multiplier les éditions de ce livre. Prônez-le un peu, achetez-le beaucoup, et avant un mois j'aurai mon cheval. »

Paris, septembre 1872.

APPENDICE

Pour prouver l'immutabilité de mon opinion sur ce que deviendra la République entre les mains des monarchistes, je crois devoir reproduire ici la lettre que j'adressai à un de mes amis, avocat à Constantinople, quelques jours après les sinistres événements de Mai. Cette lettre parut en juin 1871 dans les journaux d'Italie, d'Angleterre, de Belgique, de Suisse, du Grand-Duché de Luxembourg, etc.

L'heure est venue, j'imagine, où je puis la publier en France. Je la donne ici telle qu'elle fut écrite sous l'impression des horreurs d'une guerre fratricide dont je fus le témoin et dont je faillis être la victime. J'y laisse même subsister les passages que j'ai reproduits dans les pages qu'on vient de lire.

Paris, 13 juin 1871.

Cher monsieur et ami,

C'est une échappée de la mort qui vous écrit. Les journaux vous auront appris que j'avais été blessée par l'explosion de la poudrière du Luxembourg. Mais ce qu'ils ne vous ont pas dit, ce sont les détails des scènes effroyables du drame sinistre et sanglant auquel j'ai été mêlée durant huit jours.

Votre lettre, très en retard, m'était parvenue vers le 15 mai (quant au journal où vous avez publié une de mes lettres, je ne l'ai reçu qu'il y a trois jours); je me disposais à vous écrire le 21 mai, lorsque j'appris le soir que l'armée de Versailles, maîtresse de plusieurs forts, entrerait probablement pendant la nuit à Paris. Le tocsin et le rappel se faisaient entendre de toutes parts. Le lundi matin 22, les barricades se dressaient dans toutes les rues. Je sortis voulant voir par moi-même ce qui se passait à la *gare Montparnasse*, dans le voisinage de la rue Vavin, où je demeure. Les Versaillais, maîtres de cette gare, tiraient, à couvert, sur les fédérés qui avaient élevé en face dans la rue de Rennes une formidable barricade; j'assistai au combat durant une demi-heure, puis, voyant les balles dévier de mon côté, je m'éloignai pour ne pas en être

atteinte et me dirigeai vers la rue Vaugirard, le long des grilles du Luxembourg. Là encore le feu commençait ; je rentrai chez moi et ne tardai pas à voir s'élever trois barricades dans la rue Vavin. J'observai la lutte de mes fenêtres tout le reste du jour et une partie de la nuit. Le mardi l'attaque et la défense redoublèrent de frénésie ; canons, mitrailleuses et chassepots croisaient leurs décharges sous mes fenêtres. A ce bruit sans trêve, se mêlaient les cris des combattants frappés à mort ; je les voyais passer sur des civières, d'où ruisselait le sang ; quel spectacle horrible ! Français contre Français ! égale bravoure des deux côtés. Les insurgés se battaient en désespérés. Le soir vers dix heures je vis monter dans le ciel, comme un volcan en pleine éruption, l'incendie de nos grands monuments qui illuminait la nuit ; c'était d'une horreur sublime. La lutte redoublait d'acharnement sous mes fenêtres, les balles frappaient les vitres, les obus effondraient les murs. Dans la matinée du mercredi 24, la mitraille fit trêve un moment ; je regardai dans la rue ; cinq maisons brûlaient ; l'incendie semblait envahir déjà celle que j'habite ; les soldats de Versailles venaient de s'emparer des barricades de la rue. On s'efforçait de toutes parts d'éteindre le feu des maisons incendiées. Vers midi un nouveau sinistre vint mettre le comble à notre épouvante ; l'explosion de la poudrière du Luxembourg éclata et brisa les parois et les volets des fenêtres. J'étais dans ma salle à manger dans laquelle s'engouffra comme une petite nuée de feu chargée de poudre. Je fus comme foudroyée, et, tandis que je me relevais, blessée au bras et à la hanche, ma sonnette retentit bruyamment. La propriétaire de la maison venait m'avertir que l'incendie nous gagnait et que si je voulais sauver mes papiers et quelques valeurs, je n'avais pas une minute à perdre. Ce fut là un moment d'angoisse suprême. J'étais seule chez moi, ma servante depuis trois jours n'avait pu rentrer au logis d'où elle était sortie le lundi matin. Aidée du portier, je jetai pêle-mêle dans une malle ce que je pus rassembler et nous descendîmes dans les caves où tous les locataires de la maison cherchaient un asile. Bientôt nous apprîmes qu'une fausse alerte nous avait été donnée et que l'incendie n'avait pas encore atteint la maison. Je me déterminai alors à passer à travers la rue Vavin en flammes et à courir me réfugier dans une maison de la rue Montparnasse. Je m'y rendis les vêtements en désordre, échevelée, le poignet droit en sang, au bruit des détonations qui continuaient dans tous les quartiers circonvoisins. Vers deux heures, ce mercredi 24, je vis défiler dans la rue Montparnasse plusieurs généraux à

cheval et en grande tenue; des canonniers les suivaient traînant leurs pièces.

J'étais brisée, anéantie de douleur et exaspérée de colère contre tous ceux qui, dans les deux camps, ont poussé à de telles catastrophes notre malheureuse France. Le gouvernement, qui n'avait rien su prévoir, devait à tout prix circonscrire l'insurrection au début, la désarmer par des concessions, lui jeter au besoin des milliards, plutôt que de lui laisser brûler Paris, plutôt que d'exposer la vie de plus d'un million d'habitants !

Vers le soir de cette journée du mercredi nous dûmes descendre dans la cave (avec de tout petits enfants dont un à la mamelle) pour échapper aux éclats des bombes qui tombaient sur les toitures. Je souffrais beaucoup de ma blessure à la hanche; impossible de passer la nuit dans cette cave assise sur un baquet. Bravant le péril des obus, je montai dans une chambre et m'étendis sur un lit. Je m'endormis durant deux heures ; j'étais accablée de lassitude n'ayant pas dormi depuis quatre nuits. Eveillée par des détonations de plus en plus formidables, je m'habillai et j'allai m'asseoir sur la terrasse dominant un petit jardin tout en fleurs qu'ombragent quelques grands arbres; le ciel radieux, étincelant d'astres, était bleu du côté de l'Ouest, tandis qu'à l'Est, au Sud et au Nord les lueurs des incendies l'empourpraient. C'était d'une beauté qui terrifiait.

Dans le cadre étroit du petit jardin tout était calme et riant. Le croissant de la lune semblait suspendu à la cime d'un grand frêne, le coq chantait annonçant le lever du jour ; les fleurs exhalaient leurs parfums suaves qui se mêlaient à l'âcre odeur de la fumée de la poudre planant sur tout Paris.

Je sortis à 5 heures du matin de la maison où je m'étais abritée, pour aller m'informer si rien n'avait péri chez moi. J'espérais m'y reposer un peu, mais le fracas des bombes et les gigantesques incendies rendaient toute tranquillité impossible. Cette journée du jeudi fut pleine d'angoisse; la lutte continuait féroce et barbare. Le lendemain (vendredi), le canon grondait au loin et la fusillade tout près de moi, dans le jardin du Luxembourg où treize cents insurgés, parmi lesquels se trouvaient des femmes et des enfants, furent exécutés ce jour-là.

A une heure du matin, je vis passer dans la rue les tombereaux où s'entassaient les cadavres qu'on menait au cimetière *Montparnasse* ; par une fenêtre donnant d'un autre côté, j'aperçus au loin l'attaque des forts de *Bicêtre* et d'*Ivry*, dont

le bombardement était entrecoupé de titaniques explosions. Le samedi la lutte n'était pas terminée et vers le soir une nouvelle épouvante se répandit dans tout le faubourg Saint-Germain. Les docks de la Villette étaient en flammes; les colonnes de feu montaient si haut que Paris entier paraissait incendié.

L'insurrection ne fut complétement vaincue que le dimanche à trois heures; alors un silence de mort s'étendit sur notre capitale en ruines, silence qu'interrompaient, par intervalle, les décharges des chassepots fusillant les insurgés dans les squares, les places, les jardins et les cimetières.

D'horribles détails m'arrivaient de toutes parts: aux Champs-Elysées où les insurgés vaincus furent désarmés en très-grand nombre, on les avait fusillés en masse au moyen de mitrailleuses; quelques survivants d'entre eux se redressèrent sur les tas des cadavres de leurs compagnons et découvrant leur poitrine crièrent aux soldats exécuteurs : « Frappez! vous nous avez oubliés! »

Sur la place de l'Hôtel-de-Ville, où l'on m'assure que dix mille fédérés tombèrent durant la lutte, un témoin oculaire a vu jeter pêle-mêle en un énorme et un même monceau les morts et les blessés de l'insurrection. La preuve que ceci n'est point une fable lugubre se trouve dans le récit suivant reproduit par tous les grands journaux de Paris (le *Temps*, le *Siècle*, etc., etc., du 9 et 8 juin) :

« Au square de la Tour Saint-Jacques, où les ensevelissements ont été, comme partout, très- hâtivement faits, et souvent aux heures nocturnes, on a vu deux bras qui sortaient de terre.

« La peur a gagné quelques habitants, et les légendes commencent à circuler relativement aux gémissements que couvrent les bruits du jour, mais que la nuit aurait permis d'entendre. Des hommes incomplétement tués et jetés avec l'amas des morts dans les fosses communes, auraient lutté dans une horrible agonie sans être secourus.

« Au cimetière Montparnasse, qui est surplombé par toute la rue de la Gaité, ces blessés enterrés sans constatation suffisante du décès, auraient été nombreux.

« La panique est dans le quartier. Nous avons constaté les mêmes frayeurs et les mêmes récits aux environs du Père-Lachaise, du cimetière Montmartre et plus particulièrement au cimetière qui avoisine le Trocadéro. »

Est-il dans les guerres les plus barbares de l'antiquité un plus navrant épisode?

On élève au nombre de trente mille les insurgés qui ont péri dans la lutte (depuis le 18 mars) ou ont été fusillés (1).

L'armée régulière a perdu, dit-on, dix mille hommes. Quarante trois mille prisonniers fédérés, compris les enfants et les femmes, ont été conduits à Versailles à pieds et enchaînés pour y être jugés. Dans le nombre se trouvaient plusieurs journalistes impurs souteneurs des excès de la Commune; mais parmi lesquels il nous semble insensé de confondre M. Rochefort, (on ne parle rien moins à Versailles que de le condamner à

(1) On a fusillé sans distinction, d'une façon sommaire et furieuse. Il suffit de citer le récit suivant, que viennent de publier plusieurs journaux pour donner une idée de ce qu'ont été ces exécutions. Combien d'autres malheureux sont tombés ainsi victimes d'une erreur de la foule barbare, de la frénésie des soldats qui n'ont pas même songé que beaucoup de combattants, surpris sur les barricades, avaient été forcés de se battre *sous peine de mort*, par le *Comité de Salut public*!

« Tout le monde se rappelle que plusieurs journaux avaient annoncé la mort de Billioray, membre de la Commune, arrêté dans la journée du 26 mai, sur l'avenue Labourdonnaye et fusillé à l'Ecole militaire.

» Or il est notoire que Billioray n'a été pris que dans les premiers jours de cette semaine et qu'il est à Versailles, où il attend son jugement.

» Voici des détails sur l'exécution du malheureux qui a été victime de sa ressemblance avec Billioray. Ces détails nous sont communiqués et garantis par un médecin militaire qui a assisté à l'exécution, et un lieutenant d'artillerie qui a vu le cadavre.

» Le 26 mai vers deux heures de l'après-midi, un individu assez bien mis, qui passait sur l'avenue Labourdonnaye, fut entouré par la foule qui se mit à crier : C'est Billioray, membre de la Commune!

» Une patrouille du 6e de ligne, qui passait dans co quartier, arrêta le prétendu Billioray et le mena à l'Ecole militaire.

» La foule suivit, hurlant toujours : C'est Billioray!

» Le malheureux avait beau protester, les clameurs étouffaient sa voix.

» L'officier devant lequel il fut conduit, convaincu de son identité par tant de témoignages différents, ordonna son exécution immédiate.

» — Mais je vous jure que je ne suis pas Billioray, protestait l'infortuné; je suis Constant. J'habite tout près d'ici, au Gros-Caillou; allez plutôt demander aux voisins.

» — Il ment, le lâche, vociféraient les assistants; c'est bien Billioray, nous en sommes sûrs.

» Et une foule d'individus, qui jamais de leur vie n'avaient vu

mort, à la déportation ou au bagne!!) et surtout M. Paul Meurice, directeur du *Rappel*, un des censeurs les plus énergiques de tous les actes criminels de la Commune.

Sur cette masse de quarante-trois mille prisonniers conduits à Versailles, un triage s'est fait, un certain nombre reconnus innocents ont été relaxés. Tous les autres ont été dirigés sur nos ports de mer pour y être jugés. A ce propos je dois copier ici une scène d'horreur reproduite par les journaux d'hier.

Un journal de province, le *Nogentais*, parle d'une tentative de révolte qui a eu lieu dans un train d'insurgés prisonniers, près de la station de la Ferté-Bernard.

« Le train avait dépassé la gare de 200 mètres à peine, quand des cris, des vociférations partirent de plusieurs wagons dans lesquels étaient entassés un certain nombre de ces misérables. Le chef de l'escorte de police fit arrêter le convoi; à l'ordre de faire silence, les prisonniers répondent par des invectives, des insultes, et l'on s'aperçoit que des tentatives sont faites pour briser les planches de leurs prisons. Les agents descendent, se rangent sur la voie... cinquante coups de revolvers retentissent, tirés à travers les trous à air... le signal est donné, et le train repart à toute vapeur; au Mans, la locomotive est vite changée, et le convoi roule jusqu'à destination. »

Tirer dans le *tas* de ces prisonniers qui ne sont encore que des *accusés*, n'est-ce pas enfreindre toutes les lois de l'humanité et de la justice? Au nombre de ces révoltés (révoltés par

---

le membre de la Commune, hurlaient plus fort que les autres: C'est Billioray!

» L'officier donna l'ordre de procéder à l'exécution. On garotte la victime, qui se débattait énergiquement, et on le fusille à bout portant.

» Le soir, on envoya son cadavre avec une foule d'autres à Issy, pour y être enterré.

» Le caporal qui commandait l'escorte du convoi, disait à un de nos amis, en lui montrant le cadavre du faux Billioray.

» — Le misérable! il est mort lâchement, il se traînait à genoux!

» Aujourd'hui, que le vrai Billioray est arrêté, il a bien fallu convenir qu'on s'était trompé, et les papiers trouvés sur l'infortuné dont nous venons de raconter l'exécution ont prouvé qu'il s'appelait réellement Constant, et que c'était un citoyen honnête, un brave père de famille, établi mercier au Gros-Caillou et qui est toujours resté étranger à nos luttes politiques. »

la parole et impuissants à l'action), il pouvait se trouver, et il se trouvait à coup sûr, des innocents silencieux et résignés à leur sort. La loi, par cela seul qu'elle est la loi, peut-elle se souiller de ces actes atroces?

Je ne me dissimule pas qu'en exprimant cette pitié, et même en la bornant aux *innocents*, qui se trouvaient certainement dans un si grand nombre d'accusés, je m'expose, à cette heure d'effarement général, à être soupçonnée d'une sorte de complicité morale avec les criminels abominables qui ont déshonoré la cause sacrée de la République; cette crainte ne saurait enchaîner ma parole. Au milieu de la *terreur blanche* qui règne aujourd'hui et semble pousser à la démence la plupart des cœurs et des cerveaux de la France, je rougirais d'étouffer dans mon âme tout sentiment humain et de m'épouvanter égoïstement sur moi-même. J'ai d'autant plus le droit de parler ainsi, que, témoin et observateur, depuis le 18 Mars, de la marche de l'insurrection, je n'ai pas cessé d'en réprouver toutes les violences, dans des lettres adressées durant deux mois, chaque jour, à mes parents et à mes amis (lettres que je pourrais publier au besoin). J'écrivais à vous-même, mon cher monsieur, le 27 mars, ma réprobation du crime commis à Montmartre, et de la collision sanglante de la place Vendôme, mais à cette époque je croyais (et je persiste à croire) que les deux cent mille insurgés ralliés à la Commune n'étaient pas tous des scélérats monstrueux; le plus grand nombre, à mon avis, faisaient partie de cet héroïque peuple de Paris, qui avait fait preuve, durant un siége de cinq mois, de tant de patriotisme et d'abnégation. Epuisés par les privations et les souffrances morales, humiliés par une paix fatale, surexcités par les voix des journaux et des clubs, par le maniement des armes, et il faut ajouter par l'abus de l'alcool, qui depuis dix mois a presque exclusivement abreuvé et soutenu la force fébrile de ces malheureux, je pensais et je pense encore qu'il y avait parmi eux des éléments d'énergie et de courage qu'un grand homme d'Etat aurait tenté et peut-être réussi à mettre à profit pour le salut de la France.

Les premiers jours de l'insurrection, les fédérés (à part le crime et la collision rappelés plus haut) ne songèrent qu'à se battre contre ceux qu'on leur dénonçait comme les violateurs de la République. Pas un excès ne fut alors commis dans l'intérieur de Paris. L'exécution des otages et la destruction de nos monuments n'ont été perpétrés qu'à l'heure suprême du désespoir. Faire retomber ces exécrables forfaits sur la masse des insurgés, ce serait égarer l'histoire. C'est sur quelques chefs

de la Commune que doit rejaillir cette épouvantable responsabilité. La plupart de ces chefs, sans convictions et sans principes arrêtés, étaient d'avance les traîtres et les assassins de la cause, d'ailleurs mal définie, qu'ils prétendaient défendre : plusieurs sortaient des égoûts de la police et des corruptions de l'Empire; ils s'étaient formés dans la presse gagée par Napoléon III, et à coup sûr plusieurs étaient restés les agents secrets de l'ex-Empereur.

Les disputes, rendues publiques, qui éclatèrent bientôt entre les membres de la Commune, ne laissent aucun doute à cet égard. A ces chefs corrompus, avilis ou incapables, s'adjoignirent, vers la fin de la lutte, des éléments plus sinistres et plus odieux encore. On a soupçonné, non sans vraisemblance, la coopération de la Prusse dans les folies et les crimes des dernières semaines de la Commune. Le jour où la colonne, qui attestait nos gloires militaires, fut abattue (comme pour satisfaire à un ordre secret de nos ennemis), un grand nombre d'officiers prussiens, en habits civils, se promenaient dans Paris ; sortie par hasard, j'en reconnus plusieurs que j'avais vus les jours précédents à Saint-Denis. Certes, il va sans dire que ces braves qui assistaient en témoins radieux à cet acte de démence n'avaient rien de commun avec les Prussiens subalternes et secrètement associés aux excès des chefs les plus tarés de l'insurrection. L'Angleterre avait aussi envoyé à Paris le contingent de ses sociétés secrètes, et dans les derniers jours les mains infâmes des Rigault et de quelques autres n'hésitèrent pas à recruter dans les maisons de détention d'hommes et de femmes les assassins des otages et la légion des pétroleuses.

Le juste épouvantement des dernières scènes de ce sinistre drame a été tel que les plus éclairés et les plus hardis n'osent pas en constater la marche, les alternatives, les péripéties, et, terrifiés par les catastrophes du dénouement, en font retomber toute l'horreur sur les personnages qui y figurèrent : ils oublient l'enchaînement des circonstances qui ont pu faire que des personnages, sans moralité et sans valeur politique, ont été durant deux mois les maîtres absolus de Paris; ces circonstances leur échappent ou ils redoutent de les dévoiler.

« La cause ! la cause ! s'écrie Shakespeare, la cause a la responsabilité de l'action. »

Cette cause, nos hommes d'État et nos politiques de journaux la découvrent après coup, dans l'organisation formidable de l'*Internationale*, dont je ne sache pas que jusqu'à ce jour ils eussent étudié les menées, ni signalé l'avénement possi-

ble; s'ils connaissaient cette association, aussi menaçante pour un gouvernement mal assis, comme l'est à cette heure celui de la France, que le fut pour Rome, dans l'antiquité, la guerre des esclaves, c'était à ceux qui ont pris en mains nos destinés d'en conjurer le péril. Au lieu de cela, ils ont précipité le conflit sanguinaire en le défiant au début, puis en le raillant, l'attisant, l'excitant jusqu'à la rage, jusqu'à l'impossibilité d'un compromis humain.

Ainsi font les toréadors imprudents qui affrontent et harcèlent un taureau furieux.

Aujourd'hui que Paris est en ruine, comme le fut Rome après le sac d'Alaric; aujourd'hui que chaque rue, chaque mur, chaque pavé a reçu son stigmate de sang, ces prétendus hommes d'État, pour tromper l'Europe sur leur incapacité flagrante, s'efforcent de lui inoculer la terreur du spectre de l'*Internationale!* Ils tentent d'épouvanter l'Angleterre, l'Italie et jusqu'à l'Allemagne, en leur prédisant des catastrophes pareilles à celle qu'ils ont eux-mêmes déchaînées sur la France. L'Angleterre pourrait leur répondre par l'exemple récent de sagesse, de fermeté et de concession tout à la fois clémentes et politiques qu'elle a donné au monde en déjouant et pacifiant la conjuration des fénians.

L'Italie, elle aussi, fut menacée d'une crise imminente, au jour néfaste de Mentana, quand contrainte par la France, elle dut, humiliant son orgueil national, renier et désavouer ses plus intrépides enfants, les preux de Garibaldi! Que firent alors les hommes d'Etat d'Italie, faibles, mais fidèles continuateurs du génie de Cavour? Ils apaisèrent le juste ressentiment de tous ces valeureux impatients de patriotisme et de gloire! ils se gardèrent d'irriter par le sarcasme, la prison ou l'exil, cette portion frémissante et indignée de leur patrie; ils décrétèrent une amnistie générale qui absolvait ces héroïques désobéissants. C'est grâce à cet acte de prudence où l'habileté politique s'allia avec la mansuétude, que l'Italie sut éviter le choc violent des discordes publiques, et qu'enfin, maîtresse de Rome, elle ne compte plus aujourd'hui dans son sein que des citoyens frères.

Quant à l'Allemagne, qui doit sa force et son organisation à un grand ministre, dont malgré la juste haine que nous inspirent envers lui nos défaites il serait puéril de contester le génie, l'Allemagne, en nous enlevant violemment deux provinces, a introduit dans son unité, complétée par la conquête, des éléments de conjurations et d'inimitiés vengeresses; mais au lieu de provoquer ces nouveaux sujets, qui détestent et repoussent une annexion brutale, que fait M. de Bismark? Il traite avec tous

les ménagements de la crainte ces révoltés tacites et irréconciliables; il leur prodigue les flatteries, les caresses et les munificences. Je constate l'habileté du procédé tout en étant certaine de le voir échouer devant l'amour que la Lorraine et l'Alsace gardent à la France.

Cet amour, il faudrait qu'il fût tari dans nos cœurs si nous ne déplorions que la France vaincue et humiliée n'ait pas eu, pour réparer ses désastres, un grand citoyen de la trempe de M. de Cavour et de M. de Bismark.

Il me répugne d'avoir ici à prononcer un nom propre; mais la sincérité et le désintéressement des jugements que je porte ne me permettent pas de dissimuler ces jugements sous une allusion.

M. Thiers pouvait, à Bordeaux, conduire et régir à son gré l'étrange et obscure assemblée issue des aveuglements inhérents au suffrage universel, suffrage exercé par les populations ignorantes des campagnes, qu'ont pétries à toutes les servilités et à tous les abaissements la main du clergé et celle du despotisme impérial; M. Thiers dominait, par son esprit et son expérience des affaires publiques, la majorité de ces mandataires absurdes et poltrons; ce qui lui manqua, ce fut la foi républicaine et l'audace patriotique.

Ce n'est pas à la vieillesse de cet homme d'Etat, mais à son tempérament politique qu'il faut imputer son insuffisance: qu'on parcoure toute sa carrière, on ne le verra jamais planer au-dessus des faits accomplis, les transformer, les agrandir par une volonté puissante, qui est la marque du génie politique; il a toujours manqué d'inspiration et d'envergures, il côtoie les événements, il ne sait pas les diriger et, partant, s'en laisse écraser; cependant, comme il leur survit et qu'on l'a proclamé *nécessaire*, ce vaincu de toutes les causes qu'il a défendues apparaît un triomphateur.

A Bordeaux, lorsqu'une assemblée craintive agita cette puérile question, à savoir: qu'elle serait la ville de France qu'elle honorerait de sa présence (dont elle voulait déshériter Paris, l'héroïque et l'intelligent Paris qui lui faisait peur), M. Thiers pouvait, par une parole ferme et en les menaçant de donner sa démission, contraindre ces trembleurs à opter pour Paris: ils auraient indubitablement obéi; les faibles et les incapables sont timides jusqu'à ce qu'en les flattant et en leur cédant on les persuade de leur importance. M. Thiers consentit à un *mezzo-termine;* les députés voulaient Fontainebleau, il leur accorda Versailles!

Paris rugit de l'impertinente piqûre que lui faisaient ces

mouches du coche de l'Etat, pauvre coche déjà assez embourbé et souillé pour que son conducteur fût tenu de le tirer de ces fangeuses ornières et de le remettre en marche au plus vite sur une route plus nette et plus haute.

Voilà donc l'assemblée à Versailles, les ministres et le chef de l'Etat à Paris, au milieu d'un peuple armé, soupçonneux, irrité à bon droit.

L'insurrection du 18 Mars éclate : elle débute par un crime que réprouve presque toute la population de Paris. Au lieu de s'abriter sous cette majorité évidente et prête à défendre le gouvernement et même l'Assemblée, s'ils s'étaient montrés ce que furent aux *journées de juin* de 1848 les pouvoirs d'alors (où, l'on s'en souvient, président de la République, gardes nationaux, députés, archevêque payèrent bravement de leurs personnes), le gouvernement se hâte de fuir à Versailles mêler ses terreurs à celles de l'Assemblée! Il abandonne plus d'un million d'habitants pacifiques, de femmes, de vieillards, d'enfants, de bourgeois, d'industriels, d'artistes, ruinés par la guerre et ne pouvant pas se donner le luxe d'émigrer avec lui ; il les livre, ainsi que tous nos trésors publics et toutes nos collections d'arts, au bon plaisir de cette *poignée de factieux* (il nommait ainsi l'insurrection) qu'il n'osait pas affronter lui-même.

La lutte commence, elle grandit de jour en jour, plus implacable et plus ardente.—Il faut réunir une armée pour la combattre, et charger les généraux vaincus de l'Empire de châtier et d'anéantir sans merci les rebelles; l'acharnement devient colossal ; on fait en règle le siége de Paris ! — La population inoffensive s'épouvante de voir bombarder et détruire les banlieues de Paris par les ordres d'un pouvoir qui n'a pas su la sauvegarder ; suppliante, elle délègue des mandataires chargés d'obtenir une suspension d'armes et, mieux encore, un accommodement qui mette un terme aux fureurs d'une guerre fratricide. Les grandes villes de la France interviennent à leur tour, par la voix de leurs conseils municipaux ; tous les pacificateurs, quelle que soit leur autorité, sont éconduits, raillés, soupçonnés. Le ministre de la justice va jusqu'à déclarer que tout conciliateur cache un factieux et doit être traité comme tel. Aucune pitié de Paris, aucune prévision de sa ruine possible et de l'extermination de ses habitants, aucune horreur pour le sang qui coule à flots des deux parts, aucune épouvante de cette humiliation sans exemple de donner en spectacle aux Prussiens deux armées (l'une égarée, l'autre soumise)

de Français également braves, également insoucieux de mourir, s'égorgeant entre eux !...

Pour les pédants et les rhéteurs qui gouvernent la France, toutes ces puissantes considérations d'humanité et de fierté nationale devaient céder à cet étroit axiome (si souvent contredit par l'histoire) : *Qu'à aucun prix le droit ne doit traiter avec la révolte.*

Fort bien ! retranchez-vous dans le droit abstrait, ne parlementez pas avec les chefs pervers de la Commune, révolutionnaires de hasard, grotesquement sanguinaires ; mais comptez-vous pour rien cette masse de combattants qui, sans bien savoir pourquoi, obéissent à des chefs indignes ? Quelques-uns sont entraînés par la convoitise peut-être, mais le plus grand nombre par la misère, à coup sûr, d'autres par la conviction erronée, mais sincère, qu'ils défendent la République qu'on veut leur ravir et qu'on insulte à Versailles. — Tous enfin par l'enivrement du bruit des clairons, du chant de la *Marseillaise*, du cliquetis des armes, de l'odeur de la poudre, du contentement naïf de porter un uniforme, de brandir un sabre, de décharger, fût-ce en l'air, un chassepot qui brille !... ivresse inconsciente ! mélange d'héroïsme, de parade et d'éblouissement, qui faisait dire à Alfred de Vigny, durant l'insurrection de 1836 : « Pauvre peuple tout guerrier ! » Mais il faut être un poëte pour avoir de ces attendrissements sur une foule obscure qui marche à la mort en chantant ! Pour des hommes d'Etat au cœur sec, cette foule qui s'immole gaiement n'est qu'une *vile multitude;* il répugnerait à leur main délicate d'y toucher, à leur parole académique d'essayer de s'en faire entendre, de les séduire, de les détromper, de stimuler leurs instincts généreux et leur courage à la délivrance de la patrie.

Cette entreprise, chimérique peut-être, mais qu'à coup sûr il y aurait eu de la grandeur à tenter, a troublé un moment la quiétude de M. de Bismark ; en voyant cette armée d'insurgés si vaillante et si redoutable, il se demanda si, à défaut de M. Thiers (immuablement retranché dans le fameux axiome), quelque général de cœur, commandant l'armée de Versailles, n'aurait pas l'inspiration héroïque d'appeler à lui tous ces révoltés ; de les invoquer au nom de la France, de les exalter, de les attendrir et de les unir, absous par leur bravoure, à ses propres soldats ; puis tous ensemble, brisant une paix honteuse, de courir sus aux Prussiens !

Ce rêve qui traversa l'esprit de M. de Bismark, et dont il n'eût pas manqué d'essayer la réalisation s'il eût été M. Thiers et qu'un de nos généraux eût été M. de Moltke, lui fit hâter

la signature de la paix, tout en en aggravant pour nous les conditions.

On sait avec quelle hâte et qu'elle insensibilité l'Assemblée et le pouvoir exécutif ont ratifié cette paix déshonorante.

Délivrés de ce souci qui les entravait, ils ne songèrent plus qu'à réduire Paris ; n'importe à quel prix, fût-ce au prix de sa destruction absolue et de l'extermination de ses habitants. On pouvait tout prévoir et tout craindre, quelques-uns des chefs de la Commune étant connus et ne dissimulant pas leurs desseins.

Ici, je me demande si la révolte des cent mille esclaves soulevés par Spartacus, révolte dont Voltaire a dit : « Il n'y eut qu'une guerre juste au monde, c'est celle de Spartacus, » s'était concentrée dans les murs de Rome, Crassus pour l'anéantir lui eût laissé brûler les monuments du Forum et massacrer la population romaine ?

M. Thiers se jeta à corps perdu dans cette horrible aventure, en se répétant sans doute à part lui : « Périsse la France plutôt qu'un principe ! » On est en droit de lui demander après cet immense cataclysme quel est ce principe? Est-ce le principe de la République? d'une république honnête, éclairée, tolérante, mais vigilante ?

Ce principe républicain qu'il n'a pas cessé d'affirmer en paroles, M. Thiers l'infirme en toute occasion dans ses actes.

A peine arrivé au pouvoir, il élimine tous les républicains des emplois publics et les remplace, depuis les ambassadeurs jusqu'aux préfets, par les plus zélés monarchistes.

Il prépare ainsi tout doucement le lit de la Royauté !

Fait plus grave, et vraiment stupéfiant, dans cette fameuse séance d'il y a quelques jours (8 juin 1871), de laquelle tous ceux qui aiment la France espéraient voir surgir l'apaisement et la conciliation, M. Thiers, après avoir pris Dieu et la Providence à témoin de la pureté de ses intentions et noyé sous un flux de paroles loquaces ses protestations réitérées de sincérité et de loyauté, conclut pour l'option d'une loi anarchique qui tuera la République qu'il prétend défendre !

Si la loi contraire, interdisant l'entrée de la France aux prétendants des trois monarchies (tour à tour détrônées et bannies) n'avait pas existé, il eût fallu la décréter à cette heure d'inextricables désastres ! Eh bien, M. Thiers laisse abolir cette loi pour complaire à une majorité avide de faveurs et de servitude, se jouant du deuil de la patrie et ayant hâte d'en offrir les lambeaux sanglants aux héritiers de trois maisons royales ! Vous comprendrez ce que vaut cette majorité d'une

Assemblée que M. Thiers a proclamée *la plus libérale qu'ait jamais eu la France !* quand vous saurez que son porte-drapeau, son clairon nazillard est un M. Baragnon, obscur avocat de province, petit-fils du légitimiste Baragnon de crapuleuse mémoire, qui fut l'ami et le défenseur du sanguinaire *Trestaillon*, chef fameux, en 1815, de la *terreur blanche* à Nîmes !

Je frémis du honteux spectacle d'anarchie et de déraison que nous donnons à l'Europe (dont nous sommes justement devenus la risée !) en étalant sans pudeur devant elle nos fluctuations de doctrines, ou plutôt l'éclatante violation de tout principe et de toute moralité.

Comme résumé de ces réflexions poignantes, sachez que Paris en ruine, Paris, hier encore baigné dans le sang français, regorge à cette heure de promeneurs joyeux courant visiter nos monuments qui fument; on y va en famille, en partie de plaisir ! des orchestres retentissent aux barrières où l'on chante, où l'on danse avec les soldats libérateurs; des femmes en parures provocantes, circulent éhontées comme aux jours de l'Empire. Le soir une foule bruyante, impatiente de toutes les ivresses, se tasse sur les boulevards ; — dans les restaurants et les cafés, éclairés *à giorno*, s'étalent des couples impudiques, qui mêlent leurs éclats de rire au cliquetis des verres. — Les officiers dorés sur toutes les coutures sont fêtés, applaudis, embrassés, couronnés de fleurs comme s'ils avaient conquis Berlin !

Tous les sergents de ville et tous les gendarmes du règne de Napoléon III ont repris leurs postes et assurent la sécurité du plaisir et des proscriptions.

Il faut remonter au temps de Sylla, de Marius et d'Auguste pour avoir une idée de *la chasse aux suspects* qui se fait à Paris depuis trois semaines. A l'heure qu'il est, les dénonciations (le plus souvent dictées par les haines personnelles) contre ceux qui osent être tristes ou seulement graves, arrivent encore par milliers à la police, si bien qu'elle est réduite à ne plus les lire, tant le pouvoir se trouve saturé d'emprisonnements et d'exécutions.

La partie éclairée et sérieuse du public gémit dans l'ombre et médite sur les cruelles incertitudes de l'avenir de la France. Les familles en deuil, les mères qui ont perdu leurs enfants dans ces deux guerres successives si lamentables, cherchent une consolation dans la foi et la prière; elles s'étonnent de voir si dispos et si radieux les prêtres, narguant nos publiques détresses, et recommandant en chaire *leur candidat* au trône va-

cant, ou les listes des *bien pensants* qu'ils espèrent faire nommer aux élections prochaines.

Cette propagande cléricale, qui fonctionne sans conteste dans les campagnes bretonnes et provençales, s'insinue à Paris, elle s'adresse aux esprits abattus, aux cœurs saignants ou craintifs; elle colore son inquisition des sentiments religieux *pouvant seule ranimer la patrie et vivifier les âmes* : elle exploite le crime horrible qui a fait deux martyrs de l'abbé Deguerry et de l'archevêque de Paris; le premier, déterminé viveur; le second, courtisan de l'Empire, disant à Napoléon III (dans un mandement), quand s'ouvrit la guerre fatale contre la Prusse : « Partez, Sire, votre cause est sainte, le dieu des armées vous bénit et vous donnera la victoire! »

Les deux plus nobles victimes de la monstrueuse et ineffaçable hécatombe décrétée par la Commune, furent le républicain Chaudey et l'intègre magistrat Bonjean. Mais la voix de l'Eglise ne glorifiera jamais leur mémoire; l'un était un libre penseur et l'autre eut le courage de combattre le pouvoir temporel.

Attendez-vous à ce que la mort des deux prélats (fatale et déplorable surtout au point de vue philosophique) milite en faveur des candidats cléricaux aux élections du 2 juillet 1871 (1).

Les Anglais, observateurs attentifs et critiques de tous nos malheurs, ont prédit l'affaissement politique et l'aveuglement moral qui courbent aujourd'hui la France sous la main du clergé : « Après de si grands désastres, ont-ils dit, les Français, extrêmes en tout, se jetteront dans les bras de la religion, ou plutôt de la superstition; cela ne durera pas, mais cela aura son temps. »

Je m'arrête écœurée et épuisée de tristesse par cette narration trop longue et pourtant abrégée du désarroi des esprits dans ma pauvre patrie.

Il importe à cette heure de naufrage de toutes les saines doctrines et d'oubli de toute dignité, de se recueillir en silence et de ressaisir sa raison. Après tout, si cette raison, vrai flambeau de la conscience, s'éclipse en France, elle ne périra pas dans le monde! elle a pour générateur immortel, le libre examen,

(1) A l'heure même, un grand nombre d'évêques français adressent à l'Assemblée une pétition demandant que les États du Pape lui soient rendus, ce qui impliquerait naturellement la guerre avec l'Italie! Mais qu'importe une nouvelle effusion de sang à ces hommes qui se disent les représentants de Dieu sur la terre.

pour auxiliaires les sciences naturelles et, pour garants ces lois purement humaines d'équité et d'égalité que décrétèrent nos pères, et qui sont inscrites désormais dans tous les codes de l'Europe.

C'est sous la figure d'une femme que l'antiquité grecque représentait la Justice et la Vérité. Femme, je tiens à honneur d'être l'écho circonscrit, mais indéniable, de cette Justice et de cette Vérité qui tôt ou tard président aux jugements de l'histoire.

Agréez, etc.

LOUISE COLET.

Ajoutons à cette lettres deux faits effroyables reproduits par tous les journaux français de 1872.

Extrait de *la République française*:

« La lumière se fait sur ce qui s'est passé au mois de mai 1871 à l'ambulance du séminaire de Saint-Sulpice. Nous avons dit qu'il semblait résulter d'une assertion du *Courrier de France*, que des médecins de cette ambulance auraient été fusilés pour avoir essayé de sauver des fédérés, leur malades. Deux jours après, le journal *le Havre* publiait sur ce même propos une note que nous avons reproduite, où l'on citait notamment le docteur Fano comme ayant été sommairement passé par les armes. Le *National* a, comme nous, reproduit la note de notre confrère havrais, mais il l'a complétée par le renseignement suivant:

« Le fait que signale le *Havre* n'est malheureusement que trop exact, et nous pouvons d'autant plus joindre, en cette circonstance, notre voix à celle de notre confrère, que le docteur Faneau (et non Fano) avait été jusqu'à la guerre, — nos lecteurs ne l'ont pas oublié, — le collaborateur dévoué du *National*, qu'il n'avait quitté que pour se consacrer entièrement aux travaux des ambulances de l'armée.

« M. Faneau avait toujours fait preuve de sentiments de modération dans ses opinion politiques, et l'erreur dont il à été la victime est à jamais déplorable.

Extrait du *Rappel:*

« Le *Rappel* a reçu des renseignement sur la mort du docteur Faneau, tué à l'ambulance de Saint-Sulpice. Nous les reproduisons comme nous l'avons déjà fait pour d'autres relatifs à la même affaire. Il faut, sur ces faits, que toute la vérité soit connue.

Voici les renseignements du *Rappel:*

« Les soldats venaient d'enlever les barricades de la Croix-Rouge, et débouchaient sur la place Saint-Sulpice, se dirigeant vers le séminaire. La Commune avait depuis longtemps logé des bataillons dans ce séminaire, mais depuis quelques jours le monument, transformé en ambulance, ne contenait plus que des blessés remis aux soins du docteur Faneau et de quelques étudiants. Les troupes du gouvernement, ignorant ce détail, s'avançaient en longeant les maisons, et, l'arme en arrêt, se disposaient à attaquer le séminaire.

« Le docteur Faneau vit ce mouvement et comprit que les soldats allaient tirer. N'écoutant que son courage, il sortit seul, en agitant un mouchoir, et se dirigea vers l'officier qui commandait les assaillants. Il put en quelques mot le mettre au courant de la situation, et, sur son assurance formelle que le séminaire ne contenait que des blessés, l'officier e les soldats se mirent à découvert e commencèrent à traverser la place.

« A ce moment, un coup de feu partit de l'une des fenêtres du séminaire: un blessé venait d'apercevoir les troupes, et, dans sons exaltation, avait tiré sur les soldats.

« Trahison! dirent les soldats; le docteur Faneau regarda le capitaine, commença une explication, mais on ne l'écoutait plus; le médecin comprit qu'il était perdu, il se plaça sans résistance devant un mur, et se laissa fusiler.

« Puis, le détachement pénétra dans le séminaire. Que s'est-il passé dans l'intérieur de l'ambulance? Ici nos renseignements s'arrêtent, et, sur cette dernière partie du drame, nous n'avons pu recuiller que des on-dit dénués d'authenticité. L'enquete qui se prépare, nous assure-t-on, nous éclairera sans doute à ce sujet. »

Si nous sommes bien informés, ce récit est inexact en en point: aucun coup de feu n'est parti de fenêtres du séminaire de Saint-Sulpice.

TRIBUNAUX

LA FEMME DE CHAMBRE DE MADAME FOULD.

On se souvient encore du récit dramatique publié par la presse réactionnaire sur la mort du colonel fédéré Brunel et « une fille de mauvaises mœurs, pétroleuse avérée, sa concubine et sa complice », passée, par les armes.

Certain débat qui vient d'être dénoué devant le tribunal civil de la Seine, nous fait connaître enfin la vérité des faits.

M.me d'Orglandes est propriétaire à Paris, place Vendôme, d'un hôtel contigu à celui qui était affecté a l'état major de la garde nationale. Un appartement de cet hôtel était occupé, le 18 mars 1871, par M.me Gustave Fould, dont le mari était absent de Paris. Cette dame, prise pour la veuve de l'ex-ministre de l'empire, fut, dans les premiers jours de l'insurrection, arrêtée et conduite a la préfecture de police; relâchée le lendemain, elle quitta Paris, laissant son appartement sous la garde d'une jeune femme de chambre, Maria B...

L'hôtel de M.me d'Orglandes fut successivement occupé par les troupes du colonel fédéré Brunel et par les marins de la Commune, qui s'y trouvaient encore quand l'armée de Versailles fit son entrée dans Paris.

M. et M.me Fould, rentrés à Paris, n'ont plus voulu habiter leur appartement et ont refusé de payer les termes arriérés, soutenant que l'occupation par les fédérés avait été un obstacle absolu à la jouissance des lieux. De la procès.

Me Limet, avocat de M.me Fould, commence par nous faire savoir comment sa cliente a été mise en liberté. C'est un détail, mais il est important. Nous avons eu déjà occasion de parler de l'heureuse intervention

d'Henri Rochefort, toujours prêt à s'offrir quand il s'agissait de sauver quelque prisonnier. M.me Fould est une des nombreuses personnes qui doivent leur liberté au prissonnier de l'île de Ré.

L'avocat raconte ensuite que le colonel Brunel, au moment de l'entrée des troupes, s'étant souvenu de l'hôtel de la place Vendôme, était allé demander un asile à Maria B..., la femme de chambre de M.me Fould, qui, par humanité et seulement par humanité, avait consenti à le cacher dans l'appartement confié à la sa garde.

Mais laissons la parole au défenseur.

« Cependant les soldats libérateurs s'avançaient, pénétrant dans les hôtels occupés par les insurges et arrêtant ceux qui n'avaient pas eu le temps de fair.

« La présence du colonel Brunel avait été signalée par le voisinage; des recherches avaient été faites dans tout l'hôtel d'Orglandes; Maria, interrogée, avait répondu qu'elle ignorait où il pouvait être.

« Les investigations les plus minutieuses n'avaient amené aucun résultat, et la troupe allait se ritirer, lorsqu'un officier de la garde nationale, fouillant de l'épée l'obscurité d'un placard, dans le quel étaient accrochés des vêtements de femme, sentit tout à coup une résistance et entendit un cri terrible; c'était Brunel qui, caché et immobile, avait été touché par el fer.

« Saisi par les soldats, il fut poussé dans la chambre à coucher de Mme Fould et fusillé sur l'heure.

« Quant à Maria, soupçonnée d'être la complice de l'homme, dout elle avait cherché à protéger la vie, elle dut partager son sort. Entraînée à son tour sur le lieu de l'exécution quatre balles de revolver la frappaient à la tête et la faisaient tomber inanimée.

« Les scellés furent mis alors sur la porte de la chambre à coucher, et ce ne fut que quelques heures après qu'une civière fut amenée pour emporter les deux cadavres.

« Mais, au moment où le corps de Maria était soulevé du sol, un mouvement, un geste, révélerent que la mort n'avait pas achevé son œuvre.

« Transportée en toute hâte à l'hôpital Beaujon, Maria, grâce à des soins empressés, et, apres plusieurs mois d'un traitement douloureux, fut enfin rendue à la vie, non sans conserver de terribles cicatrices qui l'ont défigurée. Aujourd'hui, elle a repris son service aupres de Mme Fould. »

M.e Forest, avocat de M.me d'Orglandes, n'a pas contesté ces faits.

Ces faits son tout ce que nous pouvons recuillir d'intéressant dans le débat, — qui s'est terminé par la defaite de la demanderesse.

Le tribunal a déclaré M.me d'Orglandes mal fondée dans sa demande et l'en a déboutée.

Quelque jour après cet article des tribunaux le *Rappel* pubblicait les lignes suivantes :

« En plaidant, l'autre jour, dans un procès intenté par un propriétaire à cette Mme Fould qui, arrêtée sous la Commune, a dû se mise en liberté à l'intervention de Henri Rochefort, Me Limet a raconté la terrible histoire de la femme de chambre de Mme Fould, fusilée avec un colonel de fédérés qu'elle avait eaché pour lui sauver la vie. Ce colonel était, disait-on, le colonel Brunel.

« Nous recevons de Londres une lettre dont le signataire nous dit que le fusillé ne peut être le colonel Brunel, par l'excellente raison que le colonel Brunel — c'est lui-même.

« Il ajoute que ce ne pouvait être non plus un homonyme, vu qu'il n'y avait par d'autre Brunel que lui dans les fédérés.

« Le colonel Brunel commandait la 10e légion et défendait, lors de l'entrée des troupes, la place de la Concorde. Ayant reçu l'ordre de se replier, il a, dit il, accompli se retraite dans le meilleur ordre, s'est rendu au Xe arrondissement, puis à la place du Château-d'Eau, où il à été blessé.

« Il proteste contre le jugement qui l'a condamné à mort comme incendiaire du Château-Rouge, et affirme qu'il n'a mis le feu à rien. »

62635265

LA VÉRITÉ

SUR

L'ANARCHIE DES ESPRITS

EN FRANCE

par M.me LOUISE COLET

(14)

La vérité est toute à tous.
PAUL-LOUIS COURIER.

Dans un pays libre, chacun doit pouvoir penser ce qu'il veut et publier ce qu'il pense.
SPINOZA.

Prix L. 1 50.

MILAN
LEGROS FELICE ÉDITEUR
29 — Santa Sofia — 29
en dépôt à Paris chez les principaux libraires

1873.

OUVRAGES DE Mme LOUISE COLET

LIBRAIRIE MICHEL LÉVY

LUI, roman contemporain (5e édition).
QUARANTE LETTRES DE BÉRANGER.
Quatre poëmes couronnés par l'Académie française.

Pour paraître prochainement :

CYBÈLE, roman contemporain.
LA JEUNESSE DE MIRABEAU, nouvelle édition.

LIBRAIRIE DENTU

L'ITALIE DES ITALIENS, 4 vol.
LES DERNIERS MARQUIS, 1 vol.
LES DERNIERS ABBÉS 1 vol.
CES PETITS MESSIEURS, 1 vol.

EN VOIE DE PRÉPARATION

BRUTUS, étude antique.
LES PAYS LUMINEUX. Voyage en Orient, 1 vol.
LES COURTISANES DE CAPRÉE, 1 vol.
LES CONVICTIONS, POÉSIES COMPLÈTES ET ÉTUDES DRAMATIQUES, 2 vol.

LIBRAIRIE HACHETTE

PROMENADE EN HOLLANDE, 1 vol.
ENFANCES CÉLÈBRES (7e édition), 1 vol. illustré.

LIBRAIRIE HETZEL

LE COMTE DE LANDÈVES, 1 vol.
UN DRAME DANS LA RUE RIVOLI, 1 vol.

LIBRAIRIE CADOT

UNE HISTOIRE DE SOLDAT, 1 vol.
MADAME DU CHATELET, 1 vol.

LIBRAIRIE PELTIER

RICHESSE OBLIGE. Récits pour l'enfance, 1 vol.

LIBRAIRIE PERROTIN

LE POÊME DE LA FEMME, ouvrage épuisé

BIBLIOTHÈQUE DRAMATIQUE

LA JEUNESSE DE GOETHE, comédie en vers.

LIBRAIRIE LAVIGNE

CAMPANELLA, 1 vol. (ouvrage épuisé).

LIBRAIRIE HURTAU

LA SATIRE DU SIÈCLE : Paris-Matière. — La Voix du Tibre.